

**CIHM  
Microfiche  
Series  
(Monographs)**

**ICMH  
Collection de  
microfiches  
(monographies)**



**Canadian Institute for Historical Microreproductions / Institut canadien de microreproductions historiques**

**© 1995**



The copy filmed here has been reproduced thanks to the generosity of:

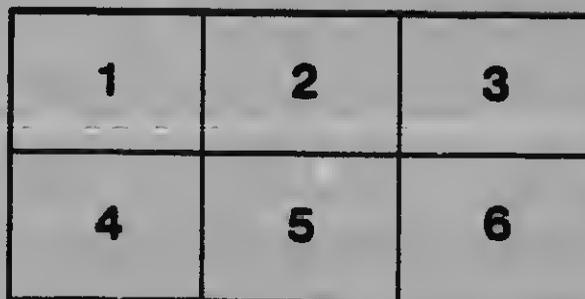
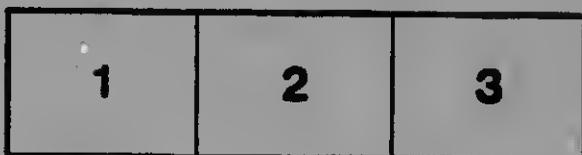
Bibliothèque générale,  
Université Laval,  
Québec, Québec.

The images appearing here are the best quality possible considering the condition and legibility of the original copy and in keeping with the filming contract specifications.

Original copies in printed paper covers are filmed beginning with the front cover and ending on the last page with a printed or illustrated impression, or the back cover when appropriate. All other original copies are filmed beginning on the first page with a printed or illustrated impression, and ending on the last page with a printed or illustrated impression.

The last recorded frame on each microfiche sheet contain the symbol  $\rightarrow$  (meaning "CONTINUED"), or the symbol  $\nabla$  (meaning "END"), whichever applies.

Maps, plates, charts, etc., may be filmed at different reduction ratios. Those too large to be entirely included in one exposure are filmed beginning in the upper left hand corner, left to right and top to bottom, as many frames as required. The following diagrams illustrate the method:



L'exemplaire filmé fut reproduit grâce à la générosité de:

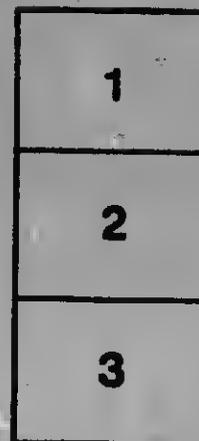
Bibliothèque générale,  
Université Laval,  
Québec, Québec.

Les images suivantes ont été reproduites avec le plus grand soin, compte tenu de la condition et de la netteté de l'exemplaire filmé, et en conformité avec les conditions du contrat de filmage.

Les exemplaires originaux dont la couverture en papier est imprimée sont filmés en commençant par le premier plat et en terminant soit par la dernière page qui comporte une empreinte d'impression ou d'illustration, soit par le second plat, selon le cas. Tous les autres exemplaires originaux sont filmés en commençant par la première page qui comporte une empreinte d'impression ou d'illustration et en terminant par la dernière page qui comporte une telle empreinte.

Un des symboles suivants apparaîtra sur la dernière image de chaque microfiche, selon le cas: le symbole  $\rightarrow$  signifie "A SUIVRE", le symbole  $\nabla$  signifie "FIN".

Les cartes, planches, tableaux, etc., peuvent être filmés à des taux de réduction différents. Lorsque le document est trop grand pour être reproduit en un seul cliché, il est filmé à partir de l'angle supérieur gauche, de gauche à droite, et de haut en bas, en prenant le nombre d'images nécessaire. Les diagrammes suivants illustrent la méthode.



MICROCOPY RESOLUTION TEST CHART

(ANSI and ISO TEST CHART No. 2)



4.5

2.8

2.5

5.0

5.6

6.3

7.1

8.0

9.0

10

11.2

3.2

3.6

4.0

2.2

2.0



APPLIED IMAGE Inc

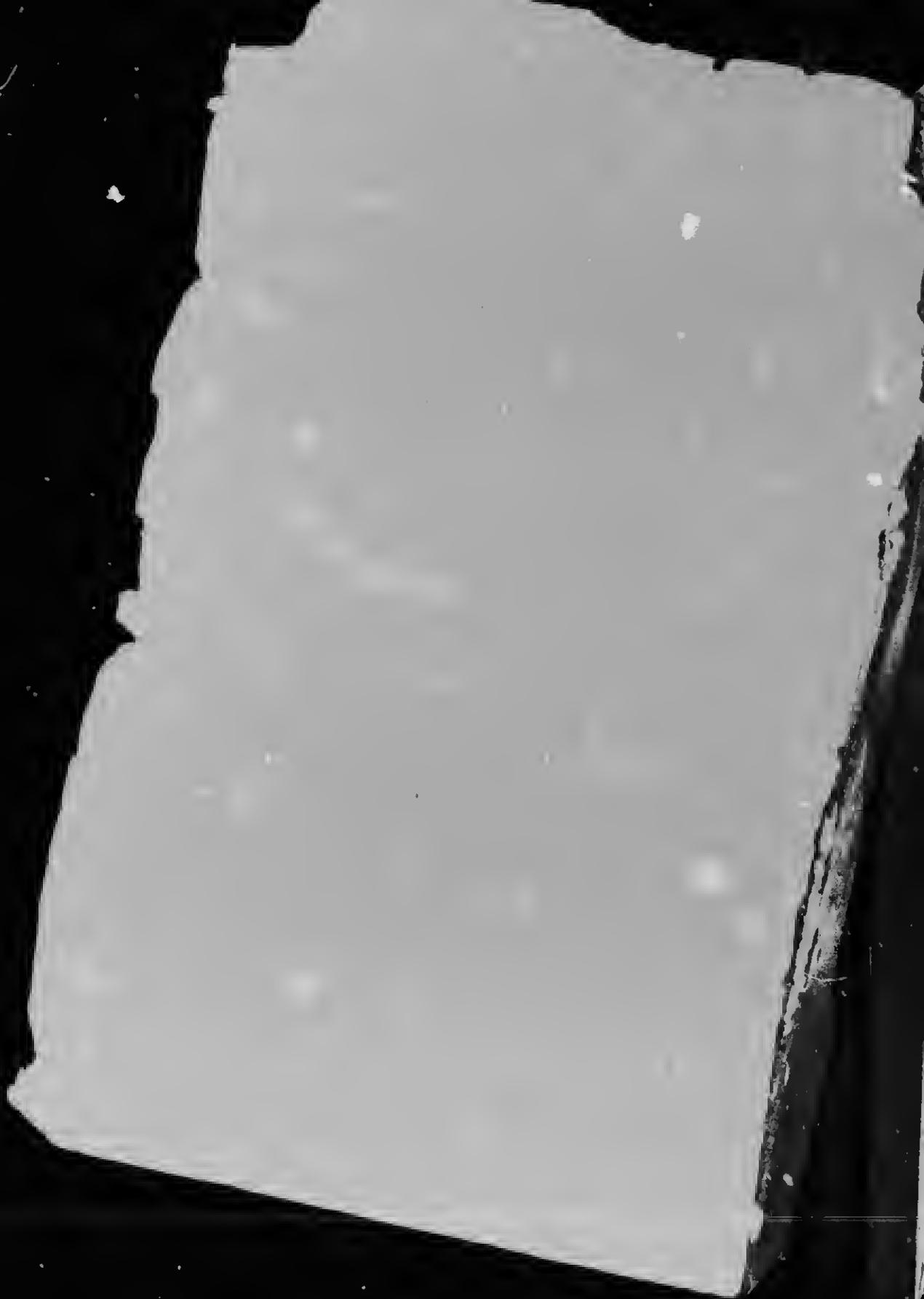
1653 East Main Street  
Rochester, New York 14609 USA  
(716) 482-0300 - Phone  
(716) 288-5989 - Fax

PAUL

TOME  
II

FEVAL





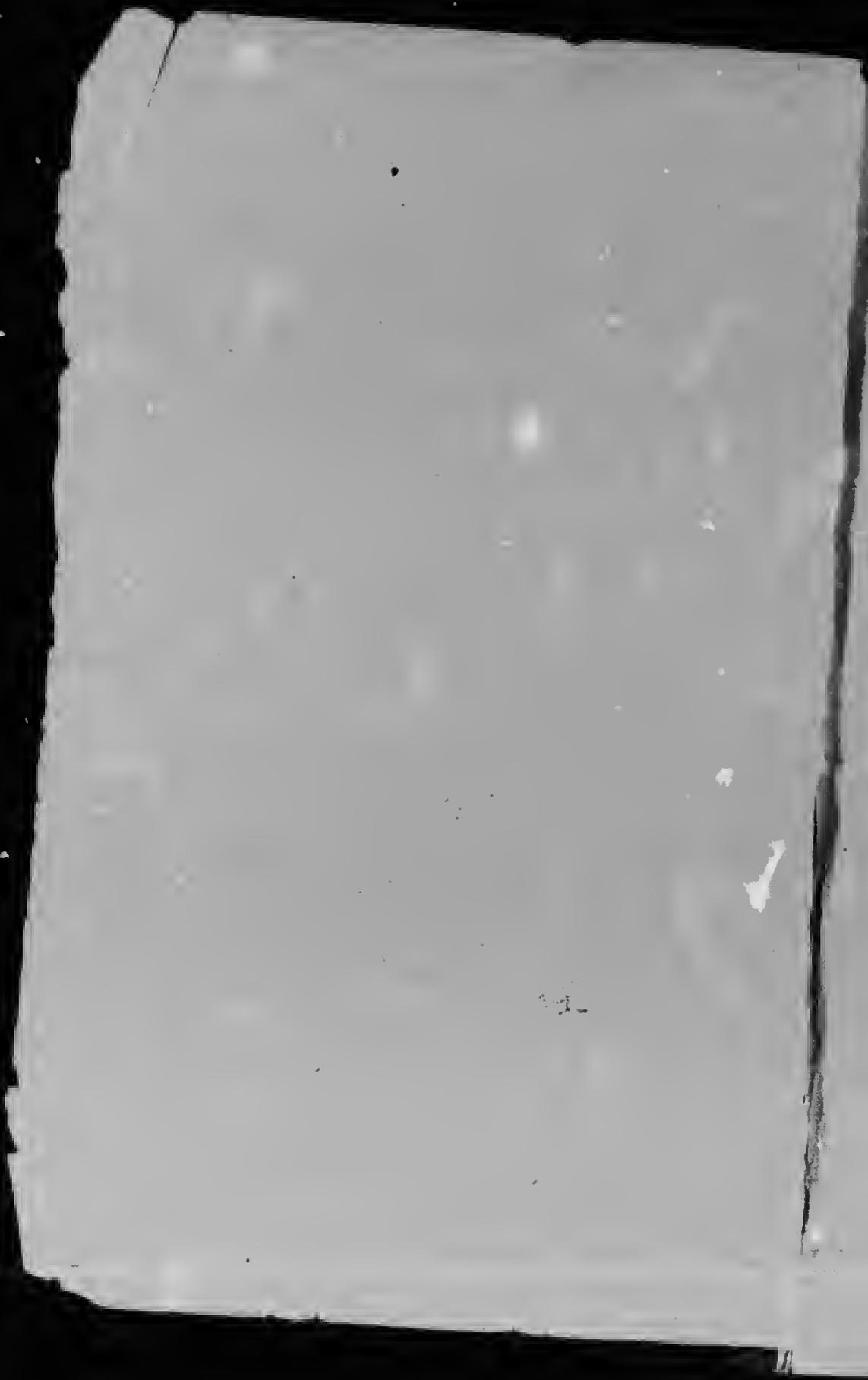
---

**LE BOSSU**

---

**TOME DEUXIEME**

---



LA LITTÉRATURE MODERNE

---

FP  
2247  
F428  
B746  
1905  
2

PAUL FÉVAL

# LE BOSSU

-- 00 --

LE PETIT PARISIEN



C. E. BEAUCHÈSNE & CIE  
EDITEURS-PROPRIÉTAIRES  
1610 RUE NOTRE-DAME, MONTRÉAL

—  
1905



# LE BOSSU OU LE PETIT PARISIEN

---

## TROISIEME PARTIE

### LES MEMOIRES D'AURORE

---

#### I

#### LA MAISON AUX DEUX ENTrees

C'était dans cette étroite et vieille rue du Chantre, qui naguère salissait encore les abords du Palais-Royal. Elles étaient trois, ces ruelles qui allaient de la rue Saint-Honoré à la montagne du Louvre : la rue Pierre-Lescot, la rue de la Bibliothèque et la rue du Chantre ; toutes les trois noires, humides, mal hantées ; toutes les trois insultant aux splendeurs de Paris, étonné de ne pouvoir guérir cette lèpre honteuse qui lui faisait une tache en plein visage. De temps en temps, de nos jours surtout, on entendait dire : " Un crime s'est commis là-bas, dans les profondeurs de cette nuit que le soleil lui-même ne perce qu'aux beaux jours de l'été." Tantôt c'était une prêtresse de la Vénus boueuse assommée par des brigands en goguette. Tantôt c'était quelque pauvre bourgeois de province dont le cadavre se

retrouvait scellé dans un vieux mur. Cela faisait horreur et dégoût. L'odeur ignoble de ces tripots venait jusque sous les fenêtres de ce charmant palais, demeure des cardinaux, des princes et des rois. Mais la pudeur du Palais-Royal lui-même date-t-elle de si loin ? Et nos pères ne nous ont-ils pas dit ce qui se passait dans les galeries de pierre ?

Maintenant, le Palais-Royal est un bien honnête carré de maçonnerie. Les galeries de bois ne sont plus. Les autres galeries forment la promenade la plus sage du monde entier. Paris n'y vient jamais. Tous les parapluies des départements s'y donnent rendez-vous. Mais, dans les restaurants à prix fixe qui foisonnent aux étages supérieurs, les oncles de Quimper ou de Carpentras se plaisent encore à rappeler les étranges mœurs du Palais-Royal de l'Empire et de la Restauration. L'eau leur vient à la bouche, à ces oncles, tandis que les nièces timides dévorent le somptueux festin à deux francs, en faisant mine de ne point écouter.

Maintenant, à la place même où coulaient ces trois ruisseaux fangeux du Chantre, Pierre-Lescot et la Bibliothèque, un immense hôtel, conviant l'Europe à sa table de mille couverts, étale ses quatre façades sur la place du Palais-Royal, sur la rue Saint-Honoré alignée, sur la rue du Coq élargie, sur la rue du Rivoli allongée. Des fenêtres de cet hôtel on voit le Louvre neuf, fils légitime et ressemblant du vieux Louvre. La lumière et l'air s'épandent partout librement ; la boue s'en est allée on ne sait où, les tripots ont disparu ; la lèpre hideuse, soudainement guérie, n'a pas même laissé de cicatrices. Mais où donc demeurent à présent les brigands et leurs dames.

Au dix-huitième siècle, ces trois rues que nous venons de flétrir dédaigneusement, étaient fort laides ; mais elles n'étaient pas beaucoup plus étroites ni plus souillées que la grande rue Saint-Honoré, leur voisine. Il y avait sur leurs voies mal pavées quelques beaux portails : des hôtels nobles, çà et là, parmi les masures.

Les habitants de ces rues étaient tout pareils aux habitants des carrefours voisins : en général de petits bourgeois, merciers, revendeurs ou tailleurs de soupe. Il se rencontrait dans Paris de beaucoup plus vilains endroits.

A l'angle de la rue de Chantre et de la rue Saint-Honoré, s'élevait une maison de modeste apparence, propre et presque neuve. L'entrée était par la rue du Chantre : une petite porte cintrée au seuil de laquelle on arrivait par un perron de trois marches. Depuis quelques jours seulement, cette maison était occupée par une jeune famille dont les allures intriguaient passablement le voisinage curieux. C'était un homme, un jeune homme, du moins si l'on s'en rapportait à la beauté toute juvénile de son visage, au feu de son regard, à la richesse de sa chevelure blonde encadrant un front ouvert et pur. Il s'appelait maître Louis, et ciselait des gardes d'épées. Avec lui demeurait une toute jeune fille, belle et douce comme les anges, dont personne ne savait le nom. On les avait entendu se parler. Ils ne se tutoyaient point et ne vivaient point en époux. Ils avaient pour serviteurs une vieille femme qui ne causait jamais, et un garçonnet de seize à dix-sept ans qui faisait bien ce qu'il pouvait pour être discret. La jeune personne ne sortait jamais, au grand jamais, si bien qu'on aurait pu la croire prisonnière, si, à toute heure,

on n'avait entendu sa voix fraîche et jolie qui chantait des cantiques ou des chansans.

Maître Louis sortait au contraire fort souvent, et rentrait même assez tard dans la nuit. En ces occasions, il ne passait point par la porte du perron. La maison avait deux entrées : la seconde était par l'escalier de la propriété voisine. C'était par là que maître Louis revenait en son logis.

Depuis qu'ils étaient habitants de la maison, aucun étranger n'en avait passé le seuil, sauf un petit bossu à figure douce et sérieuse, qui entrait et sortait sans mot dire à personne, toujours par l'escalier, jamais par le perron. C'était une connaissance particulière à maître Louis, sans doute. Les curieux ne l'avaient jamais aperçu dans la salle basse où se tenait la jeune fille avec la vieille femme et le garçonnet. Avant l'arrivée de maître Louis et sa famille, personne ne se souvenait d'avoir rencontré ce bossu dans le quartier. Aussi intriguait-il la curiosité générale presque autant que maître Louis lui-même, le beau et taciturne ciseleur. Le soir, quand les petits bourgeois du voisinage bavardaient au pas de leurs portes, après la tâche finie, on était bien sûr que le bossu et les nouveaux habitants de la maison faisaient les frais de l'entretien. Qui étaient-ils ? d'où venaient-ils ? et à quelle heure mystérieuse ce maître Louis, qui avait les mains si blanches, taillait-il ses gardes d'épée ?

La maison était ainsi aménagée : une grande salle basse avec la petite cuisine à droite, sur la cour, et la chambre de la jeune fille ouvrant sa croisée sur la rue Saint-Honoré ; dans la cuisine, deux soupentes, une pour la vieille Françoise Berrichon, l'autre pour Jean-Marie Berrichon, son petit-fils. Tout ce rez-de-chaussée n'avait

qu'une sortie : la porte du perron. Mais, au fond de la salle basse, tout contre la cuisin, était adossé un escaier à vis qui montait à l'étage supérieur. L'étage supérieur était composé de deux chambres : celle de maître Louis, qui s'ouvrait sur l'escaier, et une autre qui n'avait ni issue ni destination connue. Cette deuxième chambre était constamment fermée à clef. Ni la vieille Françoise, ni Berrichon, ni même la charmante jeune fille, n'avaient pu obtenir la permission d'y entrer. A cet égard, maître Louis, le plus doux des hommes, se montrait d'une rigueur inflexible.

La jeune fille, cependant, eût bien voulu savoir ce qu'il y avait derrière cette porte close ; Françoise Berrichon en mourait d'envie, bien que ce fût une femme discrète et prudente. Quant au petit Jean-Marie, il aurait donné deux doigts de sa main pour mettre seulement son œil à la serrure. Mais la serrure avait par derrière une plaque qui interceptait le regard. Une seule créature humaine partageait, au sujet de cette chambre, le secret si bien gardé de maître Louis : c'était le bossu. On avait vu le bossu entrer dans la chambre et en sortir. Mais comme tout ce qui se rapportait à ce mystère devait être inexplicable et bizarre, chaque fois que le bossu rentrait dans la chambre, on en voyait bientôt sortir maître Louis. Réciproquement après l'entrée de maître Louis, le bossu parfois sortait tout à coup. Jamais personne n'avait vu réunis ces deux amis inséparables.

Parmi les voisins curieux était un poète, habitant naturellement le dernier étage de la maison. Ce poète, après avoir mis son esprit à la torture, expliqua aux commères de la rue du Chantre que, à Rome, les prêtresses de Vesta, Ops, Rhéc ou

Cybèle, la bonne déesse, fille du ciel et de la terre, femme de Saturne et mère des dieux, étaient chargées d'entretenir un feu sacré qui jamais ne devait s'éteindre. En conséquence, au dire du poète, ces demoiselles se relayaient : quand l'une veillait au feu, l'autre allait à ses affaires. Le bossu et maître Louis devaient très certainement avoir fait entre eux quelque pacte analogue. Il y avait là-haut quelque chose qu'on ne pouvait quitter d'une seconde. Maître Louis et le bossu montaient la garde à tour de rôle auprès de ce quelque chose-là. C'étaient deux manières de vestales, sauf le sexe et le baptême. La version du poète ne fut pas sans avoir du succès. Il passait pour être un peu fou ; désormais on le regarda comme un parfait idiot. Mais on ne trouva point d'explication meilleure que la sienne.

Le jour même où avait eu lieu en l'hôtel de M. de Gonzague cette solennelle assemblée de famille, vers la brune, la jeune fille qui tenait la maison de maître Louis était seule dans sa chambrette. C'était une jolie petite pièce toute simple, mais où chaque objet avait son éloquence et sa propreté recherchée. Le lit, en bois de merisier, s'entourait de rideaux de percale éclatants de blancheur. Dans la ruelle, un petit bénitier pendait, couronné d'un double rameau de bois. Quelques livres pieux sur des rayons attenant à la boiserie, un métier à broder, des chaises, une guitare sur l'une d'elles, à la fenêtre un oiseau mignon dans une cage, tels étaient les objets meublant ou ornant cet humble et gracieux réduit. Nous oublions pourtant une table ronde, et sur la table quelques feuilles de papier éparses. La jeune fille était en train d'écrire.

Vous savez comme elles abusent de leurs yeux,

les jeunes folles ! laissant courir leur aiguille ou leur plume bien longtemps après le jour tombé. On n'y voyait presque plus, et la jeune fille écrivait encore.

Les derniers rayons du jour arrivant par la fenêtre, dont les rideaux venaient d'être relevés, éclairaient en plein son visage, et nous pouvons dire du moins comme elle était faite. C'était une rieuse, une de ces douces filles dont la gaieté rayonne si bien qu'elle suffit toute seule à la joie d'une famille. Chacun de ces traits semblait fait pour le plaisir ; son front d'enfant, son nez aux belles narines roses, sa bouche dont le sourire montrait la parure nacrée. Mais ses yeux rêvaient ; de grands yeux d'un bleu sombre, dont les cils semblaient une longue frange de soie. Sous le regard pensif de ses beaux yeux, à peine lui eussiez-vous donné l'âge d'aimer. Elle était grande ; sa taille était un peu trop frêle. Quand nul ne l'observait, ses poses avaient de chastes et délicieuses langueurs.

L'expression générale de sa figure était la douceur ; mais il y avait dans sa prunelle, sous l'arc de ses sourcils noirs dessinés hardiment, une fierté calme et vaillante. Ses cheveux, noirs aussi, à chaud reflet d'or fauve ; ses cheveux longs et riches, si longs qu'on eût dit parfois que sa tête s'inclinait sous leur poids, ondulaient en masses larges sur son cou et sur ses épaules, faisant à son adorable beauté un cadre et une auréole.

Il y en a qui doivent être aimées ardemment, mais un seul jour ; il y en a d'autres qu'on chérit longtemps d'une tranquille tendresse. Celle-ci devait être aimée passionnément et toujours. Elle était ange, mais surtout femme.

Son nom, que les voisins ignoraient, et que dame Françoise et Jean-Marie Berrichon avaient

défense de prononcer depuis l'arrivée à Paris, était Aurore. Nom prétentieux et sot pour une belle demoiselle des salons, nom grotesque pour une fille à mains rouges ou pour une tante dont la voix chevrotte, nom ravissant pour celles qui peuvent l'enlacer, comme une fleur de plus, à leur diadème de chère poésie. Les noms sont comme les parures, qui écrasent les unes et que les autres rehaussent.

Elle était là toute seule. Quand l'ombre du crépuscule lui cacha le bout de sa plume, elle cessa d'écrire et se mit à rêver. Les mille bruits de la rue arrivaient jusqu'à elle et ne l'éveillaient point. Sa belle main blanche était dans ses cheveux, sa tête s'inclinait, ses yeux regardaient le ciel. C'était comme une muette prière.

Elle souriait à Dieu.

Puis, parmi son sourire, une larme vint, une perle, qui un moment trembla au bord de sa paupière pour rouler ensuite lentement sur le satin de sa joue.

— Comme il tarde ! murmura-t-elle.

Elle rassembla les pages éparses sur la table, et les serra dans une petite cassette qu'elle poussa derrière le chevet de son lit.

— A demain ! dit-elle, comme si elle eût pris congé d'un compagnon de chaque jour.

Puis elle ferma sa fenêtre et prit sa guitare, dont elle tira quelques accords au hasard. Elle attendait. Aujourd'hui, elle avait relu toutes ces pages enfermées maintenant dans la cassette. Hélas ! elle avait le temps de lire. Ces pages contenaient son histoire, ce qu'elle savait de son histoire. L'histoire de ses impressions, de ses sentiments, de son cœur.

Pourquoi avait-elle écrit cela ? Les premières

lignes du manuscrit répondaient à cette question. Aurore disait :

“ Je commence d’écrire un soir où je suis seule, après avoir attendu tout le jour. Ceci n’est point pour lui. C’est la première chose que je fais qui ne lui soit point destinée. Je ne voudrais pas qu’il vit ces pages où je parlerai de lui sans cesse, où je ne parlerai que de lui. Pourquoi? Je ne sais pourquoi : j’aurais peine à le dire.

“ Elles sont heureuses, celles qui ont des compagnes à qui confier le trop plein de leur âme : peine et bonheur. Mais je n’ai point d’amie ; je suis seule, toute seule ; je n’ai que lui. Quand je le vois, je deviens muette. Que lui dirais-je ! Il ne me demande rien.

“ Et pourtant ce n’est pas pour moi que je prends la plume. Je n’écrirais pas si je n’avais l’espoir d’être lue, sinon de mon vivant, au moins après ma mort. Je crois que je mourrai bien jeune. Je ne le souhaite pas : Dieu me garde de le craindre ! Si je mourais, il me regretterait, moi je le regretterais même au ciel. Mais, d’en haut, je verrais peut-être le dedans de son cœur. Quand cette idée me vient, je voudrais mourir.

“ Il m’a dit que mon père était mort. Ma mère doit vivre. Ma mère, j’écris pour vous. Mon cœur est à lui tout entier ; mais il est tout à vous aussi. Je voudrais demander à ceux qui le savent le mystère de cette double tendresse. Avons nous donc deux cœurs ?

“ J’écris pour vous. Il me semble qu’à vous je ne cacherais rien, et que j’aimerais à vous montrer les plus secrets replis de mon âme. Me trompé-je ? Une mère n’est-elle pas l’amie qui doit tout savoir, le médecin qui peut tout guérir ?

“ Je vis une fois, par la fenêtre ouverte d'une maison, une jeune fille agenouillée devant une femme à la beauté douce et grave. L'enfant pleurait, mais c'étaient de bonnes larmes ; la mère, émue et souriante, se penchait pour baiser ses cheveux. Oh ! le divin bonheur, ma mère ! je crois sentir votre baiser sur mon front. Vous aussi, vous devez être bien douce et bien belle ! Vous aussi vous devez savoir consoler en souriant ! Ce tableau est toujours dans mes rêves. Je suis jalouse des larmes de la jeune fille. Ma mère, si j'étais entre vous et lui, que pourrais-je envier au ciel ?

“ Moi, je ne me suis agenouillée jamais que devant un prêtre. La parole d'un prêtre fait du bien ; mais c'est par la bouche des mères que parle la voix de Dieu.

“ M'attendez-vous, me cherchez-vous, me regrettez-vous ? Suis-je dans vos prières du matin et du soir ? Me voyez-vous, vous aussi, dans vos songes ?

“ Il me semble, quand je pense à vous, que vous devez penser à moi. Parfois, mon cœur vous parle ; m'entendez-vous ? Si Dieu m'accorde jamais ce grand bonheur de vous voir, ma mère chérie, je vous demanderai s'il n'était pas des instants où votre cœur tressaillait sans motif. Je vous dirai : C'est que vous entendiez le cri de mon cœur, ma mère !

“ ...Je suis née en France ; on ne m'a pas dit où. Je ne sais pas mon âge au juste, mais je dois avoir aux environs de vingt ans. Est-ce rêve, est-ce réalité ? Ce souvenir, si c'en est un, est si lointain et si vague ! Je crois me rappeler parfois une femme au visage angélique, qui penchait son sourire au-dessus de mon berceau. Etait-ce vous, ma mère ?

“...Puis, dans les ténèbres, un grand bruit de bataille. Peut-être la nuit de fièvre d'un enfant. Quelqu'un me portait dans ses bras. Une voix de tonnerre me fit trembler. Nous courûmes dans l'obscurité. J'avais froid.

“ Il y a une brume autour de tout cela. Mon ami doit tout savoir ; mais, quand je l'interroge sur mon enfance, il sourit tristement et se tait.

“ Je me vois pour la première fois distinctement habillée en petit garçon, dans les Pyrénées espagnoles. Je menais paître les chèvres d'un quintero montagnard qui nous donnait sans doute l'hospitalité. Mon ami était malade, et j'entendais dire souvent qu'il mourrait. Je l'appelais alors mon père. Quand je revenais le soir, il me faisait mettre à genoux près de son lit, joignait lui-même mes petites mains, et me disait en français :

“ —Aurore, prie le bon Dieu que je vive.

“Une nuit, le prêtre vint lui apporter l'extrême-onction. Il se confessa et pleura. Il croyait que je n'entendais pas ; il dit :

—Voilà ma pauvre petite fille qui va rester seule !

“ — Songez à Dieu, mon fils ! exhortait le prêtre.

“ — Oui, mon père ; oh ! oui, je songe à Dieu, Dieu est bon ; je ne m'inquiète point de moi. Mais ma pauvre petite fille qui va rester seule sur la terre. Serait-ce un grand péché, mon père, que de l'emmener avec moi ?

“ —La tuer ! se récria le prêtre avec épouvante ; mon fils vous avez le délire !

“ Il secoua la tête et ne répondit point. Moi je m'approchai tout doucement.

“ —Ami Henri, dis-je en le regardant fixement

( et si vous saviez, ma mère, comme sa pauvre figure était maigre et hâve ), ami Henri, je n'ai pas peur de mourir, et je veux bien aller avec toi au cimetière.

“ Il me prit dans ses bras que brûlaient la fièvre. Et je me souviens qu'il répétait :

“ — La laisser seule ! la laisser toute seule !

“ Il s'endormit, me tenant toujours dans ses bras. On voulait m'arracher de là, mais il eût fallu me tuer. Je pensais :

“ — S'il s'en va, on m'emportera avec lui.

“ Au bout de quelques heures, il s'éveilla. J'étais baignée de sa sueur.

“ — Je suis sauvé, dit-il.

“ Et, me voyant serrée contre lui, il ajouta :

“ — Beau petit ange, c'est toi qui m'as guéri !

“ ... Je ne l'avais jamais bien regardé. Un jour, je le vis beau comme il est et comme je le vois toujours depuis.

“ Nous avons quitté la ferme du quintero pour aller un peu plus avant dans le pays. Mon ami avait repris ses forces et travaillait aux champs comme un manœuvre. J'ai su depuis que c'était pour me nourrir.

“ C'était dans une riche alqueria des environs de Venasque. Le maître cultivait la terre et vendait en outre à boire aux contrebandiers.

“ Mon ami m'avait bien commandé de ne point sortir du petit enclos qui était derrière la maison, et de ne jamais entrer dans la salle commune. Mais, un soir, des seigneurs vinrent manger à l'alqueria, des seigneurs qui arrivaient de France. J'étais à jouer avec les enfants du maître dans le clos. Les enfants voulurent voir les seigneurs, je les suivis étourdiment. Ils étaient deux à table, entourés de valets et de gens d'armes : sept en tout. Celui qui commandait aux

autres fit un signe à son compagnon. Tous deux me regardèrent. Le premier seigneur m'appela et me caressa, tandis que l'autre allait parler tout bas au maître de la métairie.

“ Quand il revint, je l'entendis qui disait :

“ — C'est elle !

“ — A cheval ! commanda le grand seigneur.

“ En même temps, il jeta au maître de l'alqueria une bourse pleine d'or.

“ A moi il me dit :

“ — Viens jusqu'aux champs, petite, viens chercher ton père.

“ Le voir un instant plus tôt, moi, je ne demandais pas mieux.

“ Je montai bravement en croupe derrière un des gentilshommes.

“ La route pour aller aux champs où travaillait mon père, je ne la savais pas. Pendant une demi-heure, j'allais, riant, chantant, me balançant au trot du grand cheval. J'étais heureuse comme une reine !

“ Puis, je demandai :

“ — Arriverons-nous bientôt auprès de mon ami ?

“ — Bientôt, bientôt ! me fut-il répondu. Et nous allions toujours. Le crépuscule du soir venait. J'eus peur. Je voulus descendre de cheval. Le grand seigneur commanda :

“ — Au galop !

“ Et l'homme qui me tenait me mit sa main sur la bouche pour étouffer mes cris. Mais tout à coup, à travers champs, nous vîmes accourir un cavalier qui fendait l'espace comme un tourbillon. Il était sur un cheval de labour, sans selle et sans bride ; ses cheveux allaient au vent avec les lambeaux de sa chemise déchirée. La

route tournait autour d'un bois taillis, coupé par une rivière ; il avait traversé la rivière à la nage et coupé le taillis.

“ Il arrivait, il arrivait. Je ne reconnaissais pas mon père si doux et si calme, je ne reconnaissais pas mon ami Henri toujours souriant près de moi. Celui-là était terrible, beau comme un ciel d'orage. Il arrivait. D'un dernier bond, le cheval franchit le talus de la route et tomba épuisé. Mon ami tenait à la main le soc de sa charrue.

“ — Chargez-le ! cria le grand scigneur.

“ Mais mon ami l'avait prévenu. Le soc de charrue, brandi à deux mains, avait frappé deux coups. Deux valets armés d'épées étaient tombés par terre et gisaient dans leur sang, et, à chaque fois que mon ami irappait, il criait :

“ — J'y suis ! j'y suis ! Lagardère ! Lagardère !

“ L'homme qui me tenait, voulait prendre la fuite ; mais mon ami ne l'avait pas perdu de vue. Il l'atteignit en passant par-dessus le corps des deux valets, et l'assomma d'un coup de soc. Je ne m'évanouis pas, ma mère. Plus tard, je n'aurais pas été si brave, peut-être. Mais pendant toute cette terrible bagarre, je tins mes yeux grands ouverts, agitant mes petites mains tant que je pouvais en criant :

“ — Courage, ami Henri ! courage ! courage !

“ Je ne sais pas si le combat dura plus d'une minute. Au bout de ce temps, il avait enfourché la monture de l'un des morts, et la lançait au galop, me tenant dans ses bras.

“ Nous ne retournâmes point à l'alqueria. Mon ami me dit que le maître l'avait trahi. Et il ajouta :

“ — On ne peut se bien cacher que dans une ville.

“ Nous avons donc à nous cacher. Jamais je n'avais réfléchi à cela. La curiosité s'éveillait en moi en même temps que le vague désir de lui tout devoir. Je l'interrogeai ; il me serra dans ses bras en me disant :

“ — Plus tard, plus tard.

“ Puis, avec une nuance de mélancolie :

“ — Es-tu donc fatiguée déjà de m'appeler ton père ?

“ — Il ne faut pas être jalouse, ma mère, ma mère chérie. Il a été pour moi toute la famille ; mon père et ma mère à la fois. Ce n'est pas de ta faute ; tu n'étais pas là.

“ Mais quand je me souviens de mon enfance, j'ai les larmes aux yeux. Il a été bon, il a été tendre, et tes baisers, ma mère, n'auraient pas pu être plus doux que ses caresses. Lui si terrible ! lui si vaillant ! Oh ! si tu le voyais comme tu l'aimerais !



II

SOUVENIRS D'ENFANCE

“ Je n'étais jamais entrée dans les murs d'une ville. Quand nous aperçûmes de loin les clochers de Pampelune, je demandai ce que c'était que cela.

“ —Ce sont des églises, me répondit mon ami. Tu vas voir là beaucoup de monde, ma petite Aurore ; de beaux seigneurs et de belles dames ; mais tu n'auras plus les fleurs du jardin.

“ Je ne regrettai point les fleurs du jardin dans le premier moment. L'idée de voir tant de beaux seigneurs et tant de belles dames me transportait. Nous franchîmes les portes. Deux rangées de maisons hautes et sombres nous dérobaient la vue du ciel. Avec le peu d'argent qu'il avait, mon ami loua une chambrette. Je fus prisonnière.

“ Dans les montagnes, et aussi à l'alquercia, j'avais le grand air et le soleil, les arbres fleuris, les grandes pelouses, et aussi la compagnie des enfants de mon âge. Ici, quatre murs ; au dehors, le long profil des maisons grises avec le morne silence des villes espagnoles ; au dedans la solitude. Car mon ami Henri sortait dès le matin et ne revenait que le soir. Il rentrait les mains noires et le front en sueur. Il était triste. Mes caresses seules pouvaient lui rendre son sourire.

“ Nous étions pauvres et nous mangions notre

pain dur ; mais il trouvait encore moyen parfois de m'apporter du chocolat, je revoyais son pauvre visage heureux et souriant.

—Aurore, me dit-il un soir, je m'appelle don Luiz à Pampelunc, et si l'on vient vous demander votre nom, vous répondrez : Mariquita.

“ Je ne savais que ce nom d'Henri qu'on lui avait donné jusqu'alors. Jamais il ne m'a dit lui-même qu'il était le chevalier de Lagardère. Il m'a fallu l'apprendre par hasard. Il m'a fallu deviner aussi ce qu'il avait fait pour moi quand j'étais toute petite. Je pense qu'il voulait me laisser ignorer combien je lui suis redevable.

“ Henri est fait ainsi, ma mère ; c'est la noblesse, l'abnégation, la générosité, la bravoure poussée jusqu'à la folie. Il vous suffirait de le voir pour l'aimer presque autant que je l'aime.

“ J'eusse préféré en ce temps-là moins de délicatesses et plus de complaisance à répondre à mes questions.

“ Il changeait de nom : pourquoi ? lui si franc et si hardi ! Une idée me poursuivait ; je me disais sans cesse : C'est pour moi, c'est moi qui fais son malheur.

“ Voici comment je sus quel métier il faisait à Pampelunc, et comment j'appris du même coup le vrai nom qu'il portait jadis en France.

“ Un soir, vers l'heure où d'ordinaire il rentrait, deux gentilshommes frappèrent à notre porte. J'étais à mettre les assiettes de bois sur la table. Nous n'avions point de nappe. Je crus que c'était mon ami Henri. Je courus ouvrir. A la vue de deux inconnus, je reculai épouvantée. Personne n'était encore venu nous voir depuis que nous étions à Pampelunc. C'étaient deux cavaliers hauts sur jambes, maigres, jaunes comme des fiévreux, et portant de lon-

gues moustaches en crochets aiguisés. Leurs rapières fines et longues relevaient le pan de leurs manteaux noir. L'un était vieux et très-bavard ; l'autre était jeune et taciturne.

—A Dios! ma belle enfant, me dit le premier n'est-ce pas ici la demeure du seigneur don Henri ?

—Non, senor, répondis-je.

Les deux Navarrais se regardèrent. Le jeune haussa les épaules, et gronda :

—Don Luiz !

—Don Luiz, valga me Dios ! s'écria le plus âgé, don Luiz! c'est don Luiz que je voulais dire.

Et comme j'hésitais à répondre :

—Entrez, don Sanche, mon neveu, reprit-il, entrez! Nous attendrons ici le seigneur don Luiz. Ne vous inquiétez pas de nous, "conejita." Nous voilà bien. Asseyez-vous, mon neveu don Sanche. Il est médiocrement bien logé, ce gentilhomme ; mais cela ne nous regarde pas. Allumez-vous une cigarille, mon neveu don Sanche ? Non ? Ce sera comme vous voudrez.

Le neveu don Sanche ne répondait mot. Il avait une figure de deux aunes, et de temps en temps se grattait l'oreille, comme un grand garçon fort en peine. L'oncle, qui s'appelait don Miguel, alluma une pajita, et se mit à fumer en causant avec une imperturbable volubilité. Je mourais de peur que mon ami ne me grondât.

Quand j'entendis son pas dans l'escalier, je courus à sa rencontre ; mais l'oncle don Miguel avait les jambes plus longues que moi, et, du haut de l'escalier ;

—Arrivez donc, seigneur don Luiz! s'écria-t-il ; mon neveu don Sanche vous attend depuis

une demi-heure. A Dios! à Dios! enchanté de faire votre connaissance, mon neveu don Sanche aussi. Je me nomme don Miguel de la Crencha. Je suis de Santiago, près de Roncevaux, où Roland le preux fut occis. Mon neveu don Sanche est du même nom et du même pays ; c'est le fils de mon frère, don Ramon de la Crencha, alcade mayor de Tudèle. Et nous vous baisons bien les mains, seigneur don Luiz, de bon cœur, Trinidad santa ! de bon cœur !

“ Le neveu don Sanche s'était levé, mais il ne parlait point.

“ Mon ami s'arrêta au haut des marches. Ses sourcils étaient froncés, et une expression d'inquiétude se montrait sur son visage.

“ — Que voulez-vous ? demanda-t-il.

“ — Entrez donc ! fit l'oncle don Miguel, qui s'effaça courtoisement pour lui livrer passage.

“ — Que voulez-vous ? demanda encore Henri.

“ — D'abord, je vous présente mon neveu don Sanche.

“ — Par le diable ! s'écria Henri en frappant du pied, que voulez-vous ?

“ Il me faisait trembler quand il était ainsi.

“ L'oncle Miguel recula d'un pas en voyant son visage ; mais il se remit bien vite. C'était un heureux caractère d'hidalgo.

“ — Voici ce qui nous amène, répliqua-t-il, puisque vous n'êtes pas en humeur de causer. Notre cousin Carios, de Burgos, qui a suivi l'ambassade de Madrid en l'an quatre-vingt-quinze, vous a reconnu chez Cuença, l'arquebusier. Vous êtes le chevalier Henri de Lagardère.

“ Henri pâlit et baissa les yeux. Je crus qu'il allait dire non.

“ — La première épée de l'univers ! continua l'oncle Miguel, l'homme à qui nul ne résiste ! Ne

niez pas, chevalier, je suis sûr de ce que j'avance.

“ — Je ne nie pas, dit Henri d'un air sombre ; mais, senores, il vous en coûtera peut-être pour avoir découvert mon secret.

“ En même temps, il alla fermer la porte de l'escalier.

“ Ce grand escogriffe de don Sanche se mit à trembler de tous ses membres.

“ — Por Dios ! s'écria l'oncle don Miguel sans se déconcerter, cela nous coûtera ce que vous voudrez, seigneur cavalier ! Nous arrivons chez vous les poches pleines... Allons, mon neveu, vidons la “ bolsa ! ”

“ Le neveu don Sanche, dont les longues dents elaquaient, posa sur la table, sans mot dire, deux ou trois bonnes poignées de quadruples ; l'oncle en fit autant.

“ Henri les regardait avec étonnement.

“ — Hé ! hé ! fit l'oncle en remuant le tas d'or, on n'en gagne pas tant que cela, n'est-ce pas, à limer des gardes d'épée chez maître Cuença ? Ne vous fâchez pas, seigneur cavalier, nous ne sommes pas ici pour surprendre votre secret. Nous ne voulons point savoir pourquoi le brillant Lagardère s'abaisse à ce métier qui gâte la blancheur des mains et fatigue la poitrine, n'est-ce pas, neveu ?

“ Le neveu s'inclina gauchement.

“ — Nous venons, acheva le vieil hidalgo, pour vous entretenir d'une affaire de famille.

“ — J'écoute, dit Henri.

“ L'oncle prit un siège et ralluma son papélito.

“ — Une affaire de famille, continua-t-il, une simple affaire de famille. N'est-ce pas, mon neveu ? Il faut donc nous dire, seigneur cavalier.

que nous sommes tous braves dans notre maison, comme le Cid, pour ne pas dire davantage. Moi qui vous parle, je rencontrai un jour deux hidalgos de Tolose, en Biscaye. C'étaient deux grands et forts lurons. Mais je vous raconterai l'anecdote un autre jour. Il ne s'agit pas de moi, il s'agit de mon neveu don Sanche. Mon neveu don Sanche courtoisait honnêtement une jolie fille de Salvatierra. Quoiqu'il soit bien fait de sa personne, riche et pas sot, non, la fillette fut longtemps à se décider. Enfin elle prit de l'amour, mais ce fut pour un autre que lui, figurez-vous, seigneur cavalier. N'est-ce pas, mon neveu ?

“ Le taciturne don Sanche fit entendre un grognement approbateur.

“ — Vous savez, reprit l'oncle don Miguel, deux coqs pour une poule, c'est bataille ! La ville n'est pas grande ; nos deux jeunes gens se rencontraient tous les jours. Les têtes s'échauffèrent. Mon neveu, à bout de patience, leva la main, mais il manqua de promptitude, seigneur cavalier : ce fut lui qui reçut un soufflet. Or, vous sentez, interrompit-il, un Crencha, qui reçoit un soufflet ! mort et sang ! n'est-ce pas, mon neveu don Sanche ? il faut du fer pour venger cette injure !

“ L'oncle Miguel ayant ainsi parlé, regarda Henri et cligna de l'œil d'un air bonhomme et terrible à la fois.

“ Il n'y a que certains Espagnols pour réunir Croquemitaine à Sancho Pança.

“ Vous ne m'avez pas encore appris ce que vous voulez de moi, dit Henri.

“ Deux ou trois fois ses yeux s'étaient tournés malgré lui vers l'or étalé sur la table. Nous étions si pauvres !

“ — Eh bien ! eh bien ! fit l'oncle Miguel, ce la se devine, que diable ! N'est-ce pas, mon neveu don Sanche ? Les Crencha n'ont jamais reçu de soufflet. C'est la première fois que cela se voit dans l'histoire. Les Crencha sont des lions, voyez-vous, seigneur cavalier ! et spécialement mon neveu don Sanche ; mais...

“ Il fit une pause après ce mais.

“ La figure de mon ami Henri s'éclaira, tandis que son regard glissait de nouveau sur le tas de quadruples pistoles.

“ — Je crois comprendre, dit-il, et je suis prêt à vous servir.

“ — A la bonne heure ! s'écria l'oncle don Miguel ; par saint Jacques ! voici un digne cavalier.

“ Le neveu don Sanche, perdant son flegme, se frotta les mains d'un air tout content.

“ — Je savais bien que nous allions nous entendre ! poursuivit l'oncle ; don Ramon ne pouvait pas nous tromper. Le faquin se nomme don Ramiro Nuncz Tonadilla, du hameau de San José. Il est petit, barbu, les épaules hautes.

“ — Je n'ai pas besoin de savoir tout cela, interrompit Henri.

“ — Si fait, si fait ! Diable ! il ne faudrait pas commettre d'erreur ! L'an dernier, j'allai chez le dentiste de Fontarabie, n'est-ce pas, mon neveu don Sanche ? et je lui donnai un doublon pour qu'il m'enlevât une dent dont je souffrais dans le fond de la bouche. Le drôle garda ma double pistole et m'arracha une dent saine au lieu de la mauvaise que j'avais.

“ Je voyais le front d'Henri se rembrunir et ses sourcils se rapprocher. L'oncle don Miguel ne prenait point garde.

“ — Nous payons, continua-t-il, nous voulons

que la besogne soit faite mûrement et comme il faut. N'est-ce pas juste ! Don Ramiro est roux de cheveux et porte toujours un feutre gris à plumes noires. Il passe tous les soirs, vers sept heures, devant l'auberge des "Trois-Maures", entre San José et Roncevaux.

" — Assez, senores, interrompit Henri ; nous ne nous sommes pas compris.

" -- Comment ! comment ! fit l'oncle.

" — J'ai cru qu'il s'agissait d'apprendre au seigneur don Sanche à tenir son épée.

" — Santa-Trinidad ! s'écria don Miguel ; nous sommes tous de première force dans la maison de la Crencha. L'enfant s'escrime en salle comme saint Michel archange, mais sur le terrain il peut arriver des accidents. Nous avons pensé que vous vous chargeriez d'attendre don Ramiro Nunez à l'auberge des "Trois-Maures," et de venger l'honneur de mon neveu don Sanche.

" Henri ne répondit point cette fois. Le froid sourire qui vint à ses lèvres exprimait un dédain si profond que l'oncle et le neveu échangèrent un regard embarrassé. Henri montra du doigt les quadruples qui étaient sur la table. Sans mot dire, l'oncle et le neveu les remirent dans leurs poches. Henri étendit ensuite la main vers la porte. L'oncle et le neveu passèrent devant lui le chapeau bas et l'échine courbée. Ils descendirent l'escalier quatre à quatre.

" Ce jour-là, nous mangeâmes notre pain sec. Henri n'avait rien apporté pour mettre dans nos assiettes de bois.

" J'étais trop petite assurément pour comprendre toute la portée de cette scène. Cependant, elle m'avait frappée vivement. J'ai pensé longtemps à ce regard que mon ami Henri avait jeté à l'or des deux hidalgos de Navarre.

“ Quant au nom de Lagardère, mon âge encore et la solitude où j'avais vécu m'empêchaient de connaître l'étrange renommée qui le suivait. Mais ce nom eut au dedans de moi comme un retentissement sonore. J'écoutais un fanfare de guerre. Je me souvins de l'effroi de mes ravisés lors que mon ami Henri leur avait jeté ce nom à la face, lui seul contre eux tous. Plus tard j'appris ce que c'était que le chevalier Henri de Lagardère. J'en fus triste. Son épée avait joué avec la vie des hommes ; son caprice avait joué avec le cœur des femmes. J'en fus triste, bien triste ! mais cela m'empêcha-t-il de l'aimer ?

“ Mère chérie, je ne sais rien du monde. Peut-être les autres jeunes filles sont-elles faites autrement que moi. Je l'aimai davantage quand je sus combien il avait péché. Il me sembla qu'il avait besoin de mes prières auprès de Dieu. Il me sembla que j'étais un grand élément dans sa vie. Il avait si bien changé depuis qu'il s'était fait mon père adoptif !

“ Mère, ne m'accuse pas d'être une orgueilleuse. Je sentais que j'étais sa douceur, sa sagesse et sa vertu. Quand je dis que je l'aimai davantage, je me trompe peut-être : je l'aimai autrement. Ses baisers paternels me firent rougir, et je commençai à pleurer tout bas dans ma solitude.

“ Mais j'anticipe, et je te parle là des choses d'hier...

“ ... Ce fut à Pampelune que mon ami Henri entreprit mon éducation. Il n'avait guère de temps pour m'instruire, et point d'argent pour acheter des livres, car ses journées étaient longues et bien rétribuées. Il faisait alors l'apprentissage de cet art qui l'a rendu célèbre dans toutes les Espagnes, sous le nom de Cineelador. Il

était lent et maladroit. Son maître ne le traitait guère bien.

“ Et lui, l'ancien cheveu-léger du roi Louis XIV, lui le hautain jeune homme qui tuait naguère pour un mot, pour un regard, supportait patiemment les reproches et les injures d'un artisan espagnol ! Il avait une fille ! Quand il rentrait à la maison avec quelques maravédis gagnés à la sueur de son front, il était heureux comme un roi, parce que je lui souriais.

“ Une autre que vous rirait de pitié, ma mère ; mais je suis bien sûre qu'ici vous allez verser une larme. Lagardère n'avait qu'un livre : c'était un vieux “ Traité d'escrime ” par maître François Delapalme, de Paris, prévôt juré, diplômé de Parme et de Florence, membre du Handegenbund de Mannheim et de l'Académie “ della scrima ” de Naples, maître en fait d'armes de monseigneur le Dauphin, etc., etc., suivi de la “ Description des différents coups, bottes et pointes courtes en usage dans l'assaut de pied ferme, ” par Giov-Maria Ventura, de la dite Académie “ della scrima ” de Naples corrigé et amendé par J.-F. Delambre-Saufxure, prévôt aux cadets. Paris, 1667.

“ Ne vous étonnez point de ma mémoire. Ce sont les premières lignes que j'ai épelées. Je m'en souviens comme de mon catéchisme.

“ Mon ami Henri m'apprit à lire dans son vieux traité d'escrime. Je n'ai jamais tenu d'épée dans ma main, mais je suis forte en théorie, je connais la tierce et la quarte, parade naturelle ; prime et seconde, parades de demi-instinct ; les deux contres, parades universelles et composées ; le demi-cercle, les coupés simples et de revers, le coup droit, les feintes, les dégagements.

“ La croix de Dieu ne vint que quand mon

ami Henri eût économisé cinq douros pour m'acheter " l'alfabeto de Salamanca."

" Le livre n'y faisait rien, croyez-moi, ma mère. Tout dépend du professeur. J'appris bien vite à déchiffrer cet absurde fatras, rédigé par un trio de spadassins ignorants, Que m'importaient ces grossiers principes de l'art de tuer ? Mon ami Henri me montrait les lettres patiemment et doucement. J'étais sur ses genoux. Il tenait le livre, j'avais à la main une paille, et je suivais chaque lettre en la nommant. Ce n'était pas un travail, c'était une joie. Quand j'avais bien lu, il m'embrassait. Puis nous nous mettions à genoux tous les deux et il me récitait la prière du soir. Je vous dis que c'était une mère ! une mère tendre et coquette pour sa fille, chérie ! Ne m'habillait-il pas, ne lissait-il pas lui-même mes cheveux ? Son pourpoint s'en allait, mais j'avais toujours de bonnes robes.

" Une fois, je le surpris l'aiguille à la main, essayant une reprise à ma jupe déchirée. Oh ! ne criez pas, ne riez pas, ma mère ! C'était Lagardère qui faisait cela, le chevalier Henri de Lagardère, l'homme devant qui tombent ou s'abaissent les plus redoutables épées !

" Le dimanche, quand il avait bouclé mes cheveux et noué ma résille, quand il avait rendu brillants comme l'or les boutons de cuivre de mon petit corsage et noué autour de mon cou ma croix d'acier, son premier présent, à l'aide d'un ruban de velours, il me conduisait, bien brave et bien fière, à l'église des Dominicains de la basse-ville. Nous entendions la messe ; il était devenu pieux par moi et pour moi. Puis, la messe finie, nous franchissions les murs, laissant derrière nous la cité sombre et triste. Comme le grand

air était bon à nos pauvres poitrines prisonnières ! Comme le soleil était radieux et doux !

“ Nous allions par les campagnes désertes. Il voulait être de mes jeux. Il était plus enfant que moi.

“ Vers le haut du jour, quand la fatigue me prenait, il me conduisait à l'ombre d'un bois touffu. Il s'asseyait au pied d'un arbre, et je m'endormais dans ses bras. Il veillait, lui, écartant de moi les mosquitos et les lances ailées. Parfois je faisais semblant de dormir, et je le regardais à travers mes paupières demi-closes. Ses yeux étaient toujours sur moi ; en me berçant il souriait.

“ Je n'ai qu'à fermer les yeux pour le revoir ainsi, mon ami, mon père, mon noble Henri ! L'aimez-vous à présent, ma mère ?

“ Avant le sommeil ou après, selon mon caprice, car j'étais reine, le dîner était servi sur l'herbe ; un peu de pain noir dans du lait. Souvenez-vous de vos plus délicieux festins, ma mère. Vous me les décrierez, à moi qui ne les connais pas. Je suis bien sûre que nos fêtes valaient mieux que les vôtres, notre pain, notre lait, le dictame trempé dans l'ambrosie ! La joie du cœur, les bonnes caresses, le rire fou à propos de rien, les chers enfantillages, les chansons, que sais-je ? Puis, le jeu encore ; il voulait me faire forte et grande. Puis, le long de la route, au retour, la calme causerie, interrompue par cette fleur qu'il fallait conquérir, par ce papillon brillant qu'on voulait faire captif, par cette blanche chèvre qui bêlait là-bas, comme si elle eût demandé une caresse.

“ Dans ces entretiens, il formait à son insu mon esprit et mon cœur. Il lisait en cachette, et se faisait femme pour m'instruire. J'appris à

connaître Dieu et l'histoire de son peuple, les merveilles du ciel et de la terre.

“ Parfois, dans ces instants où nous étions seuls tous deux, j'essayais de l'interroger et de savoir ce qu'était ma famille ; souvent, je lui parlais de vous, ma mère. Il devenait triste et ne répondait pas. Seulement il me disait :

“ -- Aurore, je vous promets que vous connaîtrez votre mère.

“ Cette promesse, faite depuis si longtemps, s'accomplira, je l'espère, j'en suis sûre, car Henri n'a jamais menti. Et si j'en crois les avertissements de mon cœur, l'instant est proche. Oh ! ma mère, comme je vais vous adorer ! Mais je veux finir tout de suite ce qui a rapport à mon éducation. Je continuai à recevoir ses leçons bien longtemps après que nous eûmes quitté Pampelune et la Navarre. Jamais je n'ai eu d'autre maître que lui.

“ Ce ne fut point sa faute. Quand son merveilleux talent d'artiste eut percé, quand chaque grand d'Espagne voulut avoir, à prix d'or, la poignée de sa rapière ciselée par don Luiz, el Cineclador, il me dit :

“ -- Vous allez être savante, ma fille chérie ; Madrid a des pensions célèbres où les jeunes filles apprennent tout ce qu'une femme doit plus tard connaître.

“ -- Je veux que vous soyez vous-même mon professeur, répondis-je, toujours, toujours !

“ Il sourit et répliqua :

“ -- Je vous ai appris tout ce que je savais, ma pauvre Aurore.

“ -- Eh bien, m'écriai-je, bon ami, je n'en veux point savoir plus long que vous.

III

LA GITANITA

“ Je pleure souvent, ma mère, depuis que je suis grande ; mais je suis faite comme les enfants : le sourire chez moi n’attend pas les larmes séchées.

“ Vous vous êtes dit peut-être, en lisant ce bavardage incohérent, mes impressions de bataille, l’histoire des deux hidalgos, l’oncle don Miguel et le neveu don Sanche, mes premières études dans un livre d’esperime, le récit de mes pauvres plaisirs d’enfant ; vous vous êtes dit peut-être : C’est une folle !

“ C’est vrai, la joie me rend folle ; mais je ne suis pas lâche dans la douleur. La joie m’enivre. Je ne sais pas ce que c’est que le plaisir mondain, et peu m’importe ; ce qui m’attire, c’est la joie du cœur. Je suis gaie, je suis enfant, je m’amuse avec tout, hélas ! comme si je n’avais pas bien souffert.

“ Il fallut quitter Pampelune, où nous commençons à être moins pauvres. Henri avait même pu amasser une petite épargne, et bien lui en prit.

“ Je pense que j’avais alors dix ans ou a peu près.

“ Il rentra un soir, inquiet et tout soucieux. J’augmentai sa préoccupation en lui disant que tout le jour un homme, enveloppé d’un manteau

sombre, avait fait sentinelle dans la rue, sous ma croisée. Henri ne se mit point à table. Il prépara ses armes et s'habilla comme pour un long voyage. La nuit venue, il me fit passer à mon tour un corsage de drap, et me laça mes brodequins. Il sortit avec son épée. J'étais dans les transes. Depuis longtemps je ne l'avais pas vu si agité. Quand il revint, ce fut pour faire un paquet de ses hardes et des miennes.

“ — Nous allons partir, Aurore, me dit-il.

“ — Pour longtemps ? demandai-je.

“ — Pour toujours.

“ — Quoi ! m'écriai-je en regardant notre pauvre petit ménage, nous allons laisser tout cela !

“ — Oui, tout cela, fit-il en souriant tristement ; je viens d'aller chercher au coin de la rue un pauvre homme qui sera notre héritier. Il est content comme un roi, lui. Ainsi va le monde !

“ — Mais où allons-nous, ami ? demandai-je encore.

“ — Dieu le sait, me répondit-il en essayant de paraître gai ; en route, ma petite Aurore, il est temps.

“ Nous sortîmes.

“ Ici se place quelque chose de terrible, ma mère. Ma plume s'est arrêtée un instant mais je ne veux rien te cacher.

“ Comme nous descendions les marches du perron, je vis un objet sombre au milieu de la rue déserte. Henri voulut m'entraîner dans la direction des remparts ; mais je lui échappai, embarrassé qu'il était par nos bagages, et je m'élançai vers l'objet qui avait attiré mon attention. Henri poussa un cri ; c'était pour m'arrêter. Je ne lui avait jamais désobéi ; mais il était trop tard. Je distinguais déjà une forme humaine sous un manteau, et je croyais recon-

naître le manteau de la mystérieuse sentinelle qui s'était promené sous nos fenêtres durant tout le jour. Je soulevai le manteau. C'était bien l'homme que j'avais vu dans la journée. Il était mort, et son sang l'inondait. Je tombai à la renverse, comme si j'eusse reçu moi-même le coup de la mort. Il y avait eu combat, là, tout près de moi, car en sortant Henri avait pris son épée. Henri avait encore une fois risqué sa vie pour moi... pour moi, j'en étais sûre.

"...Je m'éveillai au milieu de la nuit. J'étais seule, ou du moins je me croyais seule. C'était une chambre encore plus pauvre que celle dont nous sortions, cette chambre qui se trouve d'ordinaire au premier étage des fermes espagnoles dont les maîtres sont de pauvre hidalgos. Il y avait un bruit de voix à peine sensible dans la pièce située au-dessous, sans doute la salle commune de la ferme.

" J'étais couchée dans un lit à colonnes vermoulues, sur une paille recouverte d'une serpillière en lambeaux. La lumière de la lune entra par les fenêtres sans carreaux. Je voyais en face du lit le feuillage léger de deux grands chênes liéges qui se balançaient doucement à la brise nocturne. J'appelai doucement Henri, mon ami ; on ne me répondit point. Mais je vis une ombre qui rampait sur le sol, et, l'instant d'après, Henri se dressait à mon chevet. Il me fit signe de la main de me taire, et me dit tout bas à l'oreille :

" — Ils ont découvert nos traces. Ils sont en bas.

" — Qui donc ? demandai-je.

" — Les compagnons de celui qui était sous le manteau.

" Le mort ! Je me sentis frémir de la tête aux

pieds, et je crus que j'allais m'évanouir de nouveau. Henri me serra le bras et reprit :

“—Ils étaient là tout à l'heure derrière la porte. Ils ont essayé de l'ouvrir. J'ai passé mon bras comme une barre dans les anneaux. Ils n'ont pas deviné la nature de l'obstacle. Ils sont descendus pour chercher une pince, afin de jeter la porte en dedans ; ils vont revenir !

“—Mais que leur avez-vous donc fait, Henri, mon ami, m'écriai-je, pour qu'ils vous poursuivent avec tant d'acharnement ?

“—Je leur ai arraché la proie qu'ils allaient déchirer, les loups ! me répondit-il.

“Moi ? c'était moi ! je le comprenais bien ; cette pensée m'enlissait le cœur et le navrait. J'étais cause de tout, j'avais brisé sa vie. Cet homme si beau naguère si brillant, si heureux, se cachait maintenant comme un criminel. Il m'avait donné son existence tout entière. Pourquoi ?

“—Père, lui dis-je, père chéri, laissez-moi ici et sauvez-vous, je vous en supplie.

“Il mit sa main sur ma bouche.

“Petite folle ! murmura-t-il, s'ils me tuent, je serai bien forcé de t'abandonner, mais ils ne me tiennent pas encore. Lève-toi !

“Je fis effort pour obéir ; j'étais bien faible.

“J'ai su depuis que mon ami Henri, harassé de fatigue, car il m'avait porté dans ses bras, demi-morte que j'étais, depuis Pampelune jusqu'à cette maison éloignée, était entré là pour demander un gîte. C'étaitient de pauvres gens. On lui donna cette chambre où nous étions.

“Henri allait s'étendre sur une couche de paille préparée pour lui, lorsqu'il entendit un bruit de chevaux dans la campagne. Les chevaux s'arrêtèrent à la porte de la maison isolée. Henri devina bien tout de suite qu'il fallait remettre le

sommeil à une autre nuit. Au lieu de se coucher, il ouvrit tout doucement la porte et descendit quelques marches de l'escalier.

“ On causait dans la salle basse. Le fermier en haillons disait :

“ — Je suis gentilhomme et je ne livrerai pas mes hôtes.

“ Henri entendit le bruit d'une poignée d'or qu'on jetait sur la table. Le fermier gentilhomme eut la bouche fermée.

“ Une voix qu'il connaissait ordonna :

“ — A la besogne, et que ce soit vite fait !

“ Henri rentra précipitamment et ferma la porte de son mieux. Il s'élança vers la fenêtre pour voir s'il y avait moyen de fuir. Les branches des deux grands liéges frôlaient la croisée sans carreaux. C'était un petit potager, clos d'une petite haie. Au delà une prairie, puis la rivière d'Arga, que la lune montrait au travers des arbres.

“ On montait l'escalier. Henri remplaça la barre absente par son bras qu'il mit en travers. On essaya d'ouvrir, on poussa, on pesa, on jura; mais le bras d'Henri valait une barre de fer.

“ — Te voilà bien pâle, ma petite Aurore, reprit Henri quand il me vit levée ; mais tu es brave et tu me seconderas.

“ — Oh oui ! m'écriai-je, transportée d'aise à la pensée de le servir.

“ Il m'entraîna vers la fenêtre.

“ — Descendrais-tu bien dans le verger par cet escalier-là ? me demanda-t-il en me montrant les branches et le tronc de l'un des liéges.

“ — Oui, répondis-je, oui, père, si tu me promets de me rejoindre bien vite.

“ — Je te le promets, ma petite Aurore. Bien

vite ou jamais, pauvre chérie! ajouta-t-il à voix basse en me prenant dans ses bras.

“ J’étais bien ébranlée. Je ne compris point ; ce fut heureux. Henri ouvrit le châssis au moment où les pas se faisaient entendre de nouveau dans l’escalier. Je m’accrochai aux branches du liège, tandis qu’il s’élançait vers la porte.

“ — Quand tu seras en bas, me dit-il encore, tu jetteras un petit caillou dans la chambre, ce sera le signal ; ensuite tu te glisseras le long de la haie jusqu’à la rivière.

“ J’étais encore tout contre la fenêtre lorsque j’entendis le bruit de la pince qu’on introduisait sous la porte. Je restai ; je voulais voir.

“ — Descends! descends! fit Henri avec impatience.

“ J’obéis. En bas, je pris un petit caillou que je lançai par l’ouverture de la croisée. J’entendis aussitôt un sourd fracas à l’étage supérieur. Ce devait être la porte que l’on forçait. Cela m’ôta mes jambes ; je restai clouée à ma place. Deux coups de feu retentirent dans la chambre, puis Henri m’apparut debout sur l’appui de la croisée. D’un saut, et sans s’aider du liège, il fut auprès de moi.

“ — Ah! malheureuse! fit-il en me voyant, je te croyais déjà sauvée! Ils vont tirer.

“ Il m’enlevait déjà dans ses bras. Plusieurs détonations se firent entendre à la croisée. Je le sentis violemment tressaillir.

“ — Etes-vous blessé? m’écriai-je.

“ Il était au milieu du verger. Il s’arrêta en pleine lumière, et, tournant sa poitrine vers les bandits qui rechargeaient leurs armes à la croisée, il cria par deux fois :

— Lagardère! Lagardère !

“ Puis il franchit la haie et gagna la rivière.

“ On nous poursuivait. L'Arga est en ce lieu rapide et profonde. Je cherchais déjà des yeux un batelet, lorsque Henri, sans ralentir sa course et me tenant toujours dans ses bras, se jeta au milieu du courant. C'était un jeu pour lui, je le vis bien. D'une main il m'élevait au-dessus de sa tête, de l'autre il fendait le fil de l'eau. Nous gagnâmes la rive opposée en quelques minutes.

“ Nos ennemis se consultaient sur l'autre bord.

“ — Ils vont chercher le gué, dit Henri, nous ne sommes pas encore sauvés.

“ Il me réchauffait contre sa poitrine ; car j'étais trempée et je grelotais. Nous entendîmes bientôt les chevaux galopper sur l'autre rive. Nos ennemis cherchaient le gué pour passer l'Arga, et nous poursuivre. Ils comptaient bien que nous ne pourrions leur échapper longtemps. Quand le bruit de leur course s'étouffa au lointain, Henri rentra dans l'eau et traversa de nouveau l'Arga en ligne droite.

“ — Nous voici en sûreté, ma petite Aurore, me dit-il en touchant le bord à l'endroit même d'où nous étions partis. Maintenant, il faut te sécher et me panser.

“ — Je savais bien que vous étiez blessé ! m'écriai-je.

“ — Bagatelle. Viens !

“ Il se dirigeait vers la maison du fermier qui nous avait trahis. Le fermier et sa femme riaient en causant dans leur salle basse, ayant entre eux un bon brasier ardent. Terrasser l'homme et le garotter en un seul paquet avec sa femme fut pour Henri l'affaire d'un instant.

“ Taisez-vous, leur dit-il, car ils croyaient qu'on allait les tuer et poussaient des cris lamentables. J'ai vu le temps où j'aurais mis le feu à votre table, comme vous l'avez mérité si bien.

Mais il ne vous sera point fait de mal : voici l'ange qui vous garde !

“ Il passait sa main dans mes cheveux mouillés. Je voulus l'aider à se panser. Sa blessure était à l'épaule et saignait abondamment par les efforts qu'il avait faits. Pendant que mes habits séchaient, j'étais enveloppée dans son grand manteau, qu'il avait laissé, en fuyant, dans la chambre du haut. Je fis de la charpie ; je bandai la plaie.

“ Il me dit :

“ —Je ne souffre plus, tu m'as guéri !

“ Le fermier-gentilhomme et sa femme ne bougeaient pas plus que s'ils eussent été morts. Henri monta à notre chambre et redescendit bientôt avec notre petit bagage. Vers trois heures de nuit, nous quittâmes la maison, montés sur une grande vieille mule qu'Henri avait prise à l'écurie, et pour laquelle il jeta deux pièces d'or sur la table. En partant, il dit au mari et à la femme :

“ —S'ils reviennent, présentez-leur les compliments du chevalier de Lagardère, et dites-leur ceci : “ Dieu et la Vierge protégeront l'orpheline. En ce moment, Lagardère n'a pas le loisir de s'occuper d'eux, mais l'heure viendra ! ”

“ La vieille grande mule valait bien mieux qu'elle n'en avait l'air. Nous arrivâmes à Estrella vers le point du jour, et nous fîmes marché avec un arriero pour gagner Burgos de l'autre côté de la montagne. Henri voulait s'éloigner définitivement des frontières de France. Ses ennemis étaient des Français.

“ Il avait dessein de ne s'arrêter qu'à Madrid.

“ Nous autres, pauvres enfants, nous avons le champ libre. Notre imagination travaille toujours, dès qu'il s'agit de nos parents inconnus.

Etes-vous bien riche, ma mère ? Il faut que vous soyez grande, pour que cette poursuite obstinée se soit attachée à votre fille.

“ Si vous êtes riche, vous ne pouvez guère vous faire idée d'un long voyage à travers cette belle et noble terre d'Espagne, étalant sa misère orgueilleuse sous les splendides éblouissements de son ciel. La misère est mauvaise au cœur de l'homme. Je sais cela, quoique je sois bien jeune. Cette chevaleresque race des vainqueurs du Maure est déchue en ce moment. De toutes leurs anciennes et illustres qualités, ils n'ont guère gardé que leur orgueil de comédie, drapé dans des lambeaux.

“ Le paysage est merveilleux ; les habitants sont tristes, paresseux, plongés jusqu'au cou dans la malpropreté honteuse. Cette belle fille qui passe, poétique de loin et portant avec grâce sa corbeille de fruits, ce n'est pas la peau de son visage que vous voyez, c'est un masque épais de souillures. Il y a des fleuves pourtant ; mais l'Espagnol n'a pas encore découvert l'usage de l'eau.

“ Quand il y a quelque part cent voleurs de grand chemin, cela s'appelle un village. On nomme un Alcade. L'Alcade et tous ses administrés sont également gentilshommes. Autour du village, la terre reste en friche. Il passe toujours bien assez de voyageurs, si déserte que soit la route, pour que les cent et un gentilshommes et leurs familles aient un oignon à manger par jour.

“ L'Alcade, meilleur gentilhomme que ses concitoyens, est aussi plus voleur et plus gourmand. On a vu de ces autocrates manger jusqu'à deux oignons en vingt-quatre heures. Mais ceux qui font ainsi un dieu de leur ventre finissent mal.

L'espingole les guette. Il ne faut pas que l'opulence abuse insolemment des dons du ciel.

“ Il est rare qu'on trouve à manger dans les auberges. Elles sont instituées pour eouper la gorge aux voyageurs, qui s'en vont souper dans l'autre monde. Le posadero, homme fier et taciturne, vous fournit un petit tas de paille recouvert d'une loque grise. C'est un lit. Si par hasard on ne vous à pas égorgé pendant la nuit, vous payez et vous partez sans déjeuner.

“ Inutile de parler des moines et des alguazils.

“ Les gueux à escopette sont également connus dans l'univers entier. Personne n'ignore que les muletiers sont les associés naturels des brigands de la mantagne. Un Espagnol qui a trois lieues à faire dans une direction quelconque envoie chercher le garde-note et diete son testament.

“ De Pampelune à Burgos, nous eûmes des centaines d'aventures, mais aueune qui eût trait à nos perséuteurs. C'est de celle-là seulement, ma mère, que je veux vous entretenir. Nous devons les retrouver eneore une fois avant d'arriver à Madrid.

“ Nous avions pris par Burgos afin d'éviter le voisinage des sierras de la Vieille-Castille. L'épargne de mon ami s'épuisait rapidement, et nous avancions peu, tant la route était pavée d'obstacles. Le récit d'un voyage en Espagne ressemble à un entassement d'accidents réunis à plaisir par une imagination romanesque et moqueuse.

“ Enfin nous laissâmes derrière nous Valladolid et les dentelles de son clocher sarrasin. Nous avions fait plus de la moitié de la route.

“ C'était le soir, nous allions côtoyant les frontières du Léon pour arriver à Ségovie. Nous étions montés tous deux sur la même mule, et

nous n'avions point de guide. La route était belle. On nous avait enseigné une auberge sur l'Adaja, où nous devions faire grande chère.

“Cependant le soleil se couchait derrière les arbres maigres de la forêt qui va vers Salamauque, et nous n'apercevions nulle trace de posada. Le jour baissait ; les muletiers devenaient plus rares sur le chemin ; c'était l'heure des mauvaises rencontres. Nous n'en devions point faire ce soir, grâce à Dieu : il n'y avait qu'une bonne action sur notre route. Ce fut ce soir-là, manière que nous trouvâmes ma petite Flor, ma chère gitanita, ma première et ma seule amie.

“Voilà bien longtemps que nous sommes séparées, et pourtant je suis sûre qu'elle se souvient de moi. Deux ou trois jours après notre arrivée à Paris, j'étais dans la salle basse et je chantais. Tout à coup j'entendis un cri dans la rue : je crus reconnaître la voix de Flor. Un carrosse passait, un grand carrosse de voyage sans armoiries. Les stores en étaient baissés. Je m'étais sans doute trempée. Mais bien souvent, depuis lors, je me suis mise à la fenêtre espérant voir sa fine taille si souple, son pied de fée effleurant la pointe des pavés, et son œil noir brillant derrière son voile de dentelles. Je suis folle ! Pourquoi Flor serait-elle à Paris ?

“La route passait au-dessus d'un précipice. Au bord même du précipice, il y avait un enfant qui dormait. Je l'aperçus la première, et je priai Henri, mon ami, d'arrêter la mule. Je sautai à terre, et j'allai me mettre à genoux auprès de l'enfant. C'était une petite bohémienne de mon âge, et jolie ! Je n'ai jamais rien vu de si mignon que Flor : c'était la grâce, la finesse, la douce espièglerie.

“ Flor doit être maintenant une adorable jeune fille.

“ Je ne sais pourquoi j’eus tout de suite envie de l’embrasser. Mon baiser l’éveilla. Elle me le rendit en souriant, mais la vue d’Henri l’effraya.

“ — Ne crains rien, lui dis-je, c’est mon bon ami, mon père chéri, qui t’aimera, puisque déjà je t’aime. Comment t’appelles-tu ?

“ — Flor. Et toi ?

“ — Aurore.

“ Elle reprit son sourire.

“ — Le vieux poète, murmura-t-elle, celui qui fait nos chansons, parle souvent des pleurs d’Aurore qui brillent comme des perles au calice de la fleur. Tu n’as jamais pleuré, toi, je parie ; moi je pleure souvent.

“ Je ne savais ce qu’elle voulait dire avec son vieux poète. Henri nous appelait. Elle mit la main sur sa poitrine et s’écria tout à coup :

“ — Oh ! que j’ai faim !

“ Et je la vis toute pâle. Je la pris dans mes bras. Henri mit pied à terre à son tour. Flor nous dit qu’elle n’avait pas mangé depuis la veille au matin. Henri avait un peu de pain qu’il lui donna avec le vin de Xérès qui était au fond de sa gourde. Elle mangea avidement. Quand elle eut bu, elle regarda Henri en face, puis moi.

“ — Vous ne vous ressemblez pas, murmura-t-elle. Pourquoi n’ai-je personne à aimer, moi ?

“ Ses lèvres effleurèrent la main d’Henri, tandis qu’elle ajoutait :

“ — Merci, seigneur cavalier, vous êtes aussi bon que beau. Je vous en prie, ne me laissez pas la nuit sur le chemin !

“ Henri hésitait : les gitanoes sont de dangereux et subtils coquins. L’abandon de cet enfant pouvait être un piège ; mais je fis tant et

j'intercédai si bien qu'Henri finit par consentir à emmener la petite bohémienne.

“ Nous voilà bien heureuses ! au contraire de la pauvre mule, qui avait maintenant trois fardeaux.

“ En route, Flor nous raconta son histoire. Elle appartenait à une troupe de gitanos qui venaient du Léon et qui allaient, eux aussi, à Madrid. La veille au matin, je ne sais à quel propos, la bande avait été poursuivie par une escouade de la Sainte-Hermandad. Flor s'était cachée dans les buissons pendant que ses compagnons fuyaient. Une fois l'alerte passée, Flor voulut rejoindre ses compagnons ; mais elle eut beau marcher, elle eut beau courir, elle ne les trouva plus sur la route. Les passants à qui elle les demandait lui jetaient des pierres. De singuliers chrétiens, parce qu'elle n'était point baptisée, lui enlevèrent ses pendants d'oreilles en cuivre argenté et son collier de fausses perles.

“ La nuit vint. Flor la passa dans une meule. Qui dort dîne, heureusement ! car la pauvre petite Flor n'avait point diné. Le lendemain, elle marcha tout le jour sans rien se mettre sous la dent. Les chiens des quinterias aboyaient derrière elle, et les petits enfants lui envoyaient leurs luées. De temps en temps, elle trouvait sur la route l'empreinte conservée d'une sandale égyptienne ; cela la soutenait.

“ Les gitanos, en campagne, ont généralement un lieu de halte et de rendez-vous entre le point de départ et le but du voyage. Flor savait où trouver les siens, mais bien loin, bien loin, dans une gorge du mont Baladron, situé en face de l'Escorial, à sept ou huit lieues de Madrid.

“ C'était notre route : j'obtins de mon ami Henri qu'il conduirait la petite Flor jus-

que-là. Elle eut place auprès de moi sur la paille à l'hôtellerie ; elle eut part de la splendide "marmite pourrie" qui nous fut servie pour notre souper.

" Ces " *allas podridas* " de la Castille sont des mets qu'on se procurerait difficilement dans le reste de l'Europe. Il faut pour les faire, un jarret de porc, un peu de cuir de bœuf, la moitié de la corne d'une chèvre morte de maladie, des tiges de choux, des épluchures de racines, une souris de terre, et un boisseau et demi de gousses d'ail. Tels furent du moins les ingrédients que nous reconnûmes dans notre fameuse " marmite pourrie " du bourg de Saint-Lucar, entre Pesquera et Ségovic, dans l'une des plus somptueuses auberges qui se puissent trouver, dans les Etats du roi d'Espagne.

" A dater du moment où la jolie petite Flor fut notre compagne, la route devint moins monotone. Elle était gaie presque autant que moi, et bien plus avisée. Elle savait danser, elle savait chanter. Elle nous amusait en nous racontant les tours pendables de ses frères les gitanos.

" Nous lui demandâmes quel dieu elle adorait.

" Elle nous répondit : Une cruche.

" Mais à Zamore, dans le pays de Léon, elle avait rencontré un bon frère de la Miséricorde qui lui avait dit les grandeurs du Dieu des chrétiens. Flor désirait le baptême.

" Elle fut huit jours entiers avec nous : le temps d'aller de Saint-Lucar de Castille au mont Baladron. Quand nous arrivâmes en vue de cette montagne sombre et rocheuse où je devais me séparer de ma petite Flor, je devins triste ; je ne savais pas que c'était un pressentiment. J'étais habituée à Flor. Nous allions depuis huit jours assises sur la même mule, nous tenant l'une et

l'autre, et babillant tout le long du chemin. Elle m'aimait bien, moi je la regardais comme ma sœur.

“ Il faisait chaud. Le ciel avait été couvert tout le jour ; l'air pesait comme aux approches d'un orage. Dès le bas de la montagne, de larges gouttes de pluie eammeneèrent à tomber. Henri nous donna son manteau pour nous envelopper toutes deux, et nous continuâmes de grimper, pressant notre mule paresseuse sous une torrentielle averse.

“ Flor nous avait promis hospitalité la plus cordiale au nom de ses frères. Une ondée n'était pas faite pour effrayer notre ami Henri, et nous deux, Flor et moi, nous étions d'humeur à partager la plus terrible tempête sous l'abri flottant qui nous unissait.

“ Les nuées couraient, roulant l'une sur l'autre, et laissant parfois entre elles des déchirures où apparaissait le bleu profond du ciel. La ligne de l'horizon, vers le couchant, semblait un chaos empourpré. C'était la seule lumière qui restât au ciel. Elle teignait tous les objets en rouge. La route grimpait en spirale une rampe raide et pierreuse. Les rafales étaient si fortes, que notre mule tremblait sur ses jambes.

“ — C'est drôle ! m'écriai-je, comme cette lumière fait voir toutes sortes d'objets. Là-bas, à la crête de ce roc, j'ai cru apercevoir deux hommes taillés dans la pierre.

“ Henri regarda vivement de côté.

“ — Je n'y vois rien, dit-il.

“ — Ils n'y sont plus, prononça Flor à voix basse.

“ — Il y avait donc réellement deux hommes ? demanda Henri.

“ Je sentis venir en moi une vague terreur que la réponse de Flor augmenta.

“ — Non pas deux, répliqua-t-elle, mais dix pour le moins.

“ — Armés ?

“ — Armés.

“ — Ce ne sont pas tes frères ?

“ — Non, certes.

“ — Et nous guettent-ils depuis longtemps ?

“ — Depuis hier matin ils rôdent autour de nous.

“ Henri regardait Flor avec défiance ; moi-même je ne pus me défendre d'un soupçon. Pourquoi ne nous avait-elle pas prévenus ?

“ — J'ai cru d'abord que c'étaient des voyageurs comme vous, dit-elle, répondant d'elle-même et d'avance à notre pensée ; ils suivaient le vieux sentier vers l'ouest ; nos hidalgos font presque tous ainsi. Il n'y a guère que le menu peuple à fréquenter les routes nouvelles. C'est seulement depuis notre entrée dans la montagne que leurs mouvements me sont devenus suspects. Je ne vous ai point avertis parce qu'ils sont en avant de nous désormais, et engagés dans une voie où nous ne pouvons plus les rencontrer.

“ Elle nous expliqua que la vieille route, abandonnée à cause de ses difficultés, passait du côté nord de Baladron, tandis que la nôtre tournait de plus en plus vers le sud à mesure qu'on approchait des gorges. Les deux routes se réunissaient à un passage unique, appelé “ el paso de los Rapadores,” bien au delà du campement des bohémiens.

“ Par le fait, en avançant dans l'intérieur de la montagne, nous n'aperçûmes plus ces fantastiques silhouettes découpant leurs profils sur le

ciel écarlate. Les roches étaient désertes aussi loin que l'œil pouvait se porter. On n'apercevait d'autre mouvement que le frémissement des hêtres agités par la rafale.

eur que

ais dix

ps ?

our de

oi-mê-

Pour-

voya-

le-mê-

ent le

s font

menu

C'est

tagne

pects.

nt en

une

ban-

côté

rnait

n ap-

unis-

o de

des

de

tas-

er le

IV

OU FLOR EMPLOIE UN CHARME

— “ La nuit tomba. Nous ne songions plus à nos rôdeurs inconnus. D’énormes ravins et des défilés infranchissables les séparaient de nous maintenant. Toute notre attention était pour notre mule, dont le pied avait grand’peine à surmonter les obstacles du chemin.

“ Il était nuit close quand un cri de joie de Flor nous annonça la fin de nos peines. Nous avions devant les yeux un grand et magnifique spectacle.

“ Depuis quelques minutes, nous marchions entre deux hautes rampes qui nous cachaient l’horizon et le ciel. On aurait dit deux gigantesques reimparts. L’averse avait cessé. Le vent du nord-ouest chassant devant soi les nuées, balayait le firmament, toujours plus étincelant après l’orage. La lune répandait à flots sa blanche lumière.

“ Au sortir du défilé, nous nous trouvâmes en face d’une sorte de vallée circulaire, entourée de pics dentelés où croissaient encore çà et là quelques bouquets de pins de montagne : c’était la “ Taza des diabillo ” ( la Tasse du diabolin ). point central du mont Baladron, dont les plus hauts sommets sont jetés de côté et penchent vers l’Escorial.

“ La “ Taza del diabillo ” nous apparaissait en ce moment comme un gouffre sans fond. Les

rayons de la lune, qui éclairaient vivement le tour de la Tasse et ses dentclures, laissaient le vallon dans l'ombre et lui donnaient une effrayante profondeur.

“ Juste vis-à-vis de nous s'ouvrait une gorge pareille à celles que nous quitions, de telle sorte que l'une continuait l'autre, et que la Tasse située entre deux était évidemment le produit de quelque grande convulsion du sol. Un bon feu s'allumait à l'entrée de cette deuxième gorge. Autour du feu, des hommes et des femmes étaient assis. Leurs figures maigres et vigoureusement accentuées se rougissaient aux lueurs du brasier, ainsi que les saillies des rocs voisins, tandis que, tout près de là, les reflets blafards de la lune glissaient sur les rampes mouillées.

“ A peine sortîmes-nous du défilé, que notre présence fut signalée. Ces sauvages ont une finesse de sens qui nous est inconnue. On ne cessa point de boire, de fumer et de causer autour du feu, mais deux éclaireurs se jetèrent rapidement à droite et à gauche. L'instant d'après Flor nous les montra rampant vers nous dans la vallée. Elle poussa un cri particulier. Les éclaireurs s'arrêtèrent. A un second cri, ils rebroussèrent chemin et vinrent paisiblement reprendre leur place au devant du brasier.

“ C'était loin de nous encore, ce brasier. Au premier moment, j'avais cru apercevoir des ombres noires derrière le cercle pailleté des citanos ; mais j'étais en garde désormais contre les illusions de la montagne. Je me tus, et, en approchant, je ne vis plus rien. Plût à Dieu que j'eusse parlé !

“ Nous étions à peu près au milieu de la vallée, lorsqu'un grand gaillard à face basanée se dressa au devant du bûcher, tenant à la main une

escopette d'une longueur démesurée. Il cria en langue orientale une sorte de qui-vive, et Flor lui répondit dans la même langue.

— Soyez les bienvenus ! dit l'homme à l'escopette ; nous vous donnerons le pain et le sel puisque notre sœur vous amène.

— Ceci était pour nous. Les gitanos d'Espagne, et généralement toutes les bandes qui vivent en dehors de la loi dans les différents royaumes de l'Europe, jouissent d'une réputation méritée sous le rapport de l'hospitalité. Le plus sanguinaire brigand respecte son hôte : ceci même en Italie, les brigands ne sont pas des lions, mais des hyènes.

— Une fois promis le sel et l'eau, nous n'avions plus à craindre, selon la commune croyance. Nous approchâmes sans défiance. On nous fit bon accueil. Flor baisa les genoux du chef, qui lui imposa les mains fort solennellement. Après quoi ce même chef fit verser du brandevin dans une coupe sculptée, et le présenta à Henri qui but. Le cercle se reforma autour du foyer. Une gitana vint chanter et danser à l'intérieur du cercle, se jouant avec la flamme et faisant voler son écharpe au-dessus du brasier. Dix minutes s'écoulèrent, puis la voix d'Henri s'éleva, rauque et changée.

— Coquins ! s'écria-t-il, qu'avez-vous mis dans ce breuvage ?

— Il voulut se lever ; mais ses jambes chancelèrent, et il tomba lourdement sur le sol. Je sentis que mon cœur ne battait plus. Henri était à terre et luttait contre un engourdissement qui garrottait chacun de ses membres. Ses paupières alourdies allaient se fermer.

— Les gitanos riaient silencieusement autour du feu. Derrière eux, je vis surgir de grandes

formes sombres : cinq ou six hommes enveloppés dans leurs manteaux, et dont les visages disparaissaient complètement sous les larges bords de leurs feutres.

“ Ceux-là n'étaient pas des bohémiens.

“ Quand mon ami Henri cessa de lutter, je le crus mort.

“ Je demandai à Dieu ardemment de mourir.

“ Un des hommes à manteau jeta une lourde bourse au milieu du cercle.

“ — Finissez-en et vous aurez le double ! dit-il.

“ Je ne reconnus point la voix de cet homme.

“ Le chef des bohémiens répondit :

“ — Il faut le temps et la distance, douze heures et douze milles. La mort ne peut être donnée ni au même lieu ni le même jour que l'hospitalité.

“ — Momeries que tout cela ! fit l'homme en haussant les épaules ; en besogne, ou laissez-nous faire !

“ En même temps, il s'avança vers Henri gisant sur la terre. Le bohémien se mit au-devant de lui.

“ — Tant que douze heures ne seront pas écoulées, prononça-t-il résolument, tant que douze milles ne seront pas franchis, nous défendrons notre hôte, fût-ce contre le roi !

“ Singulière foi ! étrange honneur ! Tous les gitanos se rangèrent autour d'Henri.

“ J'entendis Flor qui murmurait à mon oreille :

“ — Je vous sauverai tous deux ou je mourrai !

“ ... C'était vers le milieu de la nuit. On m'avait couchée sur un sac de toile plein de mousse desséchée, dans la tente du chef, qui dormait non

loin de moi. Il y avait auprès de lui son escopette d'un côté, son cimenterre de l'autre. Je voyais, à la lueur de la lampe allumée, ses yeux dont les paupières demi-ouvertes semblaient avoir des regards, même dans le sommeil. Aux pieds du chef, un gitano était blotti comme un chien et ronflait. J'ignorais où l'on avait mis mon ami Henri, et Dieu sait que je n'avais garde de fermer les yeux.

“ J'étais sous la surveillance d'une vieille bohémienne faisant près de moi l'office de geôlière. Elle s'était couchée en travers, la tête sur mon épaule, et, par surcroît de précaution, elle tenait en dormant ma main droite entre les siennes.

“ Ce n'était pas tout : au dehors, j'entendais le pas régulier de deux sentinelles. L'horloge à sable marquait une heure après minuit, lorsque j'entendis un bruit léger vers l'entrée de la tente. Je me tournai pour voir. Ce simple mouvement fit ouvrir les yeux de ma duègne noire. Elle s'éveilla à demi en grondant. Je ne vis rien et le bruit cessa. Seulement, je n'entendis bientôt plus qu'un pas de sentinelle. Au bout d'un quart d'heure, l'autre sentinelle cessa aussi de se promener. Un silence complet régnait autour de la tente.

“ Je vis la toile osciller entre deux piquets, puis se soulever lentement, puis un visage espiègle et souriant apparaître. C'était Flor. Elle me fit un petit signe de tête. Elle n'avait pas peur. Son corps souple et fluet passa après sa tête. Quand elle se mit sur ses pieds, ses beaux yeux noirs triomphaient.

“ — Le plus fort est fait ! prononça-t-elle des lèvres seulement.

“ Je n'avais pu retenir un léger mouvement de surprise, et ma duègne s'était encore éveillée.

Flor resta deux ou trois minutes immobile, un doigt sur la bouche. La duègne était rendormie. Je pensais :

“ — Il faudrait être fée pour dégager mon épaulc et ma main.

“ J'avais bien raison. Ma petite Flor était fée. Elle fit un pas bien doucement, puis deux. Elle ne venait pas à moi elle allait vers la natte où dormait le chef, entre son sabre et son escopette. Elle se plaça devant lui et le regarda un instant fixement. La respiration du chef devint plus tranquille. Flor se pencha sur lui au bout de quelques secondes, et appuya légèrement le pouce et l'index contre ses tempes. Les paupières du chef se fermèrent.

“ Elle me regarda ; ses yeux pétillaient comme deux gerbes d'étincelles.

“ — Et d'un ! fit-elle.

“ Le gitano ronflait toujours, la tête sur ses genoux.

“ Elle lui posa la main sur le front, tandis que son regard impérieux le couvrait. Peu à peu les jambes du gitano s'allongèrent, et sa tête toucha le sol, vous eussiez dit un mort.

“ — Et de deux ! dit-elle.

“ Restait ma terrible duègne. Flor prit avec elle plus de précautions. Elle s'approcha lentement, lentement, la couvant du regard comme le serpent qui veut fasciner l'oiseau. Quand elle fut à portée, elle étendit une seule main qu'elle tint étendue à la hauteur des yeux de l'Egyptienne. Je sentis celle-ci tressaillir intérieurement. A un moment, elle fit effort pour se dresser, Flor dit :

“ — Je ne veux pas !

“ La vieille poussa un grand soupir.

“ La main de Flor descendit lentement du front à l'estomac, et s'y arrêta. Un de ses doigts

faisait la pointe et semblait émettre je ne sais quel fini de mystérieux. Je sentais moi-même à travers le corps de la duègne l'influence étrange de ce fluide. Mes paupières voulaient se fermer.

“ — Reste éveillée ! me commanda Flor avec un coup d'œil de reine.

“ Les ombres qui voltigeaient déjà autour de mes yeux disparurent. Mais je croyais rêver.

“ La main de Flor se releva, glissa une seconde fois au-dessus du front de la bohémienne, et revint pointer entre ses deux yeux. Tout le corps de la vieille s'affaissa. Je la sentis plus lourde.

“ Flor était droite, grave, impérieuse. Sa main descendit encore pour se relever de nouveau. Au bout de deux ou trois minutes elle se rapprocha, et fit comme un mouvement de brusque aspersion au-dessus du crâne de la vieille. Ce crâne était de plomb.

“ — Dors-tu, Mabel ? demanda-t-elle tout bas.

“ — Oui, je dors, répondit la vieille.

“ Mon premier mouvement fut de croire à une comédie.

“ Avant de regagner le campement, Flor avait pris de mes cheveux et de ceux d'Henri pour les mettre dans un petit médaillon qu'elle portait au cou. Elle ouvrit le médaillon et plaça les cheveux d'Henri dans la main inerte de la vieille.

“ — Je veux savoir où il est, dit-elle encore.

“ La vieille s'agita et gronda. J'eus crainte de la voir s'éveiller. Flor la poussa du pied rudement, comme pour me prouver la profondeur de son sommeil. Puis elle répéta :

“ — Entends-tu, Mabel, je veux savoir où il est.

“ — J'entends, reprit la bohémienne ; je le cherche. Quel est donc ce lieu ? une grotte ? un souterrain ? On l'a dépouillé de son manteau et

de son pourpoint. Ah ! s'interrompit-elle en frissonnant, je vois ce que c'est. C'est une tombe !

“ Tous mes pores rendirent une sueur glacée.

“ — Il vit cependant ? interrogea Flor.

“ — Il vit, répliqua Mabel. Il dort.

“ — Et la tombe, où est-elle ?

“ — Au nord du camp. Voilà deux ans qu'on y enterra le vieux Hadji. L'homme a la tête appuyée contre les os d'Hadji.

“ — Je veux aller à cette tombe, dit Flor.

“ — Au nord du camp, répéta la vieille femme, la première fissure entre les roches ; une pierre à soulever, trois marches à descendre.

“ — Et comment l'éveiller ?

“ — Tu as ton poignard.

“ — Viens ! me dit Flor.

“ Et sans prendre aucune précaution, elle rejeta de côté la tête de Mabel, qui tomba sur le sac de mousse. La vieille resta là comme une masse. Je vis avec stupéfaction qu'elle avait les yeux grands ouverts. Nous sortimes de la tente. Autour du feu, qui allait s'éteignant, il y avait un cercle de gitanos endormis. Flor avait pris à la main la lampe, qu'elle couvrait d'un pan de sa mante. Elle me montra une seconde tente au loin et me dit :

“ — C'est là que sont les chrétiens.

“ Ceux qui voulaient assassiner Henri, mon pauvre ami !

“ Nous allâmes au nord du camp. Chemin faisant, Flor me fit détacher trois petits chevaux de la Galice qui paissaient les basses branches des arbres, retenus à des piquets par leur licol. Les gitanos ne se servent jamais de mules.

“ Au bout de quelques pas, nous trouvâmes la fissure entre deux roches. Nous nous y engageâmes. Trois degrés taillés dans le granit descen-

daient à l'entrée d'un caveau fermé par une grosse pierre que nos efforts réunis firent tomber. Derrière la pierre, la lueur de la lampe nous montra Henri à demi-dépouillé, plongé dans un sommeil de mort et couché sur la terre humide, la tête appuyée contre un squelette humain. Je m'élançai j'entourai de mes bras, le cou de Henri, je l'appelai. Rien !

“ Flor était derrière nous.

“ —Tu l'aimes bien, Aurore, me dit-elle ; tu l'aimeras mieux !

“ —Réveille-le ! réveille-le ! m'écriai-je, au nom de Dieu, réveille-le !

“ Elle prit les deux mains d'Henri après avoir déposé la lampe sur le sol.

“ —Mon charme ne peut rien ici, répondit-elle ; il a bu la psaw des gypsies d'Ecosse ; il dormira jusqu'à ce que le fer chaud ait touché le creux de ses mains et la plante de ses pieds.

“ —Le fer chaud ! répétai-je sans comprendre.

“ —Et dépêchons ! ajouta Flor, car maintenant je risque ma vie tout autant que vous deux !

“ Elle souleva sa basquine et tira des plis de son jupon, alourdi par les morceaux de plomb cousus dans l'ourlet, un petit poignard à manche de corne.

“ —Déchausse-le ! commanda-t-elle.

“ J'obéis machinalement. Henri portait des sandales avec des guêtres de majo. Ma main tremblait si fort que je ne pouvais délayer les courroies.

“ —Vite ! vite ! répétait Flor.

“ Pendant cela elle faisait rougir la pointe de son petit poignard à la flamme de la lampe. J'entendis un frémissement court ; c'était le poignard brûlant qui s'enfonçait dans la paume de

la main d'Henri. Le fer, mis au feu de nouveau perça également le crux de l'autre main. Henri ne fit aucun mouvement.

“ — A la plante des pieds ! s'écria Flor ; vite ! vite ! il faut les quatre douleurs à la fois.

“ La pointe du poignard sépara encore une fois la flamme de la lampe. Flor se prit à chanter un chant dans sa langue inconnue. Puis elle piqua les pieds d'Henri dont les lèvres se crispèrent.

“ — Je lui devais bien cela, disait Flor en guettant son réveil, ce cher jeune seigneur ! et à toi aussi, ma riieuse Aurore. Sans vous, je serais morte de faim. Sans moi vous n'auriez point pris cette route, c'est moi qui vous ai attirés dans le piège.

“ Le psaw des sorcières d'Eeosse est fait avec le sue de cette laitue rousse et frisée que les Espagnols nomment “ lechuga pequena,” joint à une certaine quantité de tabac distillé et à l'extrait simple du pavot des champs. C'est un narcotique foudroyant. Quant à la manière de mettre fin à ce redoutable sommeil, qui ressemble à la mort, je vous dis ce que j'ai vu, ma mère. Les piqûres de fer rouge sans le chant bohême ( au dire de ma petite Flor ) ne produiraient aucun résultat. De même que, dans les contes hongrois que disait si bien ma jolie compagne, la clé du trésor d'Ofen ne saurait point ouvrir la porte de cristal de roche, si celui qui la porte ne connaissait point le mot-fée : “ maramoradno.”

“ Quand Henri rouvrit les yeux, mes lèvres étaient sur son front. Il regarda autour de lui d'un air égaré. Nous eûmes chacune un sourire de sa pauvre bouche pâle. Quand ses yeux tombèrent sur le squelette du vieux Hadji, il reprit son air sérieux et froid.

“—Oh! oh! dit-il, voici donc le compagnon qu'ils m'avaient choisi. Dans un mois, nous aurions fait la paire.

“—En route, s'écria Flor ; il faut qu'au lever du soleil nous soyons hors de la montagne.

“ Henri était déjà debout.

“ Les petits chevaux nous attendaient à l'entrée de la fissure. Flot se mit en avant comme guide, car elle était déjà venue plusieurs fois en ce lieu. Nous commençâmes à gravir au clair de la lune les derniers sommets du Baladron. Au soleil levant, nous étions en face de l'Escorial. Le soir, nous arrivions dans la capitale des Espagnes.

“ Je fus bien heureuse, car il fut convenu que Flor resterait avec nous. Elle ne pouvait retourner avec ses frères après ce qu'elle avait fait, Henri me dit :

“—Ma petite Aurore, tu auras une sœur.

“ Ceci alla très bien pendant un mois. Flor avait désiré être instruite dans la religion chrétienne ; elle fut baptisée au couvent de l'Incarnation, et fit sa première communion avec moi dans la chapelle des mineures. Elle était pieuse et de bon cœur ; mais les religieuses lité de convertie, voulaient une autre piété.

à sa façon et de bon cœur ; mais les religieuses de l'Incarnation, dont elle dépendait en sa qualité de convertie, voulaient une autre piété.

“ Ma pauvre Flor, ou plutôt Maria de la Santa-Cruz, ne pouvait leur donner ce qu'elle n'avait point.

“ Un beau matin, nous la vîmes avec son ancien costume de gitana. Henri se mit à sourire et lui dit :

“—Gentil oiseau, tu as bien tardé à prendre ta volée.

“ Moi je pleurais, ma mère, car je l'aimais, ma chère petite Flor, je l'aimais de toute mon âme!

“ Quand elle m’embrassa, les larmes lui vinrent aux yeux aussi, mais c’était plus fort qu’elle. Elle partit en promettant bien de revenir. Hélas ! le soir, je la vis sur la Plaza-Santa, au milieu d’un groupe de gens du peuple. Elle dansait au son d’un tambour de basque, avant de dire la bonne aventure aux passants.

“ Nous demeurions au revers de la calle Real, dans une petite rue de modeste apparence dont les derrières donnaient sur de vastes et beaux jardins.

“ C’est parce que je suis Française, ma mère, que je ne regrette pas à Paris le climat enchanté de l’Espagne.

“ Nous ne souffrions plus du besoin, Henri avait pris sa place tout de suite parmi les premiers ciseleurs de Madrid. Il n’avait pas encore cette grande renommée qui lui eût permis de faire si facilement sa fortune, mais les armuriers intelligents appréciaient son habileté.

“ Ce fut une période de calme et de bonheur. Flor venait les matins. Nous causions. Elle regrettait de ne plus être ma compagne, mais quand je lui proposais de reprendre notre vie d’autrefois, elle se sauvait en riant.

“ Une fois, Henri me dit :

“ —Aurore, cette enfant n’est pas l’amie qu’il vous faut.

“ Je ne sais ce qui eut lieu, mais Flor ne vint plus que de loin en loin. Nous étions plus froides en face l’une de l’autre. Quand Henri, mon ami, a parlé, c’est mon cœur qui obéit. Les choses et les personnes qu’il n’aime plus cessent de me plaire.

“ Ma mère, n’est-ce pas ainsi qu’il faut aimer ?

“ Pauvre petite Flor ! si je la voyais, je ne

pourrais cependant m'empêcher de tomber dans ses bras...

“ Que je vous dise, ma mère, une chose qui précéda de bien peu le départ de mon ami, car je devais éprouver bientôt la plus grande douleur de ma vie : Henri allait me quitter, j'allais rester seule et longtemps, bien longtemps sans le voir. Deux ans, bonne mère, deux ans, comprenez-vous cela ? Moi, qui chaque matin, m'éveillais par son baiser de père ! moi qui n'avais jamais été un jour entier sans le voir ! Quand je songe à ces deux années, elles me semblent plus longues que tout le reste de mon existence.

“ Je savais qu'Henri amassait un petit trésor pour entreprendre un voyage ; il devait visiter l'Allemagne et l'Italie. La France seule lui était fermée, et j'ignorais pourquoi. Les motifs de ce voyage étaient aussi un secret pour moi.

“ Un jour qu'il était sorti dès le matin, selon sa coutume, j'entrai chez lui pour mettre sa chambre en ordre. Son secrétaire était ouvert, un secrétaire dont il emportait toujours la clé. Sur la table du secrétaire, il y avait un paquet de papiers enfermés dans une enveloppe jaunie par le temps. A cette enveloppe pendaient deux cachets pareils portant des armoiries avec un mot latin pour devise : “ Adsum ”. Mon confesseur, à qui je demandai l'explication de ce mot, me répondit : “ J'y suis ! ”

“ Vous vous souvenez, ma mère ? quand Henri, mon ami, courut après moi à Venasque, il prononça ces mots en se ruant sur mes ravisseurs :

“ J'y suis ! j'y suis !

“ L'enveloppe portait un troisième sceau qui semblait appartenir à une chapelle ou à une église. J'avais déjà vu ces papiers une fois. Le jour où nous nous échappâmes de la maison du

bord de l'Arga, en sortant de Pampelune, ce fut pour ravoir ce paquet précieus qu'Henri voulut retourner à la ferme.

“ Quand il le retrouva intact, sa figure rayonna de joie. Je me rappelais tout eela.

“ Auprès du paquet, dont l'enveloppe ne montrait aucune écriture, il y avait une sorte de liste, écrite récemment. Je fis mal, je la lus. Hélas! ma mère, j'avais tant d'envie de savoir pourquoi mon ami Henri me quittait. La liste ne m'apprit rien que des noms et des demeures. Je ne connaissais aucun de ces noms. C'étaient sans doute ceux des gens qu'Henri devait voir dans son voyage.

“ La liste était ainsi faite :

“ 1.—Le capitaine Lorrain.—Naples.

“ 2.—Staupitz.—Nuremberg.

“ 3.—Pinto.—Turin.

“ 4.—El Matador.—Glasgow.

“ 5.—Joël de Jugan.—Morlaix.

“ 6.—Faënza.—Paris.

“ 7.—Saldagne.—Paris.

“ Puis deux numéros encore qui n'avaient point de nom au bout : les Nos 8 et 9.

---

V

OU AURORE S'OCCUPE D'UN PETIT MAR-  
QUIS

“ Je veux vous finir tout de suite, ma mère, l'aventure de cette liste.

“ Quand Henri revint de son voyage, après deux ans, je revis la liste. Bien des noms y étaient effacés, sans doute les noms de ceux qu'il avait pu joindre. Par contre, il y avait deux noms nouveaux qui remplissaient les blancs.

“ Le capitaine Lorrain était effacé, le numéro 1.— Le numéro 2, Staupitz, avait une large barre ; Pinto aussi, le Matador aussi, Joël et Jugan de même. Ces cinq barres étaient à l'encre rouge. Faënza et Saldagne restaient intacts. Le numéro 8 portait le nom de Peyrolles ; le numéro 9, celui de Gonzague, tous deux à Paris.

“...Je fus deux ans sans le voir, ma mère. Que fit-il pendant ces deux années, et pourquoi sa conduite fut-elle toujours un mystère pour moi ?

“ Deux siècles, deux longs siècles ! Je ne sais pas comment j'ai fait pour vivre tant de jours sans mon ami. Si l'on me séparait de lui maintenant, je suis bien sûre que je mourrais ! J'étais retirée au couvent de l'Incarnation. Les religieuses furent bonnes pour moi ; mais elles ne pouvaient me consoler. Toute ma joie s'était envolée avec mon ami. Je ne savais plus ni chanter ni sourire.

“ Oh ! mais quand il revint, que je fus bien

payée de ma peine ! Ce long martyr était fini ! Mon père chéri, mon ami, mon protecteur m'était rendu, je n'avais point de parole pour lui dire combien j'étais heureuse.

"Après le premier baiser, il me regarda, et je fus étonnée de l'expression que prit son visage.

"—Vous voilà grande, Aurore, me dit-il, et je ne pensais pas vous retrouver si belle.

"J'étais donc belle ! il me trouvait belle ! La beauté est un don de Dieu, ma mère ; je remerciai Dieu dans mon cœur. J'avais seize ou dix-sept ans quand il me dit cela. Je n'avais pas encore deviné qu'on pût éprouver tant de bonheur à s'entendre dire : Vous êtes belle. Henri ne l'avait pas encore dit.

"Je sortis du couvent de l'Incarnation le jour même, et nous retournâmes à notre ancienne demeure. Tout y était bien changé.

"Nous ne devons plus vivre seuls, Henri et moi, j'étais une demoiselle.

"Je trouvai à la maison une bonne vieille femme, Françoise Berrichon, et son petit-fils Jean-Marie.

"La vieille Françoise dit en me voyant.

"—Elle lui ressemble !

"A qui ressemblais-je ? Il y a des choses sans doute que je ne dois pas savoir, car on a été à mon égard d'une discrétion inflexible.

"Je pensai tout de suite, et cette opinion s'est fortifiée en moi depuis, que Françoise Berrichon était quelque ancienne servante de ma famille. Elle a dû connaître mon père ; elle a dû vous connaître ma mère ! Combien de fois n'ai-je pas essayé de savoir. Mais Françoise, qui parle si volontiers d'ordinaire, devient muette dès qu'on aborde certains sujets.

“ Quant à son petit-fils Jean-Marie, il est plus jeune que moi et ne sait pas.

“ Je n'avais pas revu ma petite Flor une seule fois au couvent de l'Incarnation. Je la fis chercher aussitôt que je fus libre. On me dit qu'elle avait quitté Madrid. Cela n'était pas, car je la vis peu de jours après chantant et dansant sur la Plaza-Santa. Je m'en plaignis à Henri, qui me dit :

“ — On a eu tort de vous tromper, Aurore. On a bien fait de ne point vous rapprocher de cette pauvre enfant. Souvenez-vous qu'il est des choses qui éloigneraient de vous ceux que vous devez aimer.

“ Qui donc dois-je aimer ?

“ Vous, ma mère, vous d'abord, vous surtout ! Eh bien ! vous déplairait-il que j'eusse de l'affection pour ma première amie, de la reconnaissance pour celle qui nous sauva d'un grand péril ? Je ne crois pas cela. Ce n'est pas ainsi que je vous aime.

“ Mon ami s'exagère vos sévérités. Vous êtes bonne encore plus que fière. Et puis je vous aimerai si bien ! Est-ce que mes caresses vous laisseront le temps d'être sévère !

“ J'étais donc une demoiselle. On me servait. Le petit Jean-Marie pouvait passer pour mon page. La vieille Françoise me tenait fidèle compagnie. J'étais bien moins seule qu'autrefois ; j'étais bien loin d'être aussi heureuse.

“ Mon ami avait changé ; ses manières n'étaient plus les mêmes ; je le trouvais froid toujours, et parfois bien triste. Il semblait qu'il y eût désormais une barrière entre nous.

“ Je vous l'ai dit, ma mère, une explication avec Henri, était chose impossible. Henri garde mon secret, même vis-à-vis de moi. Je devinais

bien qu'il souffrait et qu'il se consolait par le travail. De tous côtés on venait solliciter son aide. L'aisance était chez nous, presque le luxe. Les armuriers de Madrid mettaient en quelque sorte le Cincelador aux enchères.

“ Medina-Sidonia, le favori de Philippe V, avait dit : “ J'ai trois épées ; la première est d'or, je la donnerais à mon ami ; la seconde est ornée de diamants, je la donnerais à ma maîtresse ; la troisième est d'acier bruni, mais el Cincelador l'a taillée, je ne la donnerais qu'au roi ! ”

“ Les mois s'écoulèrent. Je pris de la tristesse. Henri s'en aperçut et devint malheureux.

“ ...Ma chambre donnait sur ces immenses jardins qui étaient derrière la calle Réal. Le plus grand et le plus beau de ces jardins appartenait à l'ancien palais du duc d'Ossuna, tué en duel par M. de Favas, gentilhomme de la reine. Depuis la mort du maître, le palais était désert.

“ Un jour je vis se relever les jalousies tombées. Les salles vides s'emplirent de meubles somptueux, de magnifiques draperies flottèrent aux croisées. En même temps, le jardin abandonné s'emplit de fleurs nouvelles. Le palais avait un hôte.

“ J'étais curieuse comme toutes les recluses. Je voulais savoir son nom. Quand j'appris le nom, il me frappa ; celui qui venait habiter le palais d'Ossuna se nommait Philippe de Mantoue, prince de Gonzague.

“ Gonzague ! j'avais vu ce nom sur la liste de mon ami Henri. C'était le second des deux noms inscrits pendant le voyage. C'était le dernier des quatre qui restaient : Faënza, Saldagne, Peyrolles et Gonzague.

“ Je pensai que mon ami Henri devait être

l'ami de ce grand seigneur, et je m'attendis presque à le voir.

“ Le lendemain, Henri fit cloquer des jalousies à mes fenêtres qui n'en avaient point.

“ —Aurore, me dit-il, je vous prie de ne vous point montrer à ceux qui viendront se promener dans ce jardin.

“ Je confesse, ma mère, qu'après cette défense, ma curiosité redoubla.

“ Il n'était pas difficile d'avoir des renseignements sur le prince de Gonzague ; tout le monde parlait de lui.

“ C'était l'un des hommes les plus riches de France, et l'ami particulier du régent. Il venait à Madrid pour une mission intime. On le traitait en ambassadeur ; il avait une cour.

“ Tous les matins, le petit Jean-Marie venait me raconter ce qui se disait dans le quartier. Le prince était beau, le prince avait de belles maîtresses, le prince jetait les millions par la fenêtre. Ses compagnons étaient tous de jeunes fous qui faisaient dans Madrid des équipées nocturnes, escaladant les balcons, brisant les lanternes, défonçant les portes et battant les tuteurs jaloux.

“ Il y en avait un qui avait dix-huit ans à peine, un démon ! il se nommait le marquis de Chaverny.

“ On le disait frais et rose comme une jeune fille, et l'air si doux ! de grands cheveux blonds sur un front blanc, une lèvre imberbe, des yeux espiègles comme ceux des jeunes filles. C'était le plus terrible de tous ! Ce chérubin troublait tous les cœurs des senoritas de Madrid.

“ Par les fentes de ma jalousie, moi, je voyais parfois, sous les ombrages de ce beau jardin d'Ossuna, un jeune gentilhomme à la mine élégante, à la tournure un peu efféminée, mais ce

ne pouvait être ce diabolin de Chaverny. Mon petit gentilhomme avait l'apparence si sage et si modeste ! Il se promenait dès le matin. Ce Chaverny, lui, devait se lever tard, après avoir passé la nuit à mal faire.

“ Tantôt sur un banc, tantôt couché dans l'herbe, tantôt allant pensif et la tête inclinée, mon petit gentilhomme avait presque toujours un livre à la main. C'était un adolescent studieux.

“ Ce Chaverny ne se fût pas ainsi embarrassé d'un livre !

“ Il y avait là impossibilité. Ce petit gentilhomme était exactement l'opposé de M. le marquis de Chaverny, à moins que la renommée n'eût déplorablement calomnié monsieur le marquis.

“ La renommée n'avait eu garde. Mais mon petit gentilhomme était cependant bien le marquis de Chaverny.

“ Le diabolin, le démon ! Je crois que je l'aurais aimé si Henri n'eût point été sur terre.

“ Un bon cœur, ma mère, un cœur perdu par ceux qui égaraient sa jeunesse, mais noble encore, ardent et généreux. Je pense que le vent avait dû soulever par hasard un coin de ma jalousie, car il m'avait vue, et, depuis lors, il ne quittait plus le jardin.

“ Ah ! certes, je lui ai épargné bien des folies ! Dans le jardin, il était doux comme un petit saint. Tout au plus s'enhardissait-il parfois jusqu'à baiser une fleur cueillie qu'il lançait ensuite dans la direction de ma fenêtre.

“ Une fois, je le vis venir avec une sarbacane : il visa ma jalousie, ma jalousie, et très adroitement il fit passer un petit billet à travers les planchettes.

“ Le charmant petit billet, si vous saviez, ma mère ? Il voulait m'épouser, et me disait, que j'arracherais une âme à l'enfer. J'eus grand'peine à me retenir de répondre, car c'eût été là une bonne œuvre. Mais la pensée d'Henri m'arrêta, et je ne donnai même pas signe de vie.

“ Le pauvre petit marquis attendit longtemps, les yeux fixés sur ma jalousie, puis je le vis essuyer sa paupière, où sans doute il y avait des larmes. Mon cœur se serra, mais je tins bon.

“ Le soir de ce jour, j'étais au balcon de la tourelle en colimaçon qui flanquait notre maison, à l'angle de la calle Réal. Le balcon avait vue sur la grande rue et sur la ruelle obscure. Henri tardait ; je l'attendais. J'entendis tout à coup que l'on parlait à voix basse dans la ruelle. Je me tournai. J'aperçus deux ombres le long du mur Henri et le petit marquis. Les voix bientôt s'élevèrent.

“ — Savez-vous à qui vous parlez, l'ami ? dit fièrement Chaverny. Je suis le cousin de M. le prince de Gonzague !

“ A ce nom, l'épée d'Henri sembla sauter d'elle-même hors du fourreau.

“ Chaverny dégaina de même, et se mit en garde d'un petit air crâne. La lutte me sembla si disproportionnée, que je ne pus m'empêcher de crier :

“ — Henri ! Henri ! c'est un enfant !

“ Henri baissa aussitôt son épée. Le marquis de Chaverny me salua, et je l'entendis qui disait :

“ — Nous nous retrouverons !

“ J'eus peine à reconnaître Henri quand il rentra l'instant d'après. Sa figure était toute bouleversée. Au lieu de me parler, il se promenait à grands pas dans la chambre.

“ — Aurore, me dit-il enfin d'une voix changée, je ne suis pas votre père.

“ Je le savais bien. Je crus qu'il allait poursuivre, et j'étais tout oreilles. Il se tut. Il reprit sa promenade. Je le vis qui essuyait son front en sueur.

“ — Qu'avez-vous donc, mon ami ? demandai-je bien doucement.

“ Au lieu de répondre, il interrogea lui-même et me dit :

“ — Connaissez-vous ce gentilhomme ?

“ Je dus rougir un peu en répondant.

“ — Non, bon ami, je ne le connais pas.

“ Et pourtant, c'était la vérité. Henri reprit après un silence :

“ — Aurore, je vous avais priée de tenir vos jalousies closes.

“ Il ajouta, non sans une certaine nuance d'amertume dans la voix :

“ — Ce n'était pas pour moi, c'était pour vous.

“ J'étais piquée ; je répondis :

“ — Ai-je donc commis quelque crime pour être obligée de me cacher toujours ainsi ?

“ — Ah ! fit-il en se couvrant le visage de ses mains, cela devait venir ! Que Dieu ait pitié de moi !

“ Je compris seulement alors que je l'avais blessé. Les larmes inondèrent ma joue.

“ — Henri, mon ami, m'écriai-je, pardonnez-moi, pardonnez-moi !

“ — Et que faut-il vous pardonner, Aurore ? s'écria-t-il en relevant sur moi son regard étincelant.

“ — La peine que je vous ai faite, Henri. Je vous vois triste, je dois avoir tort.

“ Il s'arrêta tout à coup pour me regarder encore.

“ — Il est temps ! murmura-t-il.

“ Puis il vint s'asseoir auprès de moi.

“ — Parlez franchement et ne craignez rien, Aurore, dit-il ; je ne veux qu'une chose en ce monde, votre bonheur. Auriez-vous quelque peine à quitter le séjour de Madrid ?

“ — Avec vous ? demandai-je.

“ — Avec moi.

“ — Partout où vous serez, ami, répondis-je lentement et en le regardant bien en face, j'irai avec plaisir. J'aime Madrid parce que vous y êtes.

“ Il me baisa la main.

“ — Mais, fit-il avec embarras, ce jeune homme ?...

“ Je mis ma main sur sa bouche en riant.

“ — Je vous pardonne, ami, l'interrompis-je ; mais n'ajoutez pas un mot et, si vous le voulez, partons.

“ Je vis ses yeux qui devenaient humides. Ses bras faisaient effort pour ne point s'ouvrir. Je crus que son émotion allait l'entraîner. Mais il est fort contre lui-même. Il me baisa la main une seconde fois, en disant avec une bonté toute paternelle :

“ — Puisque cela ne vous contrarie point, Aurore, nous allons partir ce soir même.

“ — Et c'est sans doute pour moi, m'écriai-je avec une véritable colère, non point pour vous !

“ — Pour vous, non point pour moi, répondit-il en prenant congé.

“ Il sortit. Je fondis en larmes.

“ — Ah ! me disais-je, il ne m'aime pas, il ne m'aimera jamais !

“ Cependant...

“ Hélas ! on cherche à se tromper soi-même. Il me chérit comme si j'étais sa fille. Il m'aime pour moi, non pour lui. Je mourrai jeune.

“ Le départ fut fixé à dix heures de nuit. Je devais monter en chaise de poste avec Françoise. Henri devait nous escorter en compagnie de quatre espadins. Il était riche.

“ Pendant que je faisais mes malles, le jardin d'Ossuna s'illuminait. M. le prince de Gonzague donnait une grande fête, cette nuit-là. J'étais triste et découragée. La pensée me vint que les plaisirs de ce monde brillant tromperaient peut-être ma peine. Vous savez cela, vous, ma mère : sont-elles soulagées, celles qui souffrent et peuvent se réfugier dans ces joies ?

“ Je vous parle maintenant de choses toutes récentes. C'était hier. Quelques mois se sont à peine écoulés depuis que nous avons quitté Madrid. Mais le temps m'a semblé long. Il y a quelque chose entre mon ami et moi. Oh ! que j'aurais besoin de votre cœur pour y verser le mien, ma mère !

“ Nous partîmes à l'heure dite, pendant que l'orchestre jetait ses premiers accords sous les grands orangers du palais. Henri chevauchait à la portière. Il me dit :

“ — Ne regrettez-vous rien, Aurore ?

“ — Je regrette mon ami d'autrefois, répondis-je.

“ Notre itinéraire était fixé d'avance. Nous allions en droite ligne à Saragosse, pour gagner de là les frontières de France, franchir les Pyrénées vis-à-vis de Venasque, et redescendre à Bayonne, où nous devions prendre la mer et retenir passage pour Ostende.

“ Henri avait besoin de faire cette pointe en

France ; il devait s'arrêter dans la vallée de Louron, entre Luz et Bagnères-de-Luchon.

“ De Madrid à Saragosse, aucun accident ne marqua notre voyage. Même absence d'événements de Saragosse à la frontière. Et, sans la visite que nous fîmes au vieux château de Caylus, après avoir passé les monts, je n'aurais plus rien à vous dire, ma mère.

“ Mais, sans que je puisse expliquer pourquoi, cette visite a été l'une des pages les plus émouvantes de ma vie. Je n'ai couru aucun danger, à proprement parler ; rien ne m'y est advenu, et pourtant, dussé-je vivre cent ans, je me souviendrai des impressions que ce lieu a fait naître en moi.

“ Henri voulait s'entretenir avec un vieux prêtre nommé dom Bernard, et qui avait été chapelain de Caylus sous le dernier seigneur de ce nom.

“ Une fois passée la frontière, nous laissâmes Françoise et Jean-Marie dans un petit village au bord de la Clarabide. Nos quatre espadins étaient restés de l'autre côté des Pyrénées. Nous nous dirigeâmes seuls, Henri et moi à cheval, vers la bizarre éminence qu'on appelle dans le pays “ le Hachaz”, et qui sert de base à la noire forteresse.

“ C'était par une matinée de février, froide, triste, mais sans brume. Les sommets neigeux que nous avons traversés la veille détachaient à l'horizon, sur le ciel sombre, l'éclatante dentelle de leurs crêtes. A l'orient, un soleil pâle brillait et blanchissait encore les pics couverts de frimas.

“ Le vent venait de l'ouest et amenait lentement les grands nuages, suspendus comme un terne rideau derrière la chaîne des Pyrénées.

“ Nous voyions se dresser devant nous, repoussé par le ciel blafard de l'est, et debout sur son piédestal géant, ce noir colosse de granit, le château de Caylus-Tarrides.

“ On chercherait longtemps avant de trouver un édifice qui parle plus éloquemment des lugubres grandeurs du passé. Au temps jadis, il était là comme une sentinelle, ce manoir assassin et pillard ; il guettait le voyageur passant dans la vallée. Ses fauconneaux muets et ses meurtrières silencieuses avaient alors une voix ; les chaînes ne croissaient pas dans ses murs crevassés ; ses remparts n'avaient point ce glacé manteau de lierre mouillé, ses tourelles montraient encore leurs menaçants créneaux, cachés aujourd'hui par cette couronne rougeâtre ou dorée que leur font les giroflées et les énormes touffes de gueules-de-loup. Rien qu'à le voir, l'esprit s'ouvre à mille pensées mélancoliques ou terribles. C'est grand, c'est effrayant. Là-dedans, personne n'a jamais dû être heureux.

“ Aussi le pays est plein de légendes noires comme de l'encre. A lui tout seul, le dernier seigneur, qu'on appelait Caylus-Verrou, a tué, dit-on, ses deux femmes, sa fille, son gendre, etc. Les autres, ses ancêtres, avaient fait de leur mieux avant lui.

“ Nous arrivâmes au plateau du Haehaz par une route étroite et tortueuse, qui autrefois aboutissait au pont-levis. Il n'y a plus de pont-levis. On voit seulement les débris d'une passerelle en bois dont les poutres vermoulues pendent dans le fossé. A la tête du pont est une petite Vierge dans sa niche.

“ Le château de Caylus est maintenant inhabité. Il a pour gardien un vieillard grondeur et d'abord repoussant, qui est à demi sourd et tout

à fait aveugle. Il nous dit que le maître actuel n'y était pas venu depuis seize ans.

“ C'est le prince Philippe de Gonzague. Remarquez-vous, ma mère, comme ce nom semble me poursuivre depuis quelque temps ?

“ Le vieillard apprit à Henri que dom Bernard, l'ancien chapelain de Caylus, était mort depuis plusieurs années. Il ne voulut point nous laisser voir l'intérieur du château.

“ Je pensais que nous allions retourner dans la vallée ; il n'en fut rien, et je dus m'apercevoir bientôt que ce lieu rappelait à mon ami quelque tragique et touchant souvenir.

“ Nous nous rendîmes pour déjeuner au hameau de Tarrides, dont les dernières maisons touchent presque les douves du manoir. La maison la plus proche des douves et de cette ruine de pont de je vous ai parlé était justement une auberge. Nous nous assîmes sur deux escabelles, devant une pauvre table en bois de hêtre, et une femme de quarante à quarante-cinq ans vint nous servir.

“ Henri la regarda attentivement.

“ — Bonne femme, lui dit-il tout à coup, vous étiez déjà ici la nuit du meurtre ?

“ Elle laissa tomber un broc de vin qu'elle tenait à la main. Puis, fixant sur Henri son œil plein de défiance :

“ — Oh ! oh ! fit-elle, pour en parler, vous, est-ce que vous y étiez aussi ?

“ J'avais froid dans les veines, mais une curiosité invincible me tenait. Que s'était-il donc passé en ce lieu ?

“ — Peut-être, répliqua Henri ; mais cela ne vous importe point, bonne femme. Il y a des choses que je veux savoir. Je payerai pour cela.

“ Elle ramassa son broc en grommelant ces étranges paroles :

“ — Nous fermâmes nos portes à double tour et les volets de nos croisées. Le mieux est de ne rien voir dans ces affaires-là.

“ — Combien trouva-t-on de morts dans le fossé le lendemain ? demanda Henri.

“ — Sept, en comptant le jeune seigneur.

“ — Et la justice vint-elle ?

“ — Le bailli d'Argelès, et le lieutenant criminel de Tarbes, et d'autres. Oui, oui, la justice vint, la justice vint toujours assez, mais elle s'en retourne. Les juges dirent que notre vieux monsieur avait eu raison, à cause de cette petite fenêtre-là qu'on avait trouvée ouverte.

“ Elle montrait du doigt une fenêtre basse, percée dans la douve même, sous l'assise chancelante du pont.

“ Je compris que les gens de justice accusèrent le jeune seigneur défunt d'avoir voulu s'introduire dans le château par cette voie. Mais pourquoi ? La vieille femme répondit elle-même à cette question que je m'adressais.

“ — Et parce que, acheva-t-elle, notre jeune demoiselle était riche.

“ C'était une lamentable histoire racontée en quelques paroles. Cette fenêtre basse me fascinait. Je n'en pouvais détacher les yeux. Là, sans doute, s'étaient donné les rendez-vous d'amour. Je repoussai l'assiette de bois qu'on avait placée devant moi. Henri fit de même. Il paya notre repas et nous sortîmes de l'auberge. Devant la porte passait un chemin qui conduisait dans les douves. Nous prîmes ce chemin. La bonne femme nous suivait.

“ — Ce fut là, dit-elle en montrant le poteau que faisait une des assises du pont du côté du

rempart, ce fut là que le jeune seigneur déposa son enfant.

“ — Ah ! m'écriai-je, il y avait un enfant !

“ Le regard qu'Henri tourna vers moi fut extraordinaire, et je ne puis encore le définir. Parfois, mes paroles les plus simples lui causaient ainsi des émotions soudaines et qui me paraissaient n'avoir point de motif.

“ Cela donnait carrière à mon imagination. Je passais ma vie à chercher en vain le mot de toutes ces énigmes qui étaient autour de moi.

“ Ma mère, on se moque volontiers des pauvres orphelines qui voient partout un indice de leur naissance. Moi, je vois dans cet instinct quelque chose de providentiel et de souverainement touchant.

Eh bien ! oui, notre rôle est de chercher sans cesse et de ne nous point lasser dans notre tâche difficile et ingrate. Si l'obstacle que nous avons soulevé à demi retombe et nous terrasse nous nous redressons plus vaillantes, jusqu'à l'heure où le désespoir nous prend. Cette heure-là, c'est la mort. Que d'espoirs trompés avant que cette heure arrive ! que de chimères ! que de déceptions !

“ Le regard d'Henri semblait me dire :

“ — L'enfant, Aurore, c'était vous ! ”

“ Mon cœur battit, et ce fut avec d'autres yeux que je regardai le vicieux manoir.

“ Mais, tout de suite après, Henri demanda :

“ — Qu'est devenu l'enfant ?

“ Et la bonne femme répondit.

“ — Il est mort ! ”

VI

EN METTANT LE COUVERT

“ Le fond des douves était une prairie. Du point où nous étions, au-delà de l'arche brisée du pont de bois, on voyait s'abaisser la lèvre du fossé qui découvrait le petit village de Tarrides et les premières futaies de la forêt d'Ens. A droite, par-dessus le rempart, la vieille chapelle de Caylus montrait sa flèche aigue et dentelée.

“ Henri promenait sur ce paysage un long et mélancolique regard. Il semblait parfois s'orienter. Son épée, qu'il tenait à la main comme une canne, traçait des lignes dans l'herbe. Sa bouche remuait comme s'il se fût parlé à lui-même. Il désigna enfin du doigt l'endroit où j'étais debout, et s'écria :

“ — C'est là ; ce doit être là.

“ — Oui, dit la bonne femme, c'est là que nous trouvâmes étendu le corps du jeune seigneur.

“ Je me reculai en frissonnant de la tête aux pieds.

“ Henri demanda :

“ — Que fit-on du corps ?

“ — J'ai ouï dire qu'on l'emmena à Paris pour être enterré au cimetière Saint-Magloire.

“ — Oui, pensa tout haut Henri, Saint-Magloire était fief de Lorraine.

“ Ainsi, ma mère, ce pauvre jeune seigneur, mis à mort dans cette terrible nuit, était de la noble maison de Lorraine.

“ Henri avait la tête penchée sur sa poitrine. Il rêvait de temps en temps, je voyais qu’il me regardait à la dérobée. Il essaya de monter le petit escalier placé à la tête du pont ; mais les marches vermoulues cédèrent sous ses pieds. Il revint vers le rempart, et, du pommeau de son épée, il éprouva les contrevents de la fenêtre basse.

“ La bonne femme, qui le suivait comme un cicérone, dit :

“ —C’est solide et doublé de fer. On n’a pas ouvert la fenêtre depuis le jour où les magistrats vinrent.

“ —Et qu’entendîtes-vous cette nuit-là, bonne femme, demanda Henri, à travers vos volets fermés ?

“ —Ah ! seigneur Dieu ! mon gentilhomme, tous les démons semblaient déchaînés sous le rempart. Nous ne pûmes fermer l’œil. Les brigands étaient venus boire chez nous dans la journée. J’avais dit en me couchant : “ Que Dieu prenne en sa garde ceux qui ne verront point demain le lever du soleil ! ” Nous entendîmes un grand bruit de fer, des cris, des blasphèmes, et deux voix mâles qui disaient de temps en temps : “ J’y suis ! ”

“ Un monde de pensées s’agitait en moi, ma mère. Je connaissais ce mot ou cette devise. Dès mon enfance, je l’avais entendu sortir de la bouche d’Henri, et je l’avais retrouvé traduit en langue latine sur les sceaux qui fermaient cette mystérieuse enveloppe que mon ami conservait comme un trésor.

“ Henri avait été mêlé à tout ce drame.

Lui seul eût pu me le dire.

“ ...Le soleil descendait à l’horizon quand nous reprîmes le chemin de la vallée. J’avais le cœur

serré. Je me retournai bien des fois pour voir encore le sombre enfant de granit, debout sur son énorme base.

“ Cette nuit, je vis des fantômes : une femme en deuil, portant un petit enfant dans ses bras et penchée au-dessus d'un pâle jeune homme qui avait le flanc ouvert.

“ Etait-ce vous, ma mère ?

“ Le lendemain, sur le pont du navire qui devait nous porter, à travers l'Océan et la Manche, jusqu'aux rivages de Flandre, Henri me dit :

“ — Bientôt ! vous saurez tout, Aurore. Fasse Dieu que vous en soyez plus heureuse !

“ Sa voix était triste, en disant cela. Se pourrait-il que le malheur me vint avec la connaissance de ma famille ! Dût-ce être la vérité, je veux vous connaître, ma mère...

“ Nous débarquâmes à Ostende. A Bruxelles, Henri reçut une large missive cachetée aux armes de France. Le lendemain, nous partîmes pour Paris.

“ Il faisait noir déjà quand nous franchîmes l'arc-de-triomphe qui borne la route de Flandre et commence la grande ville. J'étais en chaise avec François. Henri chevauchait au-devant de nous. Je me recueillais en moi-même, ma mère. Quelque chose me disait : “ Elle est là ! ”

“ Vous êtes à Paris, ma mère, j'en suis sûre. Je reconnais l'air que vous respirez.

“ Nous descendîmes une longue rue, bordée de maisons hautes et grises ; puis nous entrâmes dans une ruelle étroite qui nous conduisit au devant d'une église qu'un cimetière entourait. J'ai su depuis que c'étaient l'église et le cimetière de Saint-Magloire.

“ En face s'élevait un grand hôtel d'aspect fier et seigneurial, l'hôtel de Gonzague.

“ Henri mit pied à terre et vint m’offrir la main pour descendre. Nous entrâmes dans le cimetière. Au revers de l’église, un espace, clos par une simple grille de bois, contient une rotonde ouverte où se voient plusieurs tombes monumentales à travers les arcades.

“ Nous franchîmes la grille de bois. Une lampe pendue à la voûte éclairait faiblement la rotonde. Henri s’arrêta devant un mausolée en marbre sur lequel était sculptée l’image d’un jeune homme. Henri mit un long baiser au front de la statue. Je l’entendis qui disait avec des larmes dans la voix :

“ —Frère, me voici. Dieu m’est témoin que j’ai accompli ma promesse de mon mieux.

“ Un bruit léger se fit derrière nous. Je me retournai. La vieille Françoise Berrichon et Jean-Marie son petit fils étaient agenouillés dans l’herbe, de l’autre côté de la grille de bois. Henri était aussi agenouillé. Il pria silencieusement et longtemps. En se relevant, il me dit :

“ —Baisez cette image, Aurore.

“ J’obéis et je demandai pourquoi. Sa bouche s’ouvrit pour me répondre ; puis il hésita ; puis il dit enfin :

“ —Parce que c’était un noble cœur, ma fille, et parce que je l’aimais !

“ Je mis un second baiser au front glacé de la statue. Henri me remercia en posant sa main contre son cœur.

“ Comme il aime, quand il aime, ma mère ! Peut-être est-il écrit qu’il ne peut pas m’aimer.

“ Quelques minutes après, nous étions dans la maison où j’achève de vous écrire ces lignes, ma mère chérie. Henri l’avait fait retenir d’avance.

“ Depuis que j’en ai franchi le seuil, je ne l’ai plus quittée.

“ Je suis là plus seule que jamais, car Henri a plus d'affaires à Paris qu'ailleurs. C'est à peine si je le vois aux heures des repas. Il m'est défendu de sortir. Je dois prendre des précautions pour me mettre à la croisée,

“ Ah! s'il était jaloux, ma mère, comme je serais heureuse de lui obéir, de me voiler, de me cacher, de me garder toute à lui ! Mais je me souviens de la phrase de Madrid :

“ —Ce n'est pas pour moi, c'est pour vous.

“ Ce n'est pas pour lui, ma mère ; on est jaloux seulement de celle qu'on aime.

“ Je suis seule. A travers mes rideaux baisés, je vois la foule affairée et bruyante. Tous ces gens sont libres. Je vois les maisons de l'autre côté de la rue. A chaque étage il y a une famille, des jeunes femmes qui ont de beaux enfants souriants. Elles sont heureuses. Je vois encore les fenêtres du Palais-Royal, bien souvent éclairées, le soir, pour les fêtes du régiment. Les dames de la cour passent dans leurs chaises avec de beaux cavaliers aux portières. J'entends la musique des danses. Parfois mes nuits n'ont point de sommeil. Mais, si seulement il me fait une caresse, s'il lui échappe une douce parole, j'oublie tout cela, ma mère, et je suis heureuse.

“ J'ai l'air de me plaindre. N'allez pas croire, ma mère, qu'il me manque quelque chose. Henri me comble toujours de bontés et de prévenances. S'il est froid avec moi depuis longtemps, peut-on lui en faire un crime !

“ Tenez, ma mère, une idée m'est venue parfois. J'ai pensé, car je connais la chevaleresque délicatesse de son cœur, j'ai pensé que ma race était au-dessus de la sienne ; ma fortune aussi

peut-être. Cela l'éloigne de moi. Il a peur de m'aimer.

“ Oh ! si j'étais sûre de cela, comme je renoncerais à ma fortune, comme je foulerais au pieds ma noblesse ! Que sont donc les avantages de la naissance auprès des joies du cœur ?

“ Est-ce que je vous aimerais moins, ma mère, si vous étiez une pauvre femme !

“ ...Il y a deux jours, le bossu vint le voir. Mais je ne vous ai pas parlé encore de ce gnome mystérieux, le seul être qui ait entrée dans notre solitude. Ce bossu vient chez nous à toute heure, c'est-à-dire chez Henri, dans l'appartement du premier étage. On le voit entrer et sortir. Les gens du quartier le regardent un peu comme un lutin. Jamais on n'a vu Henri et lui ensemble, et ils ne se quittent pas ! Tel est le mot des commères de la rue du Chantre.

“ Par le fait, jamais liaison ne fut plus bizarre et plus mystérieuse. Nous-mêmes, j'entends Françoise, Jean-Marie et moi, nous n'avons jamais aperçu réunis ces deux inséparables. Ils restent enfermés des journées entières dans la chambre du haut, puis l'un d'eux sort, tandis que l'autre reste à la garde de je ne sais quel trésor inconnu. Cela dure depuis quinze grands jours que nous sommes arrivés, et malgré les promesses d'Henri, je n'en sais pas plus qu'à la première heure.

“ Je voulais donc vous dire : le bossu vint voir Henri l'autre soir ; il ne ressortit point. Toute la nuit, ils restèrent enfermés ensemble. Le lendemain, Henri était plus triste. En déjeunant la conversation tomba sur les grands seigneurs et les grandes dames. Henri dit avec une amertume profonde :

“ —Ceux qui sont placés trop haut ont le vertige. Il ne faut pas compter sur la reconnaissance.

des princes. Et d'ailleurs, interrompit-il en baissant les yeux, quel service peut-on payer avec cette monnaie odieuse, la reconnaissance ? Si la grande dame pour qui j'aurais risqué mon honneur et ma vie ne pouvait pas m'aimer, parce qu'elle serait en haut et moi en bas, je m'en ferais si loin, que je ne saurais même pas si elle m'insulte de sa reconnaissance.

“ Ma mère, je suis sûre que le bossu lui avait parlé de vous.

“ Ah ! c'est que c'est bien vrai. Il a risqué pour votre fille son honneur et sa vie. Il a fait plus, beaucoup plus : il a donné à votre fille dix-huit années de sa fière jeunesse. Avec quoi payer cette largesse inouïe ?

“ Ma mère ! ma mère ! comme il se trompe, n'est-ce pas ? Comme vous l'aimerez, comme vous me mépriseriez, si tout mon cœur, sauf la part qui est à vous, n'était pas à lui ! Je n'osais dire cela, parce que, en sa présence, quelque chose me retient souvent de parler. Je sens que je redeviens timide autrement, mais bien plus qu'au temps de mon enfance.

“ Mais ce ne serait pas de l'ingratitude, cela ; ce serait de l'infamie ! Mais je suis à lui ; il m'a sauvée, il m'a faite. Sans lui, que serais-je ? Un peu de poussière au fond d'une pauvre petite tombe.

“ Et quelle mère, fût-elle duchesse et cousine du roi, quelle mère ne serait donc orgueilleuse d'avoir pour gendre le chevalier Henri de Lagardère, le plus beau, le plus brave, le plus loyal des hommes ?

“ Certes, je ne suis qu'une pauvre enfant : je ne puis juger les grands de la terre, je ne les connais pas ; mais, s'il y avait parmi ces grands seigneurs et ces grandes dames un cœur assez

perdu, une âme assez pervertie pour me dire à moi. Aurore :

“ —Oublie Henri, ton ami...

“ Tenez, ma mère, cela me rend folle ! une idée extravagante vient de me donner la sueur froide. Je me suis dit : Si ma mère...

“ Mais Dieu me garde d'exprimer cela par des paroles. Je croirais blasphémer.

“ Oh ! non, vous êtes telle que je vous ai rêvée et adorée, ma mère. J'aurai de vous des baisers et puis des sourires. Quel que soit le grand nom que le ciel vous ait donné, vous avez quelque chose de meilleur que votre nom, c'est votre cœur. La pensée que j'ai eue vous outrage, et je me mets à vos genoux pour avoir mon pardon.

“ Tenez, le jour me manque ; je quitte la plume et je ferme les yeux pour voir votre doux visage dans mon rêve. Venez, mère bien-aimée, venez !...”

C'étaient là les dernières paroles du manuscrit d'Aurore. Ces pages, sa meilleure compagnie, elle les aimait. En les renfermant dans sa cassette, elle leur dit :

—A demain !

La nuit était tout à fait venue. Les maisons s'éclairaient de l'autre côté de la rue Saint-Honoré. La porte s'ouvrit bien doucement, et la figure simplette de Jean-Marie Berrichon se détacha en noir sur le lambris plus clair de la pièce voisine, où il y avait une lampe.

Jean-Marie était le fils de ce page mignon que nous vîmes, aux premiers chapitres de cette histoire apporter la lettre de Nevers au chevalier de Lagardère. Le page était mort soldat ; sa vieille mère n'avait plus qu'un petit-fils.

—Notre demoiselle, dit Jean-Marie, grand'ma-

man demande comme ça s'il faut mettre le couvert ici ou dans la salle.

—Quell heure est-il donc! fit Aurore réveillée en sursaut.

—L'heure du souper, notre demoiselle, répondit Berrichon.

—Comme il tarde ! pensa Aurore.

Puis elle ajouta :

—Mets le couvert ici.

—Je veux bien, notre demoiselle.

Berrichon apporta la lampe, qu'il posa sur la cheminée. Du fond de la cuisine, qui était au bout de la salle, la voix mâle de la vieille Françoise s'éleva :

—Les rideaux ne sont pas bien fermés, petiot. dit-elle ; rapproche-les !

Berrichon haussa un petit peu les épaules, tout en se hâtant d'obéir.

—Ma parole, grommela-t-il, on dirait que nous avons peur des galères !

Berrichon était un peu dans la position d'Aurore. Il ignorait tout et avait grande envie de savoir.

—Tu es sûr qu'il n'est pas rentré par l'escalier? demanda la jeune fille.

—Sûr? répéta Jean-Marie. Est-ce qu'on est jamais sûr de rien chez nous ? J'ai vu entrer le bossu sur le tard. J'ai été écouter.

—Tu as eu tort, interrompit Aurore sévèrement.

—Histoire de savoir si maître Louis était arrivé. Quant à être curieux, pas de ça !

—Et tu n'as rien entendu ?

—Rien de rien.

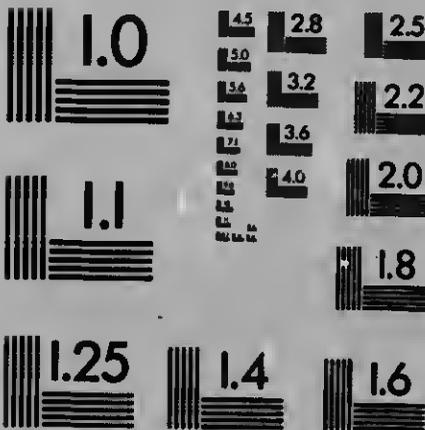
Il étendait la nappe sur la table.

—Ah! dame, fit Berrichon, il n'y a que le bossu pour savoir ça, notre demoiselle, et c'est bien



**MICROCOPY RESOLUTION TEST CHART**

(ANSI and ISO TEST CHART No. 2)



**APPLIED IMAGE Inc**

1653 East Main Street  
Rochester, New York 14609 USA  
(716) 482 - 0300 - Phone  
(716) 288 - 5989 - Fax

drôle tout de même de voir un homme si droit que M. le chevalier, je veux dire maître Louis, fréquenter un bancroche, tortu comme un tire-bouchon ! Nous autres, nous n'y voyons que du feu, c'est certain. Il va, il vient par sa porte de derrière.

—N'est-il pas le maître ? interrompit encore la jeune fille.

—Pour ça, il est maître, répliqua Berriehon ; le maître d'entrer, le maître de sortir, le maître de se renfermer avec son singe, et il ne s'en gêne pas, non ! N'empêche que les voisins jasant pas mal, notre demoiselle.

—Vous causez trop avec les voisins, Berriehon, dit Aurore.

—Moi ! se récria l'enfant. Ah ! Seigneur Dieu, si on peut dire ! Alors, je suis un bavard, pas vrai ? Merçi. Dis donc, grand'mère, continuait-il en mettant sa blonde tête à la porte, voilà que je suis un bavard !

—Je sais ça depuis longtemps, petiot, repartit la brave femme ; et un paresseux aussi.

Berriehon se croisa les bras sur la poitrine.

—Bon ! fit-il, ah ! dame, voilà qui est bon ! Alors, faut me pendre, si j'ai tous les vices, ce sera plus tôt fait. Moi qui jamais, au grand jamais, ne dis un mot à personne. En passant, j'écoute le monde, voilà tout. Est-ce un péché ? Et je vous promets qu'ils en disent ! Mais pour me mêler à la conversation de tous ces échoppiers, fi donc ! je tiens mon rang. Quoique ça, reprit-il plus bas, qu'on a bien de la peine à s'empêcher, quand le monde vous font des questions.

—On t'a donc fait des questions, Jean-Marie ?

—En masse, notre demoiselle.

—Quelles questions !

—Des questions bien embarrassantes, allez.

—Mais enfin, dit Aurore avec impatience, que t'a-t-on demandé ?

Berriehon se mit à rire d'un air innocent.

—On m'a demandé tout, répliqua-t-il ; ce que nous sommes, ce que nous faisons, d'où nous venons, où nous allons, votre âge, l'âge de M. le chevalier, je veux dire maître Louis, si nous sommes Français, si nous sommes catholiques, si nous comptons nous établir ici, si nous nous déplaçons dans l'endroit que nous avons quitté, si vous faites maigre le vendredi et le samedi, vous, mademoiselle, si votre confesseur est à Saint-Eustache ou à Saint-Germain-l'Auxerrois.

Il reprit haleine, et continua tout d'un trait :

—Et ei et l'autre, patati, patata ; pourquoi nous sommes venus demeurer justement rue du Chantre, au lieu d'aller demeurer ailleurs ; pourquoi vous ne sortez jamais ; et, à ce sujet, Mme Moyneret, la sage-femme, a parié avec la Guichard que vous n'aviez qu'une jambe de bonne ; pourquoi maître Louis sort si souvent ; pourquoi le bossu... Ah ! s'interrompt-il, c'est le bossu qui les intrigue ! La mère Balahault dit qu'il a l'air d'un quelqu'un qui a commerce avec le Mauvais...

—Et tu te mêles à tous ces cancons, toi Berriehon ! fit Aurore.

—C'est ce qui vous trompe, notre demoiselle ; n'y a pas comme moi pour savoir garder son quant à soi. Mais faut les entendre, les femmes surtout. Ah ! Dieu de Dieu ! les femmes ! N'y a pas à dire, je ne peux pas mettre tant seulement les pieds dans la rue sans voir les oreilles toutes chaudes... " Holà ! Berriehon ! chérubin du bon Dieu ! me crie la regrattière d'en face, viens ça que je te fasse goûter de mon moust." Elle

en a du bon, notre demoiselle. “ Tiens! tiens! fait la grosse gargotière, il humerait bien un bouillon, eet ange-là ! ” Et la beurrière! et la qui raccommode les vieilles fourrures ! et jusqu’à la femme du procureur, quoi! Moi, je passe fier comme un valet d’apothicaire. La Guichard et la Moyneret, la Balahault, la ragrattière d’en face, la beurrière, la qui rafistole les fourrures, et les autres, y perdent leurs peines. Ça ne les corrige pas. Ecoutez voir comme elles font, notre demoiselle, s’interrompt-il ; ça va vous amuser. Voilà la Balahault, une maigre et noire avec des lunettes sur le nez. “ Elle est tout de même mignonnette et bien tournée, cette enfant-là ! ” C’est de vous qu’elle parle. “ Ça a vingt ans, pas vrai, l’amour ?— Je ne sais pas ! ” répondait Berriehon prenant sa grosse voix. Puis, en fausset : “ Pour mignonnette, elle est mignonnette ; ( voilà la Moyneret qui dégoise ) et l’on ne dirait pas que c’est la nièce d’un simple forgeron. Au fait, est-elle sa nièce, mon poulet ? —Non,” fit Berriehon basse-taille.

Berriehon ténor poursuivait : “ Sa fille, alors bien sûr ? Pas vrai, minet ?— Non ! ” Et j’essaye de passer, notre demoiselle. Mais je t’en souhaite ! Elles se mettent en cercle autour de moi. La Guichard, la Durand, le Morin, la Bertrand. “ Mais, si ce n’est pas sa fille, qu’elles font, c’est donc sa femme, alors ?— Non.— Sa petite sœur ?—Non.— Comment ! comment! ce n’est ni sa femme, ni sa sœur, ni sa fille, ni sa nièce ! C’est donc une orpheline qu’il a recueillie... une enfant élevée par charité ?— Non! non! non! non! ” eria ici Berriehon à tue-tête.

Aurore mit sa belle main blanche sur son bras.

—Tu as eu tort, Berriehon, dit-elle d’une voix douce et triste ; tu as menti. Je suis une en-

fant qu'il a recueillie, je suis une orpheline élevée par charité.

— Par exemple ! voulut se récrier Jean-Marie.

— La prochaine fois qu'elles t'interrogeront, poursuivit Aurore, tu leur répondras, cela. Je n'ai point honte. Pourquoi cacher les bienfaits de mon ami ?

— Mais, notre demoiselle...

— Ne suis-je pas une pauvre fille abandonnée ? continuait Aurore en rêvant. Sans lui, sans ses bienfaits...

— Pour le coup, s'écria Berrichon, si maître Louis, comme il faut l'appeler, entendait cela, il se mettrait dans une belle colère ! De la charité ! des bienfaits ! fi donc, notre demoiselle !

— Plût à Dieu qu'on ne prononçât pas d'autres paroles en parlant de lui et de moi ! murmura la jeune fille, dont le beau front pâle prit des nuances rosées.

— Vous savez donc ? balbutia-t-il.

— Quoi ? demanda Aurore tremblante.

— Dame ! notre demoiselle...

— Parle, Berrichon, je le veux !

Et, comme l'enfant hésitait, elle se dressa impérieuse, et dit :

— Je t'ai ordonné de parler, j'attends.

Berrichon baissa les yeux, tortillant avec embarras la serviette qu'il tenait à la main.

— Quoi donc ! fit-il, c'est des cancanes, rien que des cancanes ! Elles disent comme ça : " Nous savons bien ! il est trop jeune pour être son père. Puisqu'il prend tant de précautions, il n'est pas son mari..."

— Achève, dit Aurore, dont le front livide était mouillé de sueur.

— Dame ! notre demoiselle, quand on n'est ni le père, ni le frère, ni le mari...

VII

MAITRE LOUIS

Berrichon se repentait amèrement de ce qu'il avait dit.

Il regardait avec effroi la poitrine d'Aurore soulevée par les sanglots, et il pensait :

— S'il allait entrer en ce moment !

Aurore avait la tête baissée. Ses beaux cheveux tombaient par masses sur ses mains, au travers desquelles les larmes coulaient. Quand elle se redressa, ses yeux étaient baignés, mais le sang était revenu à ses joues.

— Quand on n'est ni le père, ni le frère, ni le mari d'une pauvre enfant abandonnée, prononça-t-elle lentement, et qu'on s'appelle Henri de Lagardère, on est son ami, on est son sauveur et son bienfaiteur, Oh ! s'écria-t-elle en joignant ses mains qu'elle leva au ciel, leurs calomnies mêmes me montrent combien il est au-dessus des autres hommes. Puisqu'on le soupçonne, c'est que les autres font ce qu'il n'a pas fait. Je l'aime bien, ils seront la cause que je l'adorerai comme un Dieu.

— C'est ça, notre demoiselle, fit Berrichon. adorez-le, rien que pour les faire enrager !

— Henri, murmurait la jeune fille, le seul être au monde qui m'ait protégée et qui m'ait aimée !

— Oh ! pour vous aimer, s'écria Berrichon, qui revenait à son couvert trop longtemps négligé, ça va bien, c'est moi qui vous le dis. Tous les

matins, nous voyons ça, nous deux grand'maman. " Comment a-t-elle passé la nuit ? Son sommeil a-t-il été tranquille ? Lui avez-vous bien tenu compagnie hier ? Est-elle triste ? Souhaitte-t-elle quelque chose ? " Et, quand nous avons pu surprendre un de vos désirs, il est si content, si heureux. Ah ! dame, pour vous aimer, ça y est !

— Oui, fit Aurore en se parlant à elle-même, il est bon, il m'aime comme sa fille.

— Et encore autrement, glissa Berrichon d'un air malin.

Aurore secoua la tête.

Aborder ce sujet était un si grand besoin de son cœur, qu'elle ne réfléchissait ni à l'âge ni à la condition de son interlocuteur.

Jean-Marie Berrichon, en train de mettre son couvert, passait à l'état de confident.

— Je suis seule, dit-elle, seule et triste toujours.

— Bah ! riposta l'enfant, notre demoiselle, dès qu'il sera rentré, vous retrouverez votre sourire.

— La nuit est venue, poursuivit Aurore, et j'attends toujours, et cela est ainsi chaque soir, depuis que nous sommes dans ce Paris...

— Ah ! dame, fit Berrichon, c'est l'effet de la capitale. Là ! voilà mon couvert mis, et un peu bien. Le souper est-il prêt, la mère ?

— Depuis une heure au moins, répondit le vieil organe de Françoise au fond de la cuisine.

Berrichon se gratta l'oreille.

— Il y a pourtant gros à parier qu'il est là-haut, fit-il, avec son diable de bossu. Et ça m'envie de voir que notre demoiselle se fait comme ça de la peine. Si j'osais...

Il avait traversé la salle basse. Son pied tou-

cha la première marche de l'escalier qui conduisait à l'appartement de maître Louis.

— C'est défendu, pensa-t-il ; je n'aimerais pas à voir M. le chevalier en colère comme l'autre fois. Dieu de Dieu ! Ah ça ! notre demoiselle, reprit-il en se rapprochant, pourquoi donc qu'il se cache tout de même ? Ça fai jaser. Moi d'abord, je sais que je jaserai si j'étais à la place des voisins, et pourtant, certes, je ne suis pas bavard, je dirais comme les autres : " C'est un conspirateur," ou bien : " C'est un sorcier."

— Ils disent donc cela ? demanda Aurore.

Au lieu de répondre, Berrichon se mit à rire.

— Ah ! Seigneur Dieu ! s'écria-t-il, s'ils savaient comme moi ce qu'il y a là-haut : un lit, un bahut, deux chaises, une épée pendue au mur, voilà tout le mobilier. Par exemple, interrompit-il, dans la pièce fermée, je ne sais pas, je n'ai vu qu'une chose.

— Quoi donc ? interrompit Aurore vivement.

— Oh ! fit Berrichon, pas la mer à boire. C'était un soir qu'il avait oublié de mettre la petite plaque qui bouche la serrure par derrière, vous savez !

— Je sais. Mais osas-tu bien regarder par le trou ?

— Mon Dieu ! notre demoiselle, je n'y mis point de malice, allez. J'étais monté pour l'appeler de votre part ; le trou brillait. J'y mis mon œil.

— Et que vis-tu ?

— Je vous dis, pas le Pérou ! Le bossu n'était pas là. Il n'y avait que maître Louis, assis devant une petite table. Sur la table était une cassette, la petite cassette qui ne le quitte jamais en voyage. J'avais toujours eu envie de savoir ce qu'elle renfermait. Ma foi ! il y tiendrait encore

pas mal de quadruples pistoles ; mais ce ne sont pas des pistoles que maître Louis met dans sa cassette, c'est un paquet de papcrasses, comme qui dirait une grande lettre carrée, avec trois cachets de cire rouge qui pendent, larges chacun comme un écu de six livres.

Aurore reconnaissait cette description. Elle garda le silence.

— Voilà, reprit Berrichon, et ce paquet-là faillit me coûter gros. Il paraît que j'avais fait du bruit, quoique je sois adroit de mes pieds. Il vint ouvrir la porte. Je n'eus que le temps de me jeter en bas de l'escalier, et je tombai sur mes reins, que ça me fait encore mal quand j'y touche. On ne m'y reprendra plus... Mais vous, notre demoiselle, vous à qui tout est permis, vous qui ne pouvez rien craindre, je vas vous dire, j'aimerais bien qu'on soupc un peu de bonne heure pour aller voir entrer le monde au bal du Palais-Royal. Si vous montiez, si vous alliez l'appeler un petit peu avec votre voix si douce ?...

Aurore ne répondit point.

— Avez-vous vu, continua Berrichon, qui n'était pas bavard, avez-vous vu passer, toute la journée, les voitures de fleurs et de feuillages, les fourgons de lampions, les pâtisseries et les liqueurs ?

Il passa le bout de sa langue gourmande sur ses lèvres.

— Ça scra beau ! s'écria-t-il. Ah ! si j'étais seulement là dedans, comme je m'en donnerais !

— Va aider ta grand'mère, Berrichon, dit Aurore.

— Pauvre petite demoiselle, pensa-t-il en se retirant, elle meurt d'envie d'aller danser !

La tête pensive d'Aurore s'inclinait sur sa

main. Elle ne songeait guère au bal ni à la danse. Elle se disait en elle-même :

— L'appeler ? à quoi bon l'appeler ? Il n'y est pas, j'en suis sûre. Chaque jour ses absences se prolongent davantage. J'ai peur, interrompit-elle en frissonnant ; oui, j'ai peur quand je réfléchis à tout cela. Ce mystère m'épouvante. Il me défend de sortir, de voir, de recevoir personne. Il cache son nom, il dissimule ses démarches. Tout cela, je le comprends bien, c'est le danger d'autrefois qui est revenu, c'est l'éternelle menace autour de nous : la guerre sourde des assassins.

— Qui sont-ils, les assassins ? fit-elle après un silence ; ils sont puissants, ils l'ont prouvé ; ce sont ses ennemis implacables, ou plutôt les miens. C'est parce qu'il me défend qu'ils en veulent à sa vie ! et il ne me dit rien, s'écria-t-elle, jamais rien ! comme si mon cœur ne devait pas tout deviner, comme s'il était possible de fermer des yeux qui aiment ! Il entre, il reçoit mon baiser, il s'assied, il fait ce qu'il peut pour sourire. Il ne voit pas que son âme est devant moi toute nue, que d'un regard je sais lire dans ses yeux son triomphe ou sa défaite. Il se défie de moi ; il ne veut pas que je sache l'effort qu'il fait, le combat qu'il livre, il ne comprend donc pas, mon Dieu ! qu'il me faut mille fois plus de courage pour dévorer mes pleurs qu'il ne m'en faudrait pour partager sa tâche et combattre à ses côtés !

Un bruit se fit dans la salle basse, un bruit bien connu sans doute, car elle se leva tout à coup, radieuse. Ses lèvres s'entr'ouvrirent pour laisser passer un petit cri de joie. Le bruit, c'était une porte qui s'ouvrait au haut de l'escalier intérieur.

Oh ! que Berrichon avait bien raison ! Sur ce

délicieux visage de vierge, vous n'eussiez retrouvé en ce moment aucune trace de larmes, aucun reflet de tristesse. Tout était sourire. Le sein battait, mais de plaisir. Le corps affaissé se relevait gracieux et souple. C'était cette chère fleur de nos parterres que la nuit penche demi-flétrie sur sa tige, et qui s'épanouit plus fraîche et plus parfumée au premier rayon du soleil.

Aurore s'éleva et s'élança vers son miroir. En ce moment, elle avait peur de ne pas être assez belle. Elle maudissait les larmes qui battent les yeux et qui éteignent le feu diamanté des prunelles. Deux fois par jour ainsi elle était coquette. Mais son miroir lui dit que son inquiétude était vaine. Son miroir lui renvoya un sourire si jeune, si tendre, si charmant, qu'elle remercia Dieu dans son cœur.

Maître Louis descendit l'escalier. En bas des degrés, Berrichon tenait une lampe et l'éclairait. Maître Louis, quel que fût son âge, était un jeune homme. Ses cheveux blonds, légers et bouclés, jouaient autour d'un front pur comme celui d'un adolescent. Ses tempes larges et pleines n'avaient point subi l'injure du ciel espagnol : c'était un Gaulois, un homme d'ivoire, et il fallait le mâle dessin de ses traits pour corriger ce que cette incarnation avait d'un peu efféminé. Mais ses yeux de feu, sous la ligne fière de ses sourcils, son nez droit, arrêté vivement, sa bouche, dont les lèvres semblaient sculptées dans le bronze et qu'ombrageait une fine moustache retroussée légèrement, son menton à la courbe puissante, donnaient à sa tête un admirable caractère de résolution et de force.

Son costume entier, chausses, soubreveste et pourpoint était de velours noir, avec des bou-

tons de jais unis. Il avait la tête nue et ne portait point d'épée.

Il était encore au haut de l'escalier, que son regard cherchait déjà Aurorc. Quand il la vit, il réprima un mouvement. Ses yeux se baissèrent de force, et son pas, qui voulait se presser, s'attarda. Un de ces observateurs qui voient tout pour tout analyser, eût découvert peut-être du premier coup d'œil le secret de cet homme. Sa vie se passait à se contraindre. Il était près du bonheur et ne le voulait point toucher. Or la volonté de maître Louis était de fer. Elle était assez forte pour donner une trempe stoïque à ce cœur tendre, passionné, brûlant comme un cœur de femme.

— Vous m'avez attendu, Aurore ? dit-il en descendant les marches.

Françoise Berrichon vint montrer son visage hautement coloré à la porte de la cuisine. Elle dit de sa voix retentissante, et qui eût fait honneur à un sergent commandant l'exercice :

— Si ça a du bon sens, maître Louis, de faire pleurer ainsi une pauvre enfant !

— Vous avez pleuré, Aurore ? dit vivement le nouvel arrivant.

Il était au bas des marches. La jeune fille lui jeta ses bras autour du cou.

— Henri, mon ami, fit-elle en lui tendant son front à baiser, vous savez bien que les jeunes filles sont folles. La bonne Françoise a mal vu je n'ai point pleuré, regardez mes yeux, Henri ; voyez s'il y a des larmes.

Elle souriait si heureuse, si pleinement heureuse, que maître Louis resta un instant à la contempler malgré lui.

— Que m'as-tu donc dit, petiot ? fit dame

Françoise en regardant secrètement Jean-Marie, que notre demoiselle n'avait fait que pleurer ?

— Ah ! dame, fit Berrichon, écoutez donc, grand'maman, moi, je ne sais pas, vous avez peut-être mal entendu, ou bien, moi, j'ai mal vu, à moins que notre demoiselle n'ait pas envie qu'on sache qu'elle a pleuré.

Ce Berrichon était une graine de bas Normand.

Françoise traversa la chambre, portant le principal plat du souper.

— N'empêche, dit-elle, que notre demoiselle est toujours seule, et que ce n'est pas une existence.

— Vous ai-je priée de faire mes plaintes, Françoise, murmura Aurore, rouge de dépit.

Maître Louis lui offrit la main pour passer dans la pièce où la table était servie. Ils s'assirent l'un en face de l'autre. Berrichon, comme c'était sa coutume, se plaça derrière Aurore pour la servir. Au bout de quelques minutes employées à faire semblant de manger, maître Louis dit :

— Laissez-nous, mon enfant, nous n'avons plus besoin de vous.

— Faudra-t-il apporter les autres plats ? demanda Berrichon.

— Non, s'empressa de répondre Aurore.

— Alors je vais vous donner le dessert.

— Allez ! fit maître Louis, qui lui montra la porte.

Berrichon sortit en riant sous cape.

— Grand'maman, dit-il à Françoise en rentrant dans la cuisine, m'est avis qu'ils vont s'en dire de rudes tous les deux.

La bonne femme haussa les épaules.

— Maître Louis a l'air bien fâché, reprit Jean-Marie.

— A ta vaisselle ! fit Françoise ; maître Louis en sait plus long que nous tous ; il est fort com-

me un taureau, malgré sa fine taille, et plus brave qu'un lion ; mais sois tranquille, notre petite demoiselle Aurore en battrait quatre comme lui !

— Bah ! s'écria Berrichon stupéfait elle n'a pas l'air.

— C'est justement ! répartit la bonne femme.

Et, fermant la discussion, elle ajouta :

— Tu n'a pas l'âge. A ta bcsogne !

— Vous n'êtes pas heureuse, à ce qu'il paraît, Aurore ? dit maître Louis, quand Berrichon eut quitté la chambre à coucher.

— Je vous vois bien rarement ! répondit la jeune fille.

— Et m'accusez-vous, chère enfant ?

— Dieu m'en préserve ! Je souffre parfois, c'est vrai ; mais qui peut empêcher les folles idées de naître dans la pauvre tête d'une recluse ? Vous savez, Henri, dans les ténèbres, les enfants ont peur, et, dès que vient le jour, ils oublient leurs craintes. Je suis de même, et il suffit de votre présence pour dissiper mes capricieux ennuis.

— Vous avez pour moi la tendresse d'une fille soumise, Aurore, dit maître Louis en détournant les yeux, je vous en remercie.

— Avez-vous pour moi la tendresse d'un père, Henri ? demanda la jeune fille.

Maître Louis se leva et fit le tour de la table. Aurore lui avança d'elle-même un siège, et dit avec une joie non équivoque :

— C'est cela ! venez ! Il y a bien longtemps que nous n'avons causé ainsi. Vous souvenez-vous comme autrefois les heures passaient ?

Mais Henri était rêveur et triste. Il répondit

— Les heures ne sont plus à nous.

Aurore lui prit les deux mains et le regarda en face, si doucement, que ce pauvre maître Louis

eut sous les paupières cette brûlure qui précède et provoque les larmes.

— Vous aussi, vous souffrez, Henri ? murmura-t-elle.

Il secoua la tête en essayant de sourire, et répondit :

— Vous vous trompez, Aurore. Il y eut un jour où je fis un beau rêve, un rêve si beau, qu'il me prit tout mon repos. Mais ce ne fut qu'un jour et ce n'était qu'un rêve. Je suis éveillé, je n'espère plus, j'ai fait un serment, je remplis ma tâche. Le moment arrive où ma vie va changer. Je suis bien vieux à présent, mon enfant chérie, pour recommencer une existence nouvelle.

— Bien vieux ! répéta Aurore, qui montra toutes ses belles dents en un franc éclat de rire.

Maître Louis ne riait pas.

— A mon âge, prononça-t-il tout bas, les autres ont déjà une famille.

Aurore devint tout à coup sérieuse.

— Et vous n'avez rien de tout cela, Henri, mon ami, vous n'avez que moi !

Maître Louis ouvrit la bouche vivement, mais la parole s'arrêta entre ses lèvres. Il baissa les yeux encore une fois.

— Vous n'avez que moi, répéta Aurore ; et que suis-je pour vous ? Un obstacle au bonheur !

Il voulut l'arrêter, mais elle poursuivit :

— Savez-vous ce qu'ils disent ? Ils disent : " Celle-là n'est ni sa fille, ni sa sœur, ni sa femme..." Ils disent...

— Aurore, interrompit maître Louis à son tour, depuis dix-huit ans, vous avez été tout mon bonheur.

— Vous êtes généreux et je vous rends grâce, murmura la jeune fille.

Ils restèrent un instant silencieux. L'embarras

de maître Louis était visible. Ce fut Aurore qui rompit la première le silence.

— Henri, dit-elle, je ne sais rien de vos pensées ni de vos actions ; et de quel droit vous ferais-je un reproche ? Mais je suis toujours seule, et toujours je pense à vous, mon unique ami. Je suis bien sûre qu'il y a des heures où je devine. Quand mon cœur se serre, quand les pleurs me viennent aux yeux, c'est que je me dis : " Sans moi, une femme aimée égayerait sa solitude ; sans moi, sa maison serait grande et riche ; sans moi, il pourrait se montrer partout à visage découvert." Henri, vous faites plus que m'aimer comme un bon père ; vous me respectez, et vous avez dû réprimer à cause de moi l'élan de votre cœur.

Cela partait de l'âme. Aurore l'avait en effet pensé. Mais la diplomatie est innée chez les filles d'Eve. Cela était surtout un stratagème pour savoir. Le coup ne porta point.

Aurore n'eut que cette froide réponse :

— Chère enfant, vous vous trompez.

Le regard de maître Louis se perdait dans le vide.

— Le temps passe, murmura-t-il.

Puis soudain, et comme s'il lui eût été impossible de se retenir :

— Quand vous ne me verrez plus, Aurore, vous souviendrez-vous de moi ?

Les fraîches couleurs de la jeune fille s'évanouirent. Si maître Louis eût relevé les yeux, il aurait vu toute son âme dans le regard profond qu'elle lui jeta.

— Est-ce que vous allez me quitter encore ? balbutia-t-elle.

— Non, fit maître Louis d'une voix mal assurée ; je ne sais... peut-être...

— Je vous en prie ! je vous en prie ! murmura-t-elle, ayez pitié de moi ! Henri ! Si vous parlez, emmenez-moi avec vous.

Comme il ne répondit point, elle reprit, les larmes aux yeux :

— Vous m'en voulez peut-être parce que j'ai été exigeante, injuste. Oh ! Henri, mon ami, ce n'est pas moi qui vous ai parlé de mes larmes. Je ne le ferai plus, Henri ! écoutez-moi et croyez-moi, je ne le ferai plus ! Mon Dieu ! je sais bien que j'ai eu tort. Je suis heureuse, puisque je vous vois chaque jour. Henri, vous ne répondez pas ? Henri, m'écoutez-vous ?

Il avait la tête tournée. Elle lui prit le cou avec un geste d'enfant pour le forcer à la regarder. Les yeux de maître Louis étaient baignés de larmes. Aurore se laissa glisser hors de son siège et se mit à genoux.

— Henri, Henri, dit-elle, mon ami cher, mon père, le bonheur serait à vous tout seul si vous étiez heureux ; mais je veux ma part de vos larmes !

Il l'attira contre lui d'un mouvement plein de passion. Mais tout à coup ses bras se détendirent.

— Nous sommes deux fous, Aurore ! prononça-t-il avec un sourire amer et contraint. Si l'on nous voyait ! Que signifie tout cela ?

— Cela signifie, répliqua la jeune fille, qui ne renonçait pas ainsi, cela signifie que vous êtes égoïste et méchant ce soir, Henri. Depuis le jour où vous m'avez dit : " Tu n'es pas ma fille," vous avez bien changé !

— Le jour où vous me demandâtes la grâce de M. le marquis de Chaverny ? Je me souviens de cela, Aurore, et je vous annonce que M. le marquis est de retour à Paris.

Elle ne repartit point ; mais son noble et doux regard eut de si éloquentes surprises, que maître Henri se mordit la lèvre.

Il prit sa main, qu'il baisa comme s'il eût voulu s'éloigner. Elle le retint de force.

—Restez, dit-elle ; si cela continue, un jour, en rentrant, vous ne me trouverez plus dans votre maison. Je vois que je vous gêne, je m'en irai. Mon Dieu ! je ne sais pas ce que je ferai, mais vous serez délivré, vous, d'un fardeau qui devient trop lourd.

—Vous n'aurez pas le temps, murmura maître Louis. Pour me quitter, Aurore, vous n'aurez pas besoin de fuir.

—Est-ce que vous me chasseriez ! s'écria la pauvre fille, qui se redressa comme si elle eût reçu un choc violent dans la poitrine.

Maître Louis se couvrit le visage de ses mains. Ils étaient encore l'un auprès de l'autre : Aurore, assise sur un coussin et la tête appuyée contre les genoux de maître Louis.

—Ce qu'il me faudrait, murmura-t-elle, pour être heureuse, mais bien heureuse, hélas ! Henri, bien peu de chose. Y a-t-il donc si longtemps que j'ai perdu mon sourire ? N'étais-je pas toujours contente et gaie quand je m'élançais à votre rencontre autrefois ?

Les doigts de maître Louis lissaient les belles masses de ses cheveux, où la lumière de la lampe mettait des reflets d'or bruni.

—Faites comme autrefois, poursuivait-elle, je ne vous demande que cela. Dites-moi quand vous avez été heureux, dites-moi surtout quand vous avez eu de la peine, afin que je me réjouisse avec vous, ou que toute votre tristesse passe dans mon cœur. Allez ! cela soulage. Si vous aviez une fille, Henri, une fille bien-aimée, n'est-

ce pas comme cela que vous feriez avec elle ?

—Une fille! répéta maître Louis, dont le front se rembrunit.

—Je ne vous suis rien, je le sais, ne me le dites plus.

Maître Louis passa le revers de sa main sur son front.

—Aurore, dit-il, comme s'il n'eût point entendu ses dernières paroles. Il est une vie brillante, une vie de plaisirs, d'honneurs, de richesses, la vie des heureux de ce monde. Vous ne la connaissez pas, chère enfant.

—Et qu'ai-je besoin de la connaître ?

—Je veux que vous la connaissiez. Il le faut.

Il ajouta en baissant la voix malgré lui :

—Vous aurez peut-être à faire un choix ; pour choisir, il faut connaître...

Il se leva. L'expression de son noble visage était désormais une résolution ferme et réfléchie.

—C'est votre dernier jour de doute et d'ignorance, Aurore, prononça-t-il lentement ; moi, c'est peut-être mon dernier jour de jeunesse et d'espoir !

—Henri, au nom de Dieu! expliquez-vous! s'écria la jeune fille.

Maître Louis leva les yeux au ciel.

—J'ai fait selon ma conscience, murmura-t-il ; celui qui est là-haut me voit ; je n'ai rien à lui cacher. Adieu, Aurore, reprit-il ; vous ne dormirez point cette nuit... Voyez et réfléchissez, consultez votre raison avant votre cœur. Je ne veux rien vous dire ; je veux que votre impression soit soudaine et entière. Je craindrais, en vous prévenant d'agir dans un but d'égoïsme. Souvenez-vous seulement que, si étranges qu'elles soient, vos aventures de cette nuit auront pour origine ma volonté, pour but votre intérêt.

Si vous tardiez à me revoir, ayez confiance. De près ou de loin, je veille sur vous.

Il lui baisa la main, et reprit le chemin de son appartement particulier.

Aurore, muette et toute saisie, le suivait des yeux. En arrivant au haut de l'escalier, maître Louis, avant de franchir le seuil de la porte, lui envoya un signe de tête paternel avec un baiser.

---

VIII

DEUX JEUNES FILLES

Aurore était seule. L'entretien qu'elle venait d'avoir avec Henri, son ami, s'était dénoué d'une façon tellement imprévue, qu'elle restait là stupéfaite et comme aveuglée moralement. Ses pensées confuses se mêlaient en désordre. Sa tête était en feu. Son cœur, mécontent et blessé, se repliait sur lui-même.

Elle venait de faire effort pour savoir ; elle avait provoqué une explication de son mieux ; elle l'avait poursuivie avec toutes ces ingénieuses finesses que l'ingénuité même n'exclut point chez la femme. Non seulement l'explication n'avait point abouti, mais encore, menace ou promesse, tout un mystérieux horizon s'ouvrait devant elle.

Il lui avait dit : " Vous ne dormirez point cette nuit." Il lui avait dit encore : " Si étranges que puissent vous paraître vos aventures de cette nuit, elles auront pour origine ma volonté, pour but votre intérêt."

Des aventures ! Certes, la vie errante d'Aurore avait été jusque-là pleine d'aventures. Mais son ami en avait la responsabilité ; son ami, placé près d'elle toujours comme un vigilant garde du corps, comme un sauveur infailible, lui épargnait jusqu'à la terreur. Les aventures de cette nuit devaient changer d'aspect. Elle allait les affronter seule.

Mais quelles aventures? et pourquoi ces demi-mots? Il fallait connaître une vie toute différente de celle que jusqu'alors elle avait menée : une vie brillante, une vie luxueuse, la vie des grands et des heureux. "Pour choisir," lui avait-on dit. Choisir sans doute entre cette vie inconnue et sa vie actuelle. Le choix n'est-il pas tout fait?

Il s'agissait de savoir de quel côté de la balance était Henri, son ami. L'idée de sa mère vint à la traverse de son trouble. Elle sentit ses genoux fléchir. Choisir! pour la première fois naquit en elle cette navrante pensée : Si sa mère était d'un côté de la balance et Henri de l'autre?...

—C'est impossible! s'écria-t-elle en repoussant cette pensée de toute sa force; Dieu ne peut vouloir cela.

Elle entr'ouvrit les rideaux de sa fenêtre et s'accouda sur le balcon pour donner un peu d'air à son front en feu. Il y avait un grand mouvement dans la rue. La foule se massait autour de l'entrée du Palais-Royal pour voir passer les invités. Déjà la queue des litières et des chaises se faisait entre deux haies de curieux. Au premier abord, Aurore ne donna pas grande attention à tout cela. Que lui importaient ce mouvement et ce bruit? Mais elle vit dans une chaise qui passait deux femmes parées pour la fête : une mère et sa fille. Les larmes lui vinrent; puis une sorte d'éblouissement se fit au-devant de ses yeux.

—Si ma mère était là! pensa-t-elle.

C'était possible; c'était probable. Alors elle regarda plus attentivement ce que l'on pouvait voir des splendeurs de la fête. Au delà des murailles du palais, elle devina des splendeurs autres

et plus grandes. Elle eut comme un vague désir qui bientôt alla grandissant. Elle envia ces jeunes filles splendidement parées qui avaient des perles autour du cou, des perles encore et des fleurs dans les cheveux, non pour les fleurs, non pour leurs perles, non pour leurs parures, mais parce qu'elles étaient assises auprès de leurs mères. Puis elle ne voulut plus voir, car toutes ces joies insultaient à sa tristesse. Ces cris contents, ce monde qui s'agitait, ce fracas, ces rires, ces étincelles, les échos de l'orchestre qui déjà chantait au lointain, tout cela lui pesait. Elle cacha sa tête brûlante entre ses mains.

Dans la cuisine, Jean-Marie Berrichon remplissait auprès de la mère Françoise, sa grand-maman, le rôle de serpent tentateur. Il n'y avait pas eu, Dieu merci ! beaucoup de vaisselle à laver. Aurore et maître Louis n'avaient fait usage que d'une seule assiette chacun. En revanche, le repas avait été plantureux à la cuisine, Françoise et Berrichon en avaient eu pour quatre à eux deux.

—Quoique ça, dit Jean-Marie, je vas aller jusqu'au bout de la rue regarder voir. Mme Bala-hault dit que c'est les délices des enchantements, là-bas, de tous les palais des fées et métamorphoses de la Fable. J'ai envie d'y jeter un coup d'œil.

—Et ne sois pas longtemps, fillot, grommela la grand-mère.

Elle était faible, malgré l'ampleur profonde de sa basse-taille.

Berrichon s'envola. La Guichard, la Bala-hault, la Morin et d'autres lui firent fête dès qu'il eut touché le pavé malpropre de la rue du Chantre.

Françoise vint à la porte de sa cuisine et regarda dans la chambre d'Aurore.

—Tiens! fit-elle, déjà parti! La pauvre ange est encore toute seule!

La bonne pensée lui vint d'aller tenir compagnie à sa jeune maîtresse; mais Jean-Marie rentrait en ce moment.

—Grand'mère! s'écria-t-il, des ifs, des banderolles, des lanternes, des soldats à cheval, des femmes tout en diamants, que celles qui ne sont qu'en satin broché sont de la Saint-Jean! Viens voir ça, grand'mère!

La bonne femme haussa les épaules.

—Ça ne me fait rien, dit-elle.

—Ah! grand'mère, rien qu'au bout de la rue, Mme Balahault dit les noms et raconte l'histoire de tous les seigneurs et de toutes les dames qui passent. C'est joliment édifiant! Viens voir, le temps de jeter un coup de pied au coin de la rue.

—Et qui gardera la maison? demanda la vieille Françoise un peu ébranlée.

—Nous serons à dix pas. Nous veillerons sur la porte. Viens, grand'mère, viens!...

Il la saisit à bras-le-corps et l'entraîna.

La porte resta ouverte.

Ils étaient à dix pas. Mais la Balahault, la Guichard, la Durand, la Morin et le reste étaient de fières femmes. Une fois qu'elles eurent conquis Françoise, elles ne la lâchèrent point. Cela entraînait-il dans les plans mystérieux de maître Louis? Nous nous permettrons d'en douter.

Le flot des commères, entraînant Jean-Marie Berriehon vers la place du Palais-Royal toute éblouissante de lumière, dut passer sous la fenêtre d'Aurore, mais elle n'eut garde de les voir. Sa rêverie l'aveuglait.

—Pas une amie! se disait-elle, pas une compagne à qui demander conseil !

Elle entendit un léger bruit derrière elle, dans la chambre à coucher. Elle se retourna vivement. Puis elle poussa un cri de frayeur auquel répondit un joyeux éclat de rire. Une femme était devant elle en domino de satin rose, masquée et coiffée pour le bal.

—Mlle Aurore? dit-elle avec une cérémonieuse révérence.

—Est-ce que je rêve? s'écria Aurore. Cette voix !...

Le masque tomba et l'espiègle visage de dona Cruz se montra parmi les frais chiffons.

—Flor ! s'écria Aurore, est-il possible ! est-ce bien toi ?

Dona Cruz, légère comme une sylphide, vint vers elle les bras ouverts. On échangea ces légers et rapides baisers de jeunes filles. Avez-vous vu deux colombes se becqueter en jouant ?

—Moi qui justement me plaignais de n'avoir point de compagne! dit Aurore. Flor, ma petite Flor, que je suis contente de te voir !

Puis, saisie d'un scrupule subit, elle ajouta :

—Mais qui t'a laissé entrer ? J'ai défense de recevoir personne.

—Défense! répéta dona Cruz d'un air mutin.

—Prière, si tu aimes mieux, dit Aurore en rougissant.

—Voici ce que j'appelle une prison bien gardée, s'écria Flor ; la porte grande ouverte, et personne pour dire gare !

Aurore entra vivement dans la salle basse. Il n'y avait personne en effet, et les deux battants de la porte étaient ouverts. Elle appela Françoise et Jean-Marie. Point de réponse. Nous savons où étaient en ce moment Jean-Marie et

Françoise. Mais Aurore l'ignorait, Après la sortie singulière de maître Louis, qui l'avait prévenue que la nuit serait remplie de bizarres aventures, elle ne put penser que ceci :

—C'est lui sans doute qui l'a voulu.

Elle ferma la porte au loquet seulement, et revint vers dona Cruz, occupée à faire des grâces devant le miroir.

—Que je te regarde à mon aise ! dit celle-ci ; mon Dieu que te voilà grandie et embellie !

—Et toi, donc ! repartit Aurore.

Elles se contemplèrent toutes deux avec une joyeuse admiration.

—Mais ce costume ? reprit Aurore.

—Ma toilette de bal, ma toute belle, repartit dona Cruz avec un petit air suffisant ; t'y connais-tu ? te semble-t-elle jolie ?

—Charmante ! répondit Aurore.

Elle écarta le domino pour voir la jupe et le corsage.

—Charmante ! répéta-t-elle ; c'est d'une richesse ; je parie que je devine. Tu joues la comédie ici, ma petite Flor ?

—Fi donc ! s'écria dona Cruz, moi jouer la comédie ! Je vais au bal, voilà tout.

—A quel bal ?

—Il n'y a qu'un bal ce soir.

—Au bal du régent ?

—Mon Dieu ! oui, au bal du régent, ma toute belle ; on m'attend au Palais-Royal pour être présentée à Son Altesse Royale par la princesse Palatine, sa mère, tout simplement, bonne petite.

Aurore ouvrit de grands yeux.

—Cela t'étonne ? reprit dona Cruz en repoussant du pied la queue de sa robe de cour : pourquoi cela t'étonnerait-il ? Mais, au fait, cela

m'étonne bien moi-même. Des histoires, vois-tu, ma mignonne, il y a des histoires ! Les histoires pleuvent, je te conterai tout cela.

—Mais comment as-tu trouvé ma demeure ? demanda Aurore.

—Je la savais. J'avais permission de te voir; car moi aussi, j'ai un maître...

—Moi, je n'ai pas de maître, interrompit Aurore avec un mouvement de fierté.

—Un esclave, si tu veux, un esclave qui commande. Je devais venir demain matin ; mais je me suis dit : " Comme j'irais bien faire une visite à ma petite Aurore ! "

—Tu m'aimes donc toujours ?

—A la folie ! Mais laisse-moi te conter ma première histoire ; après celle-ci, une autre. Je te dis qu'il en pleut. Il s'agissait, moi qui n'ai pas encore mis le pied dehors depuis mon arrivée, il s'agissait de trouver ma route dans ce grand Paris inconnu, depuis l'église Saint-Magloire jusqu'ici.

—L'église Saint-Magloire ! interrompit Aurore, tu demeures de ce côté ?

—Oui, j'ai ma cage comme tu as la tienne, gentil oiseau, Seulement, la mienne est plus jolie. Mon Lagardère à moi, fait mieux les choses.

—Chut ! fit Aurore en mettant un doigt sur sa bouche.

—Bien ! bien ! je vois que nous habitons toujours les pays des mystères. J'étais donc assez embarrassée, lorsque j'entends gratter à ma porte. On entre avant que j'aie pu aller ouvrir. C'était un petit homme tout noir, tout laid, tout contrefait. Il me salue jusqu'à terre, je lui rends son salut sans rire et je prétends que c'est un beau trait. Il me dit : " Si mademoiselle veut

rien me suivre, je la conduirai où elle souhaite aller..."

—Un bossu? dit Aurore, qui rêvait.

—Oui, un bossu. C'est toi qui l'as envoyé ?

—Non, pas moi.

—Tu le connais ?

—Je ne lui ai jamais parlé.

—Ma foi, je n'avais pas prononcé une parole qui pût apprendre à âme qui vive que je voulais avancer ma visite projetée pour demain matin. Je suis fâchée que tu connaisses ce gnome, j'aurais aimé à le regarder jusqu'au bout comme un être surnaturel. Du reste, il faut bien qu'il soit un peu sorneier pour avoir trompé la surveillance de mes argus. Sans vanité, vois-tu, ma toute belle, je suis autrement gardée que toi... Tu sais que je suis brave ; la proposition du petit homme noir chatouille ma manie d'aventures ; je l'accepte sans hésiter. Il me fait un second salut plus respectueux que le premier, ouvre une petite porte, à moi inconnue, dans ma propre chambre, conçois-tu cela ? Puis il me fait passer par des eouloirs que je ne soupçonnais absolument pas. Nous sortons sans être vus, un carrosse stationnait dans la rue, il me donne la main pour y monter ; dans le carrosse, il est d'une convenance parfaite. Nous descendons tous deux à ta porte ; le carrosse repart au galop, je monte les degrés, et, quand je me retourne pour le remercier, personne !

Aurore écoutait toute rêveuse.

—C'est lui, murmura-elle, ce doit être lui !

—Que dis-tu? fit dona Cruz.

—Rien... mais sous quel prétexte vas-tu être présentée au régent, Flor, ma gitanita ?

Dona Cruz se pinça les lèvres.

—Ma bonne petite, répondit-elle en s'installant

dans une bergère, il n'y a pas ici plus de gitana, que dans le creux de la main ; il n'y a jamais eu de gitana, c'est une chimère, une illusion, un mensonge, un songe. Nous sommes la noble fille d'une princesse, tout uniment.

— Toi ? fit Aurore stupéfaite.

— Eh bien, qui donc, répondit dona Cruz, à moins que ce ne soit toi ? Vois-tu, chère belle, les bohémiens n'en font jamais d'autres. Ils s'introduisent dans les palais par le tuyau des cheminées, à l'heure où le feu est éteint, ils s'emparent de quelques objets de prix, et ne manquent jamais d'emporter avec eux le berceau où dort la jeune héritière. Je suis l'héritière volée par les bohémiens... la plus riche héritière de l'Europe à ce que je me suis laissé dire.

On ne savait si elle raillait ou si elle parlait sérieusement. Peut-être ne le savait-elle pas elle-même. La volubilité de son débit mettait de belles couleurs à ses joues un peu brunes. Ses yeux plus noirs que le jais, pétillaient d'intelligence et de hardiesse. Aurore écoutait bouche bée. Son charmant visage peignait la naïveté crédule, et le plaisir qu'elle éprouvait du bonheur de sa petite amie se lisait franchement dans ses beaux yeux.

— Charmant ! fit-elle. Et comment te nommes-tu, Flor ?

Dona Cruz disposa les larges plis de sa robe et répondit noblement :

— Mademoiselle de Nevers.

— Nevers ! s'écria Aurore ! un des plus grands noms de France !

— Hélas ! oui, ma bonne. Il paraît que nous sommes un peu cousins de Sa Majesté.

— Mais comment ?...

— Ah ! comment ? comment ? s'écria dona

Cruz quittant tout à coup ses grands airs pour revenir à sa gaieté folle qui lui allait bien mieux, voilà ce que je ne sais pas. On ne m'a pas encore fait l'honneur de m'apprendre ma généalogie. Quand j'interroge, on me dit : " Chut ?... " Il paraît que j'ai des ennemis. Toute grandeur na petite, appelle la jalousie. Je ne sais rien ; cela m'est égal ; je me laisse faire avec une tranquillité parfaite.

Aurore, qui semblait réfléchir depuis quelques minutes, l'interrompit tout à coup :

— Flor, si j'en savais plus long que toi sur ta propre histoire ?

— Ma foi, ma petite Aurore, cela ne m'étonnerait pas ; rien ne m'étonne plus ; mais, si tu sais mon histoire, garde-la pour toi ; mon tuteur doit me la dire cette nuit en détail, mon tuteur et mon ami, M. le prince de Gonzague.

— Gonzague ! répéta Aurore en tressaillant.

— Qu'as-tu ? fit dona Cruz.

— Tu as dit Gonzague ?

— J'ai dit Gonzague, le prince de Gonzague, celui qui défend mes droits, le mari de la duchesse de Nevers, ma mère.

— Ah ! fit Aurore, ce Gonzague est le mari de la duchesse ?

Elle se souvenait de sa visite aux ruines de Caylus. Le drame nocturne se dressait devant elle. Les personnages inconnus hier avaient des noms aujourd'hui.

L'enfant dont avait parlé la cabaretière de Tarrides, l'enfant qui dormait pendant la terrible bataille, c'était Flor.

Mais l'assassin ?...

— A quoi penses-tu ? demanda dona Cruz.

— Je pense à ce nom de Gonzague.

Aurore.

— Pourquoi ?

— Avant de le dire, je veux savoir si tu l'aimes.

— Modérément, répliqua Dona Cruz ; j'aurais pu l'aimer, mais il n'a pas voulu.

Aurore garda le silence.

— Voyons, parle ! s'écria l'ancienne gitana, dont le pied frappa le plancher avec impatience.

— Si tu l'aimais... voulut dire Aurore.

— Parle, te dis-je !

— Puisqu'il est ton tuteur, le mari de ta mère...

— Caramba ! jura franchement la soi-disant Mlle de Nevers, faut-il donc tout te dire ? Je l'ai vue, ma mère ! Je la respecte beaucoup, il y a plus, je l'aime, car elle a bien souffert, mais, à sa vue, mon cœur n'a pas battu, mes bras ne se sont pas ouverts malgré moi. Ah ! vois-tu, Aurore, interrompi-elle dans un véritable élan de passion, il me semble qu'on doit se mourir de joie quand on est en face de sa mère.

— Cela me semble aussi, dit Aurore.

— Eh bien, je suis restée froide, trop froide. Parle, s'il s'agit de Gonzague, et ne crains rien ; ne crains rien et parle, quand même il s'agirait de Mme de Nevers.

— Il ne s'agit que de Gonzague, repartit Aurore. Ce nom de Gonzague est, dans mes souvenirs, mêlé à toutes mes terreurs d'enfant, à toutes mes angoisses de jeune fille. La première fois que mon ami Henri joua sa vie pour me sauver, j'entendis prononcer ce nom de Gonzague ; je l'entendis encore cette fois où nous fûmes attaqués dans une ferme des environs de Pampelune. Cette nuit où tu te servis de ton charme pour endormir mes gardiens dans la tente du chef des gitanos, ce nom de Gonzague vint pour la troisième fois frapper mes oreilles. A Madrid, encore

Gonzague ; au château de Caylus, Gonzague encore !

Dona Cruz réfléchissait à son tour.

— Don Luiz, ton beau Cincelador, t'a-t-il dit parfois que tu étais la fille d'une grande dame ? demanda-t-elle brusquement.

— Jamais, répondit Aurore, et pourtant je le crois.

— Ma foi, s'écria l'ancienne gitanita, je n'aime pas à méditer longtemps, moi, ma petite Aurore. J'ai beaucoup d'idées dans la tête, mais elles sont confuses et ne veulent point sortir. Quant à devenir une grande demoiselle, cela t'irait mieux qu'à moi, c'est mon avis ; mais mon avis est aussi qu'il ne faut point se rompre la cervelle à deviner des énigmes. Je suis chrétienne, et cependant j'ai gardé ce bon côté de la foi de mes pères, de mes pères nourriciers : prendre le temps comme il vient, les événements comme ils arrivent, et se consoler de tout en disant : " C'est le sort ! " Par exemple, une chose que je ne puis admettre, c'est que M. de Gonzague soit un coureur de grandes routes et un assassin ; il est trop bien élevé pour cela. Je te dirai qu'il y a beaucoup de Gonzague en Italic, beaucoup de vrais, beaucoup de faux ; le tien est sans doute un faux Gonzague. Je te dirai en outre que, si M. le prince de Gonzague était ton persécuteur, maître Louis ne t'aurait pas amenée justement à Paris, où M. le prince de Gonzague fait notoirement sa résidence.

— Aussi, dit Aurore, de quelles précautions nous entoure-t-il ! Défense de sortir, de se montrer même à la croisée...

— Bah ! fit dona Cruz, il est jaloux ?

— Oh ! Flor ! murmura Aurore avec reproche. Dona Cruz exécuta une pirouette ; puis elle

appela autour de ses lèvres le plus mutin de ses sourires.

— Je ne serai princesse que dans deux heures d'ici fit-elle, je puis encore parler la bouche ouverte. Oui, ton beau ténébreux, ton maître Louis, ton Lagardère, ton chevalier errant, ton roi, ton Dieu, est jaloux. Eh ! palsambleu ! comme on dit à la cour, n'en vaux-tu pas bien la peine ?

— Flor ! Flor ! répéta Aurore.

— Jaloux, jaloux, jaloux, ma toute belle ! Et ce n'est pas M. de Gonzague qui vous a chassé de Madrid. Ne sais-je pas, moi qui suis un peu sorcière, mademoiselle, que les amoureux mesuraient déjà la hauteur de vos jalousies ?

Aurore devint rouge comme une cerise. Toute sorcière qu'elle était, dona Cruz ne se doutait guère combien son trait avait touché juste. Elle regardait Aurore, qui n'osait plus relever les yeux.

— Tenez, fit-elle en la baisant au front, la voilà rouge d'orgueil et de plaisir ! Elle est contente qu'on soit jaloux d'elle. Est-il toujours beau comme un astre ? et fier ? et plus doux qu'un enfant ? Voyons, dites-moi cela ; voici mon oreille, avoue-le tout bas : tu l'aimes !

— Pourquoi tout bas ? fit Aurore en se redressant.

— Tout haut si tu veux.

— Tout haut, en effet : je l'aime.

— A la bonne heure ! voilà qui est parlé ! Je t'embrasse pour ta francise. Et, reprit-elle en fixant sur sa compagne le regard perçant de ses grands yeux noirs, tu es heureuse ?

.. Assurément.

— Bien heureuse ?

— Puisqu'il est là.

— Parfait ! s'écria la gitanita.

Puis elle ajouta, en jetant tout autour d'elle un regard passablement dédaigneux :

— “ Pobre dieha, dieha dulce ! ”

C'est le proverbe espagnol d'où nos vaudevillistes ont tiré le fameux axiôme : “ Une chaudière et son cœur. ” Quand dona Cruz eut tout regardé, elle dit :

— L'amour n'est pas de trop ici. La maison est laide, la rue est noire, les meubles sont affreux. Je sais bien, bonne petite, que tu vas me faire la réponse obligée : “ Un palais sans lui... ”

— Je vais te faire une autre réponse, interrompit Aurore : Si je voulais un palais, je n'aurais qu'un mot à dire.

— Ah bah !

— C'est ainsi.

— Est-il donc devenu si riche ?

— Je n'ai jamais rien souhaité qu'il ne me l'ait donné aussitôt.

— Au fait, murmura dona Cruz, qui ne riait plus, cet homme-là ne ressemble pas aux autres hommes. Il y a en lui quelque chose d'étrange et de supérieur. Je n'ai jamais baissé les yeux que devant lui... Tu ne sais pas, on a beau dire, il y a des magiciens. Je crois que ton Lagardère en est un.

Elle était toute sérieuse.

— Quelle folie ! s'écria Aurore.

— J'en ai vu ! prononça gravement la gitanita. Je veux en avoir le cœur net. Voyons, souhaite quelque chose en pensant à lui.

Aurore se mit à rire. Dona Cruz s'assit auprès d'elle.

— Pour me faire plaisir, ma petite Aurore, dit-

elle avec caresses ; ce n'est pas bien difficile, voyons !

— Est-ce que tu parles sérieusement ? fit Aurore étonnée.

Dona Cruz mit sa bouche contre son oreille et murmura :

— J'aimais quelqu'un, j'étais folle. Un jour, il a posé sa main sur mon front en me disant : "Flor, celui-là ne peut t'aimer." J'ai été guérie. Tu vois bien qu'il est sorcier.

— Et celui que tu aimais, demanda Aurore toute pâle, qui était-ce ?

La tête de dona Cruz se pencha sur son épaule. Elle ne répondit point.

— C'était lui ! s'écria Aurore avec une indicible terreur ; je suis sûre que c'était lui !

II

LES TROIS SOUHAITS

Dona Cruz avait les yeux mouillés. Un tremblement fiévreux agitait les membres d'Aurore. Elles étaient belles toutes deux et à la fois jolies. Le rapport de leurs natures se déplaçait en ce moment : la mélancolie douce était pour dona Cruz, d'ordinaire si pétulante et si hardie ; un éclair de jalouse passion jaillissait des yeux d'Aurore.

— Toi, ma rivale ! murmura-t-elle.

Dona Cruz l'attira vers elle malgré sa résistance et l'embrassa.

— Il t'aime, dit-elle à voix basse ; il t'aime et n'aimera jamais que toi !

— Mais toi ?

— Moi, je suis guérie et puis regarder en souriant, sans haine, avec bonheur, votre mutuelle tendresse ; tu vois bien que ton Lagardère est sorcier !

— Ne me trompes-tu point ? fit Aurore.

Dona Cruz mit la main sur son cœur.

— S'il ne fallait que mon sang pour cela, dit-elle le front haut et les yeux ouverts, vous seriez heureux !

Aurore lui jeta les deux bras autour du cou.

— Mais je veux mon épreuve ! s'écria dona Cruz ; ne me refuse pas, ma petite Aurore. Souhaite quelque chose, je t'en prie !

— Je n'ai rien à souhaiter.

— Quoi ! pas un désir ?

— Pas un !

Dona Cruz la fit se lever de force et l'entraîna vers la fenêtre. Le Palais-Royal resplendissait. Sous le péristyle, on voyait couler comme un flot de femmes brillantes et parées.

— Tu n'as pas même envie d'aller au bal du régent ? dit brusquement dona Cruz.

— Moi ! balbutia Aurore, dont le sein battit sous sa robe.

— Ne mens pas !

— Pourquoi mentirais-je ?

— Bon ! qui ne dit mot consent. Tu souhaites d'aller au bal du régent.

— Une !

Elle frappa dans ses mains en comptant :

— Mais, objecta Aurore, qui se prêtait en riant aux extravagances de sa camuagne, je n'ai rien ni bijoux, ni robes, ni parures...

— Deux ! fit dona Cruz, qui frappa dans ses mains pour la seconde fois ; tu souhaites des bijoux, des robes, des parures ? Et fais bien attention de penser à lui ; sans cela, rien de fait !

A mesure que l'opération marchait, la gitanita devenait plus sérieuse. Ses beaux grands yeux noirs n'avaient plus leur regard assuré. Elle croyait aux diableries, cette ravissante enfant ; elle avait peur, mais elle avait désir ; et sa curiosité l'emportait sur ses frayeurs.

— Fais ton troisième souhait, dit-elle en baisant la voix malgré elle.

— Mais je ne veux pas du tout aller au bal ! s'écria Aurore ; cessons ce jeu !

— Comment ! insinua dona Cruz ; si tu étais sûre de l'y rencontrer ?

— Henri ?

— Oui, ton Henri, tendre, galant, et qui te trouverait plus belle sous tes brillants atours.

— Comme cela, fit Aurore en baissant les yeux, je crois que j'irais bien.

— Trois ! s'écria la gitanita, qui frappa bruyamment ses mains l'une contre l'autre.

Elle faillit tomber à la renverse. La porte de la salle basse s'ouvrit avec fracas, et Berriehou, se précipitant essoufflé, s'écria sur le seuil.

— Voilà toutes les fanferluques et les faridondaines qu'on apporte pour notre demoiselle, qu'il y a dans plus de vingt cartons : des robes, des dentelles, des fleurs. Entrez : c'est ici le logis de M. le chevalier de Lagardère !

— Malheureux ! s'écria Aurore effrayée.

— N'ayez pas peur : on sait ce qu'on fait, répliqua Jean-Marie d'un air suffisant, n'y a plus à se cacher. A bas le mystère ! Nous jetons le masque, saperlotte !

Mais comment dire la surprise de dona Cruz ? Elle avait évoqué le diable, et le diable docile répondait à son appel ; et, certes, il ne s'était point fait attendre. Elle était septique un peu, cette belle fille. Tous les septiques sont superstitieux.

Dona Cruz, souvenez-vous-en, avait passé son enfance sous la tente des bédouins errants. C'est là le pays des merveilles. Elle restait bouche bée et les yeux tout ronds ouverts.

Par la porte de la salle basse, cinq ou six jeunes filles entrèrent, suivies d'autant d'hommes qui portaient des paquets et des cartons. Dona Cruz se demandait si, dans ces cartons et dans ces paquets, il y avait de vrais atours ou des feuilles sèches. Aurore ne put s'empêcher de sourire en voyant la mine bouleversée de sa compagne.

— Eh bien ? fit-elle.

— Il est sorcier, balbutia la gitanita ; je m'en doutais !

— Entrez, messieurs ; entrez, mesdemoiselles, criait cependant Berrichon ; entrez tout le monde. C'est ici maintenant la maison du bon Dieu. Je vas aller chercher Mme Balahaut, qui a si grande envie de voir comment c'est fait chez nous. Je n'ai jamais rien bu de si bon que sa crème d'angélicuc. Entrez, mesdemoiselles ; entrez, messieurs !

Ces messieurs et ces demoiselles ne demandaient pas mieux. Fleuristes, brodeuses et couturières déposèrent leurs cartons sur la grande table qui était au milieu de la salle basse.

Derrière les fournisseurs des deux sexes venait un page qui ne portait point de couleurs. Il marcha droit à Aurore, qu'il salua profondément avant de lui remettre un pli galamment lacé de soie. Il s'inclina de nouveau et sortit.

— Attendez donc au moins la réponse, vous ! fit Berrichon en courant après lui.

Mais le page était au détour de la rue déjà. Berrichon le vit s'aboucher avec un gentilhomme couvert d'un long manteau d'aventures. Berrichon ne connaissait point ce gentilhomme. Le gentilhomme demanda au page :

— Est-ce fait ?

Et, sur sa réponse affirmative, il ajouta ?

— Où as-tu laissé nos hommes ?

— Ici près, rue Pierre-Lescot.

— La litière y est ?

— Il a deux litières.

— Pourquoi cela ? demanda le gentilhomme étonné.

Le pan de son manteau, qui cachait le bas de son visage, se déranger. Nous eussions reconnu

Le menton pâle et pointu de ce bon M. de Peyrolles.

Le page répondit :

— Je ne sais, mais il y a deux litières.

— Un malentendu, sans doute, pensa Peyrolles.

Il eut envie d'aller jeter un coup d'œil à la porte de la maison de Lagardère ; mais la réflexion l'arrêta.

— On n'aurait qu'à me voir, murmura-t-il, tout serait perdu... Tu vas retourner à l'hôtel, dit-il au page, à toutes jambes ; tu m'entends bien ?

— A toutes jambes.

— A l'hôtel, tu trouveras ces deux braves qui ont encombré l'office toute la journée.

— Maître Coeardasse et son ami Passepoil ?

— Précisément. Tu leur diras : " Votre besogne est toute taillée, vous n'avez plus qu'à vous présenter..." A-t-on prononcé tout à l'heure le nom du gentilhomme à qui appartient la maison.

— Oui, M. de Lagardère.

— Tu te garderas bien de répéter ce nom. S'ils t'interrogent, tu leur diras que la maison ne contient que des femmes.

— Et je les ramènerai ?

— Jusqu'à ce coin, d'où tu leur montreras la porte.

Le page partit au galop, M. de Peyrolles, rejetant son manteau sur son visage, se perdit dans la foule.

A l'intérieur de la maison, Aurore venait d'arracher l'enveloppe de la missive apportée par le page.

— C'est son écriture ! s'écria-t-elle.

— Et voici une carte d'invitation semblable à la mienne, ajouta dona Cruz, qui n'était pas au

bout de ses surprises ; notre lutin n'a rien oublié.

Elle retourna la carte entre ses doigts. La carte, chargée de fines et gentilles vignettes, représentant des Amours ventrus, des raisins et des guilandes de roses n'avait absolument rien de diabolique. Pendant cela, Aurore lisait. La missive était ainsi conçue :

“ Chère enfant, ces parures viennent de moi ; j'ai voulu vous faire une surprise. Faites-vous belle ; une litière et deux laquais viendront de ma part vous conduire au bal, où je vous attendrai.

“ HENRI DE LAGARDERE.”

Aurore passa la lettre à dona Cruz, qui se frotta les yeux avant de lire, car elle avait des éblouissements.

— Et crois-tu à cela ? demanda-t-elle quand elle eut achevé.

— J'y crois, répondit Aurore ; j'ai mes raisons pour y croire.

Elle souriait d'un air sûr d'elle-même. Henri ne lui avait-il pas dit de ne s'étonner de rien ? Dona Cruz, elle, n'était pas éloigné de regarder la sécurité d'Aurore en de si étranges conjonctures comme un nouveau tour de l'esprit malin.

Cependant les caisses, cartons et paquets étaient maintenant leur éblouissant contenu sur la grande table. Dona Cruz put bien voir que ce n'étaient point là des feuilles sèches : il y avait une toilette complète de cour, plus un par-dessus ou domino de satin rose tout pareil à celui de Mlle de Nevers. La robe était d'armure blanche brodée d'argent : des roses semées, avec une perle fine au centre de chacune d'elles ; les bas-

ques, la pointe, les manches, le tour brodé de plumes d'oiseau-mouche.

C'était la mode suprême, Mme la marquise d'Aubignac, fille du financier Soulas, avait fait sa fortune et sa réputation à la cour par une robe semblable que M. Law lui avait donnée.

Mais la robe n'était rien. Les dentelles et les broderies pouvaient passer véritablement pour magnifiques. L'écrin valait une charge de brigadier des armées.

—C'est un sorcier, répétait dona Cruz en faisant l'inventaire de tout cela, c'est manifestement un sorcier !

On a beau être le Cincelador, à tailler des gardes dépees, on ne gagne pas de quoi faire de pareils cadeaux.

L'idée lui revint que toutes ces belles choses, à une heure donnée, se changeraient en sciure de bois ou en rubans de menuisier.

Berrichon admirait et ne se faisait pas faute d'exprimer son admiration. La vieille Française, qui venait de rentrer, hochait sa tête grise d'un air qui voulait dire bien des choses.

Mais il y avait à cette scène un spectateur dont nul ne soupçonnait la présence, et qui, certes, ne se montrait pas le moins curieux. Il était caché derrière la porte de l'appartement du haut, dont il entre-bâillait l'unique battant avec précaution. De ce poste élevé, il regardait la corbeille étalée sur la table, par-dessus les têtes des assistants.

Ce n'était point le beau maître Louis avec sa tête noble et mélancolique. C'était un petit homme tout de noir habillé, celui qui avait commis ce faux en contrefaisant l'écriture de Lagardère, celui qui avait loué la niche de Médor :

c'était le bossu Esope II, dit Jonas, vainqueur de la Baleine.

Il riait dans sa barbe et se frottait les mains.

—Têtebleu! disait-il à part lui, M. le prince de Gonzague fait bien les choses, et ce coquin de Peyrolles est décidément un homme de goût.

Il était là, ce bossu, depuis l'entrée de dona Cruz. Sans doute, il attendait M. de Lagardère.

Aurore était fille d'Eve. A la vue de tous ces splendides chiffons, son cœur avait battu. Cela venait de son ami : double joie ! Aurore ne fit même pas cette réflexion qui était venue à dona Cruz ; elle n'essaya point de supputer ce que ces royaux atours devaient coûter à son ami. Elle se donnait tout entière au plaisir. Elle était heureuse, et cette émotion qui prend les jeunes filles au moment de paraître dans le monde lui était douce. N'allait-elle pas avoir là-bas son ami pour protecteur ! Une chose l'embarassait : elle n'avait pas de chambrière, et la bonne Françoise était meilleure pour la cuisine que pour la toilette.

Deux des jeunes filles s'avancèrent comme si elles eussent deviné son désir.

—Nous sommes aux ordres de madame, dirent-elles.

Sur un signe qu'elles firent, porteurs et porteu-ses s'éloignèrent après de respectueux saluts. Dona Cruz pinça le bras d'Aurore.

—Est-ce que tu vas te mettre entre les mains de ces créatures? demanda-t-elle.

—Pourquoi non ?

—Est-ce que tu vas revêtir cette robe !

—Mais sans doute.

—Tu es brave ! tu es bien brave ! murmura la gitana. Au fait, se reprit-elle, ce diable est

d'une exquisite galanterie. Tu as raison, fais-toi belle, cela ne peut jamais nuire.

Aurore, dona Cruz et les deux caméristes qui faisaient partie de la corbeille entrèrent dans la chambre à coucher, Dame Françoise resta seule dans la salle basse avec Jean-Marie Berriehon, son petit-fils.

—Qu'est-ce que c'est que cette effrontée ? demanda la bonne femme.

—Qu'elle effrontée, grand'maman ?

—Celle qui a un domino rose.

—La petite brune ? Elle a des yeux qui sont tout de même pas mal reluisants, grand'maman.

—L'as-tu vue entrer ?

—Non, elle était là avant moi.

Dame Françoise tira son tricot de sa poche et se mit à réfléchir.

—Je vais te dire, reprit-elle de sa voix la plus grave et la plus solennelle ; je ne comprends rien de rien à tout ce qui se passe.

—Voulez-vous que je vous explique ça, grand'maman ?

—Non, mais si tu veux me faire un plaisir...

—Ah ! grand'maman, vous plaisantez ; si je veux vous faire un plaisir...

—C'est de te taire quand je parle, interrompit la bonne femme. On ne m'ôtera pas l'idée qu'il y a du miemae là-dessous.

—Mais du tout, grand'maman !

—Nous avons eu tort de sortir. Le monde est méchant. Qui sait si cette Balahault ne nous a pas induits ?

—Ah ! grand'maman, une si brave femme, qu'a de si bonne angélique !

—Enfin, j'aime y voir clair, moi, petiot, et toute cette histoire-là ne me va pas.

—C'est pourtant simple comme bonjour, grand'

maman. Notre demoiselle avait regardé toute la journée les voitures de fleurs et de feuillages qui arrivaient au Palais-Royal. Et, dame! elle poussait de fiers soupirs en regardant ça, la pauvre mignonnète. Donc, elle a retourné maître Louis dans tous les sens pour qu'il lui achète une invitation. Ça se vend, les invitations, grand'maman. Mme Balahault en avait eu une par le valet de garde-robe dont elle est parente par sa domestique (la domestique du valet de garde-robe), qui se fournit de tabac chez Mme Balahault la jeune, de la rue des Bons-Enfants. La domestique avait eu la carte pour l'avoir trouvée sur le bureau de son maître. Il y a eu trente louis à partager entre les deux Balahault et la domestique. C'est pas voler, ça, pas vrai, grand'maman ?

Dame Françoise était la plus honnête cuisinière de l'Europe, mais elle était cuisinière.

—Pardié! non, petiot, répondit-elle, c'est pas voler, un méchant chiffon de papier !

—Y a donc, reprit Berrichon que maître Louis s'est laissé embobiner, et qu'il est sorti pour aller acheter une carte. En route, il a marchandé des affutiaux pour dames, et il a envoyé tout ça, tout chaud.

—Mais il y en a pour une somme énorme! fit la vieille femme en s'arrêtant de tricoter.

Berrichon haussa les épaules.

—Ah! que vous êtes donc jeune, allez, grand'maman ! se récria-t-il ; du vieux satin brodé en faux et de petits morceaux de verre !

On frappa doucement à la porte de la rue.

—Qui nous vient encore là? demanda Françoise avec mauvaise humeur ; mets la barre.

—Pourquoi mettre la barre ? Nous ne jouons plus à cache-cache, grand'maman.

On frappa un peu plus fort.

—Si e'étaient pourtant des voleurs? pensa tout haut Berriehon, qui n'était pas brave.

—Des voleurs ! fit la bonne femme, quand la rue est éclairée comme en plein midi et pleine de monde ! Va ouvrir.

—Réflexion faite, grand'maman, j'aime mieux mettre la barre.

Mais il n'était plus temps ; on était las de frapper. La porte s'ouvrit discrètement, et une mâle figure, ornée de moustaches énormes, se montra sur le seuil. Le propriétaire de ces moustaches jeta un rapide coup d'œil tout autour de la chambre.

—As pas peur ! fit-il, ce doit être ici le nid de la colombe, sandiéou !

Puis, se tournant vers le dehors, il ajouta :

—Donne-toi la peine d'entrer, mon bon ; il n'y a qu'une respectable duègne et sa bagasse de petit poulet. Nous allons prendre langue.

En même temps, il s'avança, le nez au vent, le poing sur la hanche, faisant osciller avec majesté les plis de son manteau. Il avait un paquet sous le bras.

Celui qu'il avait appelé " mon bon " parut à son tour. C'était aussi un homme de guerre, mais moins terrible à voir. Il était beaucoup plus petit, très-maigre, et sa moustache indigente faisait de vains efforts pour figurer ce redoutable eroe qui va si bien au visage des héros. Il avait également un paquet sous le bras. Il jeta comme son chef de file, un regard autour de la chambre, mais ce regard fut beaucoup plus long et plus attentif.

C'est Jean-Marie Berriehon qui se repentait amèrement de n'avoir point posé la barre en temps utile ! Il rendait cette justice aux nou-

veaux venus de s'avouer à lui-même qu'il n'avait jamais vu deux coquins d'aussi mauvaise mine. Cette opinion prouvait que Berriehon n'avait point fréquenté le beau monde, car, certes, Cocardasse junior et frère Amable Passepoil étaient deux magnifiques gredins. Il se glissa derrière sa grand'mère, qui, plus vaillante, demanda de sa grosse voix :

—Que venez-vous chercher ici, vous autres ?

Cocardasse toucha son feutre avec cette courtoisie noble des gens qui ont usé beaucoup de sandales dans la poussière des salles d'armes. Puis il eligna de l'œil en regardant frère Passepoil. Frère Passepoil répondit par un elin d'œil pareil. Cela voulait dire sans doute bien des choses. Berriehon tremblait de tous ses membres.

—Eh done! respectable dame! dit enfin Cocardasse junior, vous avez un timbre qui me va droit au cœur. Et toi, Passepoil ?

Passepoil, nous le savons bien, était de ces âmes tendres que la vue d'une femme impressionne toujours fortement. L'âge n'y faisait rien. Il ne détestait même pas que la personne du sexe eût des moustaches plus fournies que les siennes. Passepoil approuva d'un sourire et mit son regard en coulisse. Mais admirez cette riche nature! sa passion pour la plus belle moitié du genre humain n'endormait point sa vigilance : il avait déjà fait dans sa tête la carte de céans.

La colombe, comme l'appelait Cocardasse, devait être dans cette chambre fermée, sous la porte de laquelle un rayon de vive lumière d'échappait. De l'autre côté de la salle basse, il y avait une porte ouverte, et à cette porte une clé.

Passepoil toucha le coude de Cocardasse et dit tout bas .

—La clé est en dehors !

Cocardasse approuva du bonnet.

—Vénérable dame, reprit-il, nous venons pour une affaire d'importance. N'est-ce point ici que demeure ... ?

—Non, répondit Berrichon derrière sa grand-mère, ce n'est pas ici.

Passepoil sourit. Cocardasse frisa sa moustache.

—Capédédiou ! fit-il, voilà un adolescent de bien belle espérance.

—L'air candide, ajouta Passepoil.

—Et de l'esprit comme quatre, tron de l'air ! Mais comment peut-il savoir que la personne en question n'est pas ici, puisque je ne l'ai point nommée ?

—Nous demeurons seuls tous deux, répliqua sèchement Françoise.

—Passepoil ? dit le Gascon.

—Cocardasse ? répondit le Normand.

—Té ! aurais-tu cru que la vénérable dame elle pût mentir comme une couquinasse normande ?

—Ma parole, reprit frère Passepoil d'un ton pénétré, comme un gascon, non, je ne l'aurais pas cru.

—Allons, allons, s'écria dame Françoise, dont les oreilles s'échauffaient, pas tant de bavardage. Il n'est pas l'heure de s'attarder chez les gens. Hors d'ici !

—Mon bon, dit Cocardasse, il y a une apparence de raison là dedans, l'heure elle est indue.

—Positivement, approuva Passepoil.

—Et cependant, reprit Cocardasse, nous ne pouvons nous en aller sans avoir obtenu de réponse, eh donc.

—C'est évident.

—Je propose donc, ma caillou, de visiter la maison honnêtement et sans bruit.

—J'obtempère! fit Amable Passepoil.

Et, se rapprochant vivement, il ajouta :

—Prépare ton mouchoir, j'ai le mien. Tu vas prendre le petit, je me charge de la femme.

Dans les grandes occasions, ce Passepoil se montrait parfois supérieur à Cocardasse lui-même. Leur plan était tracé.

Passepoil se dirigea vers la porte de la cuisine. L'intrépide Françoise s'élança pour lui barrer le passage, tandis que Berrichon essayait de gagner la rue afin d'appeler du secours. Cocardasse le saisit par une oreille et lui dit :

—Si tu cries, je t'étrangle, pécaïré!

Berrichon, terrifié, ne dit mot. Cocardasse lui noua son mouchoir sur la bouche.

Pendant cela, Passepoil, au prix de trois égratignures et de deux bonnes poignées de cheveux, bâillonnait dame Françoise solidement. Il la prit dans ses bras, et l'emporta à la cuisine, où Cocardasse apportait Berrichon.

Quelques personnes prétendent qu'Amable Passepoil profita de la position où était dame Françoise pour déposer un baiser sur son front. S'il le fit, il eut tort : elle avait été laide dès sa plus tendre jeunesse. Mais nous tenons à n'accepter aucune responsabilité au sujet de Passepoil. Ses mœurs étaient légères : tant pis pour lui !

Berrichon et sa grand'mère n'étaient pas au bout de leurs peines. On les garrotta ensemble et on les attacha fortement au pied de bahut à vaisselle, puis on referma sur eux la porte à double tour. Cocardasse junior et Amable Passepoil étaient maîtres absolus du terrain.

X

DEUX DOMINOS

Au dehors, dans la rue du Chantre, les boutiques étaient toutes fermées, Parmi les commères, celles qui ne dormaient pas encore faisaient foule et tapage à la porte du Palais-Royal. La Guichard et la Durand, Mme Balahault et Mme Morin, étaient toutes les quatre du même avis : jamais on n'avait vu entrer tant et de si riches toilettes aux fêtes de Son Altesse royale. Toute la cour était là.

Mme Balahault, qui était une personne considérable, jugeait en dernier ressort les toilettes préalablement discutées par Mme Morin, la Guichard et la Durand. Mais, par une transition habile, on arrivait aux personnes, après avoir épluché la soie et les dentelles. Parmi toutes ces belles dames, il en était bien peu qui eussent conservé aux yeux de Mme Balahault la robe nuptiale dont parle l'Écriture.

Mais ce n'était plus déjà pour les dames que nos commères se pressaient aux abords du Palais-Royal, bravant les invectives des porteurs et des cochers, défendant leurs places contre les tard-venus, et piétinant dans la boue avec une longanimité digne d'éloges ; ce n'était pas non plus pour les princes ou les grands seigneurs : on était blasé sur les dames, on avait eu des grands seigneurs et des princes en veux-tu en voilà ! On avait vu passer madame de Soubise avec Mme de

la Ferté. Les deux belles, la Fayette, la jeune duchesse de Rosny, cette blonde aux yeux noirs qui brouilla le ménage d'un fils de Louis XIV ; les demoiselles de Bourbon-Busset, cinq ou six Rohan de divers erus, des Broglie, des Chastellux, des Bauffremont, des Choiseil des Coigny, et le reste. On avait vu passer M. le comte de Toulouse, frère de M. du Maine, avec la princesse sa femme. Les présidents ne se comptaient plus, les ministres marquaient à peine ; on regardait pardessus les épaules les ambassadeurs. La foule restait pourtant et augmentait même de minute en minute. Qu'attendait donc la foule ? Elle n'eût pas montré tant de persévérance pour M. le régent lui-même. Mais c'est qu'il s'agissait, en vérité, d'un bien autre personnage ! Le jeune roi ! Non pas. Montez encore : Le Dieu, l'Écos-sais ; M. Law, la providence de tout ce peuple qui allait devenir un peuple millionnaire.

M. Law de Lauriston, le sauveur et le bienfaiteur ! M. Law, que cette même foule devait essayer d'étrangler à cette même place quelques mois plus tard ! M. Law, dont les chevaux ne travaillaient plus, remplacés qu'ils étaient sans cesse par des attelages humains ! La foule attendait ce bon M. Law. La foule était bien décidée à l'attendre jusqu'au lendemain matin.

Quand on songe que les poètes accussent volontiers la foule d'ineonstance, de légèreté, que sais-je ? cette excellente foule, plus patiente qu'un troupeau de moutons, cette foule inébranlable, cette foule tenace, cette foule infatigable qu'on vit de tout temps encombrer les trottoirs mouillés, quinze heures durant, pour voir passer ceci ou cela, pas grand'chose souvent, parfois rien du tout ! Si les bœufs gras des cinquante derniers siècles savaient écrire !

La rue du Chantre, noire et déserte, malgré le voisinage de cette cohue et de ces lumières, semblait dormir. Ses deux ou trois reverbères tristes se miraient dans son ruisseau fangeux. Au premier abord, on n'y découvrait âme qui vive. Mais, à quelques pas de la maison de maître Louis, de l'autre côté de la rue, dans un enfoncement profond, formé par la récente démolition de deux masures, six hommes vêtus de cauleurs sombres se tenaient immobiles et muets. Deux chaises à porteurs étaient à terre derrière eux. Ce n'était point M. Law que ceux-ci attendaient. Ils avaient les yeux fixés sur la porte close de la maison de maître Louis depuis que Cocardasse junior et frère Passepoil y étaient entrés.

Ceux-ci, restés seuls dans la salle basse après leur expédition victorieuse entré Berrichon et dame Françoise se posèrent en face l'un de l'autre, et se regardèrent avec une mutuelle admiration.

— Sandiéou ! l'enfant, dit Cocardasse, tu n'as pas encore oublié ton métier.

— Ni toi non plus : c'est fait très proprement, mais nous en sommes pour nos mouchoirs.

Si nous avons eu parfois à blâmer Passepoil, ce n'a point été par suite d'une injuste partialité. La preuve, c'est que nous ne craignons pas de signaler à l'occasion ses côtés vertueux : il était économe.

Cocardasse, entaché au contraire de prodigalité, ne releva point ce qui avait trait aux mouchoirs.

— Eh donc ! reprit-il, le plus fort est fait.

— Du moment qu'il n'y a pas du Lagardère dans une affaire, fit observer Passepoil, tout va comme sur des roulettes.

— Et le Lagardère est loin, as pas pur !

— Soixante lieues de pays entre nous et la frontière.

Ils se frottèrent les mains.

— Ne perdons pas de temps, mon pigeon, reprit Cocardasse ; sondons le terrain. Voici deux portes.

Il montrait l'appartement d'Aurore et le haut de l'escalier tournant. Passepoil se caressa le menton.

— Je vais glisser un coup d'œil par la serrure, dit-il en se dirigeant déjà vers la chambre d'Aurore.

Un regard terrible de Cocardasse junior l'arrêta.

— Capédédiou ! fit le Gascon, je ne souffrirai pas cela. C'ta petite couquinasse elle est à faire sa toilette : respectons la décence !

Passepoil baissa les yeux humblement.

— Ah ! mon noble ami, fit-il, que tu es heureux d'avoir de bonnes mœurs !

— Tron de l'air ! je suis comme cela, et sois sûr, mon bon, que la fréquentation d'un tel homme finira par te corriger. Le vrai philosophe il commande à ses passions.

— Je suis l'esclave des micnnes, soupira Passepoil ; mais c'est qu'elles sont si fortes !

Cocardasse lui toucha la joue paternellement.

— A vaincre sans péril, déclama-t-il avec gravité, on triomphe sans agrément. Monte un peu voir ce qu'il y a là-haut.

Passepoil grimpa aussitôt comme un chat.

— Fermée ! dit-il en levant le loquet de la porte de maître Louis.

— Et par le trou ? Ici la décence le permet.

— Noir comme un four.

— Viens ça, mon tout doux ! Récapitulons un peu les instructions de ce bon M. de Gonzague.

— Il nous a promis, dit Passepoil, cinquante pistoles à chacun.

— A certaines conditions. " Primo "...

Au lieu de poursuivre, il prit le paquet qu'il avait sous le bras. Passepoil fit de même. A ce moment, la porte que Passepoil avait trouvée close au haut de l'escalier tourna sans bruit sur ses gonds. La figure pâle et fûtée du bossu parut dans la pénombre. Il se prit à écouter. Les deux maîtres d'armes regardaient leurs paquets d'un air indécis.

— Est-ce absolument nécessaire ? demanda Cocardasse, qui frappa sur le sien d'un air mécontent.

— Pure formalité, répliqua Passepoil.

— Eh donc ! Normand, tire-nous de là.

— Rien de plus simple. Gonzague nous a dit :

" Vous porterez des habits de laquais ; " nous les portons fidèlement... sous notre bras.

Le bossu se mit à rire.

— Sous notre bras ! s'écria Cocardasse enthousiasmé ; tu as de l'esprit comme un démonio, ma caillou !

— Sans mes passions et leur tyrannique empire, répliqua sérieusement Passepoil, je crois que j'aurais été loin.

Ils déposèrent tous les deux sur la table leurs paquets, qui contenaient des habits de livrée. Cocardasse poursuivit.

— M. de Gonzague nous a dit en second lieu :

" Vous vous assurerez que la litière et les porteurs attendent dans la rue du Chantre."

— C'est fait, dit Passepoil.

— Oui bien, fit Cocardasse en se grattant l'oreille ; mais il y a deux chaises, que penses-tu de cela, toi, mon minion ?

— Abondance de bien ne nuit pas, décida Passepoil ; je n'ai jamais été en chaise.

— Té ! ni moi non plus.

— Nous nous ferons parler à tour de rôle pour revenir à l'hôtel.

— Régulé. Troisièmement : “ Vous vous introduirez dans la maison.”

— Nous y sommes.

— “ Dans la maison, il y a une jeune fille...”

— Tiens, mon noble ami, s'écria frère Passepoil, regarde, me voilà tout tremblant.

— Et tout blême. Qu'as-tu donc ?

— Rien que pour entendre parler de ce sexe auquel je dois tous mes malheurs...

Cocardasse lui frappa rudement sur l'épaule.

— As pas pur ! fit-il, mon bon ; entre amis, on se doit des égards. Chacun a ses petites faiblesses : mais, si tu me romps encore les oreilles avec tes passions, sandiéou ! je te les coupe.

Passepoil ne releva point la faute de grammaire, et comprit bien qu'il s'agissait de ses oreilles. Il y tenait, bien qu'il les eût longues et rouges.

— Tu n'as pas voulu que je m'assure si la jeune fille était là, dit-il.

— La ragaze elle y est, repiqua Cocardasse ; écoute plutôt.

Un joyeux éclat de rire se fit entendre dans la pièce voisine. Frère Passepoil mit la main sur son cœur.

— “ Vous prendrez la jeune fille, poursuivit Cocardasse récitant sa leçon, ou plutôt, vous la prierez poliment de monter dans la litière, que vous ferez conduire au pavillon...”

— “ Et vous n'emploierez la violence, ajouta Passepoil, que s'il n'y a pas moyen de faire autrement.”

— C'est cela ! Et je dis que cinquante pistoles font un bon prix pour un pareille besogne !

— Ce Gonzague est-il assez heureux ! soupira tendrement Passepoil.

Cocardasse toucha la garde de sa rapière. Passepoil lui prit la main.

— Mon noble ami, dit-il, tue-moi tout de suite, e'est la seule manière d'éteindre le feu qui me dévore. Voilà mon sein, perée-le du coup mortel.

— Le Gascon le regarda un instant d'un air de compassion profonde.

— Pécairé ! fit-il, ce que c'est que de nous ! Voici une bagasse qu'elle n'emploiera pas une seule de ses cinquantes pistoles à jouer ou à boire !

Le bruit redoubla dans la chambre voisine. Coardasse et Passepoil tressaillirent, parce qu'une petite voix grêle et stridente prononça tout bas derrière eux :

— Il est temps !

Ils se retournèrent vivement. Le bossu de l'hôtel de Gonzague était debout auprès de la table, et défaisait tranquillement leurs paquets.

— Oh imé ! fit Coardasse, par où a-t-il passé celui-ci ?

Passepoil s'était prudemment reculé.

Le bossu tendit une veste de livrée à Passepoil, une autre à Coardasse.

— Et vite ! commanda-t-il sans élever la voix.

Ils hésitèrent. Le Gascon surtout ne pouvait point se faire à l'idée d'endosser eet habit de laquais.

— Capédédiou ! s'écria-t-il, de quoi te mêles-tu, toi ?

— Chut ! siffla le bossu, dépêchez.

On entendit à travers la porte la voix de dona Cruz qui disait :

— C'est parfait ! Il ne manque plus que la litière.

— Dépêchez ! répéta impérieusement le bossu.

En même temps, il éteignit la lampe.

La porte de la chambre d'Aurore s'ouvrit, jetant dans la salle basse une lueur vague. Cocardasse et Passepoil se retirèrent derrière la cage de l'escalier pour faire rapidement leur toilette. Le bossu avait entr'ouvert une des fenêtres donnant sur la rue du Chantre. Un léger coup de sifflet retentit dans la nuit. Une des litières s'ébranla. Les deux caméristes traversaient en ce moment la chambre à tâtons. Le bossu leur ouvrit la porte.

— Etes-vous prêts ? demanda-t-il tout bas.

— Nous sommes prêts, répondirent Cocardasse et Passepoil.

— A votre besogne !

Dona Cruz sortait de la chambre d'Aurore en disant :

— Il faudra bien que je trouve une litière ! Le diable galant n'avait donc pas songé à cela ?

Derrière elle, le bossu referma la porte. La salle basse fut plongée dans une complète obscurité. Dona Cruz n'avait pas peur des hommes ; c'était vers le démon que l'obscurité tournait ses terreurs. On venait d'évoquer le diable en riant : dona Cruz croyait déjà sentir ses cornes dans les ténèbres. Comme elle revenait vers la porte d'Aurore pour l'ouvrir, elle rencontra deux mains rudes et velues qui saisirent les siennes. Ces mains appartenaient à Cocardasse junior. Dona Cruz essaya de crier. Sa gorge, convulsivement serrée par l'épouvante, étrangla sa voix au passage. Aurore, qui se tournait et se retournait devant son miroir, car la parure la faisait coquette, Aurore ne l'entendit point, étourdie qu'el-

le était par les murmures de la foule massée sous ses fenêtres. On venait d'annoncer que le carrosse de M. Law, qui venait de l'hôtel d'Angoulême, était à la hauteur de la croix du Trahoir.

— Il vient ! il vient ! criait-on de toutes parts. Et la cohue de s'agiter follement.

— Mademoiselle, dit Cocardasse en dessinant un profond salut qui fut perdu, faute de quinquinet, permettez-moi de vous offrir la main, vivadiou !

Dona Cruz était à l'autre bout de la chambre. Là, elle rencontra deux autres mains, moins poilues, mais plus calleuses, qui étaient la propriété de frère Passepoil. Cette fois, elle réussit à pousser un grand cri.

— Le voici ! le voici, disait la foule.

Le cri de la pauvre dona Cruz fut perdu, comme le salut de Cocardasse. Elle échappa à cette seconde étreinte, mais Cocardasse la serra de près. Passepoil et lui s'arrangeaient pour lui fermer toute autre issue que la porte du perron. Quand elle arriva auprès de cette porte, les deux battants s'ouvrirent. La lueur des reverbères éclaira son visage. Cocardasse ne put retenir un mouvement de surprise. Un homme qui se tenait sur le seuil, en dehors, jeta une mante sur la tête de dona Cruz. On la saisit, demi-folle d'effroi, et on la poussa dans la chaise, dont la portière se referma aussitôt.

— A la petite maison derrière Saint-Magloire ! ordonna Cocardasse.

La chaise partit. Passepoil rentra, frétilant comme un goujon sur l'herbe. Il avait touché de la soie ! Cocardasse était tout pensif.

— Elle est mignonne ! dit le Normand, mignonne, mignonne ! Oh ! le Gonzague !

— Capédédiou ! s'écria Cocardasse, en homme

qui veut chasser une idée importune, j'espère que voici une affaire menée adroitement !

— Quelle petite main satinée !

— Les cinquantes pistoles elles sont à nous. Je te l'ai dit : du moment qu'il n'y a pas du Lagardère dans une aventure...

Il regarda tout autour de lui, comme s'il n'eût point été parfaitement convaincu de ce qu'il avançait.

— Et la taille ! fit Passepoil. Je n'envie à Gonzague ni ses titres ni son or ; mais...

— Allons ! interrompit Coardasse, en route !

— Elle m'empêchera longtemps de dormir !

Coardasse le saisit au collet et l'entraîna ; puis, se ravisant :

— La charité nous oblige à délivrer la vieille et son petit, dit-il.

— Ne trouves-tu pas que la vieille est bien conservée ? demanda frère Passepail.

Il eut un maître coup de poing dans le dos. Coardasse fit tourner la clé dans la serrure. Avant qu'il eût ouvert, la voix du bossu, qu'ils avaient presque oublié, se fit entendre du côté de l'escalier.

— Je suis assez content de vous, mes braves, dit-il ; mais votre besogne n'est pas finie. Laissez cela.

— Il a le verbe haut, ce petit tron de diou de mal bâti ! grommela Coardasse.

— Maintenant qu'on ne le voit plus, ajouta Passepoil, sa voix me fait un drôle d'effet. On dirait que je l'ai entendue quelque part autrefois.

Un bruit sec et répété annonça que le bossu battait le briquet. La lampe se ralluma.

— Qu'avons-nous donc à faire, s'il vous plaît,

maître Esope ? demanda le gascon. Té ! c'est ainsi qu'on vous nomme, je crois ?

— Esope, Jonas, et d'autres noms encore, repartit le petit homme. Attention à ce que je vais vous ordonner !

— Salue Sa Seigneurie, Passepoil ! Ordonner ! peste !

Cocardasse mit la main au chapeau. Passepoil l'imita en ajoutant d'un ton railleur.

— Nous attendons les ordres de Son Excellence !

— Et b'n vous faites ! prononça sèchement le bossu.

Nos deux estafiers échangèrent un regard. Passepoil perdit son air de moquerie et murmura :

— Cette voix-là, bien sûr que je l'ai entendue !

Le bossu prit derrière l'escalier deux de ces lanternes à manche qu'on portait au-devant des chaises, la nuit. Il les alluma.

— Prenez ceci, dit-il.

— Eh done ! fit Cocardasse avec mauvaise humeur ; croyez-vous que nous pourrions rattraper la chaise ?

— Elle est loin, si elle court toujours ! ajouta Passepoil.

— Prenez ceci !

Ce bossu était entêté. Nos deux braves prirent chacun une lanterne.

Le bossu montra du doigt la chambre d'où dona Cruz était sortie quelques minutes auparavant.

— Il y a là une jeune fille, dit-il.

— Encore ! s'écrièrent à la fois Cocardasse et Passepoil.

Et ce dernier pensa tout haut :

— L'autre litière !

— Cette jeune fille, poursuivit le bossu, achève

de s'habiller. Elle va sortir par cette porte, comme l'autre.

Cocardasse désigna d'un coup d'œil la lampe rallumée.

— Elle nous verra, dit-il.

— Elle vous verra.

— Alors, que ferons-nous ? demanda le Gascon.

— Je vais vous le dire : vous aborderez la jeune fille franchement, mais respectueusement. Vous lui direz : " Nous sommes ici pour vous conduire au bal du palais."

— Il n'y avait pas un mot de cela dans nos instructions, fit observer Passepoil.

Et Cocardasse ajouta :

— La jeune fille nous croira-t-elle ?

— Elle vous croira, si vous lui dites le nom de celui qui vous envoie.

— Le nom de M. de Gonzague.

— Non pas ! Et si vous ajoutez que votre maître l'attendra, minuit sonnant, souvenez-vous bien de cela ! dans les jardins du palais, au grand-point de Diane.

— Avons-nous donc deux maîtres à présent, sandiéou ? s'écria Cocardasse.

— Non, répondit le bossu, vous n'avez qu'un maître, mais il ne s'appelle pas Gonzague.

Le bossu, disant cela, gagna l'escalier fournant. Il mit le pied sur la première marche.

— Et comment s'appelle-t-il, notre maître ? interrogea Cocardasse, qui faisait de vains efforts pour garder son insolent sourire ; Esope II, sans doute ?

— Ou Jonas ? balbutia Passepoil.

Le bossu les regarda ; ils baissèrent les yeux. Le bossu prononça lentement :

— Votre maître se nomme Henri de Lagardère !

Ils frémirent tous deux, et parurent soudain rapetissés.

— Lagardère ! firent-ils de la même voix sourde et tremblante.

Le bossu monta l'escalier. Quand il fut en haut, il les regarda un instant courbés et domptés ; puis il dit ces seuls mots :

— Marchez droit !

Et il disparut.

— Aïe ! fit Passepoil quand la porte du haut fut refermée.

— As pas pur ! grommela Cocardasse, nous avons vu le diable.

— Marchons droit, mon noble ami.

— Capédédiou ! soyons sages comme des images, et marchons droit. Figure-toi, se reprit le Gascon, que j'avais cru reconnaître...

— Le petit Parisien ?

— Non, la jeune fille, celle que nous avons mise en chaise, pour la gentille bohémienne que j'ai vue là-bas, en Espagne, au bras de Lagardère.

Passepoil poussa un cri : la chambre d'Aurore venait de s'ouvrir.

— Qu'est-ce donc ? fit le Gascon en frissonnant.

Car tout l'épouvantait désormais.

— La jeune fille que j'ai vue au bras de Lagardère, là-bas, en Flandre ! balbutia Passepoil.

Aurore était sur le seuil.

— Flor ! appela-t-elle, où donc es-tu ?

Cocardasse et Passepoil, tenant à la main leurs lanternes, s'avancèrent, l'échine courbée. Leur détermination de marcher droit s'enracinait de plus en plus. C'étaient, du reste, deux laquais du plus magnifique modèle, avec leurs épées en verrouil. Bien peu de suisses de paroisses auraient pu lutter avec eux pour l'aisance et la

bonne tenue. Aurore était si délicieusement belle sous son costume de cour, qu'ils restèrent en admiration devant elle.

— Où est Flor ? est-ce que la folle est partie sans moi ?

— Sans vous, renvoya le Gaseon comme un écho.

Et le Normand répéta :

-- Sans vous !

Aurore donna son éventail à Passepoil, son bouquet à Cocardasse. Vous eussiez dit qu'elle avait eu de grands laquais toute sa vie.

— Je suis prête, dit-elle, partons !

Les échos :

— Partons !

— Partons !

Et, au moment de monter en chaise :

-- A-t-il dit où je le retrouverais ? demanda Aurore.

— Au rond-point de Diane, murmura Cocardasse avec une voix de ténor.

-- A minuit, acheva Passepoil.

Tous deux les bras pendants et le corps incliné.

On partit. Par-dessus la chaise qu'ils accompagnaient, la lanterne à la main, Cocardasse junior et frère Passepoil échangèrent un dernier regard. Ce regard voulait dire : " Marchons droit ! "

L'instant d'après, on eût pu voir sortir, par la porte de l'allée qui conduisait à l'appartement de maître Louis, un petit homme noir qui longea rue du Chantre en trotinant.

Il traversa la rue Saint-Honoré au moment où le carrosse de ce bon M. Law allait passer, et la foule se moqua bien de sa bosse. De ces moqueries, le bossu ne semblait point beaucoup se sou-

cier. Il fit le tour du Palais-Royal, et entra dans la cour des Fontaines.

Rue de Valois, il y avait une petite porte qui donnait accès dans la partie des bâtiments appelés " les privés de Monsieur." C'était là que Philippe d'Orléans, régent de France, avait son cabinet de travail. Le bossu frappa d'une certaine sorte. On lui ouvrit aussitôt, et, du fond d'un corridor noir, une grosse voix s'éleva :

— Ah ! c'est toi, Riquet à la Houpe, hit-elle, monte vite, on t'attend !

---

QUATRIEME PARTIE

LE PALAIS-ROYAL

---

I

SOUS LA TENTE

Les pierres aussi ont leurs destinées. Les murailles vivent longtemps et voient les générations passer ; elles savent bien des histoires ! Ce serait un curieux travail que la monographie d'un de ces cubes taillés dans le liais ou dans le tuf, dans le granit ou dans le grès. Que de drames à l'entour, comédies et tragédies ! Que de grandes et que de petites choses ! combien de rires ! combien de pleurs !

Ce fut la tragédie qui fonda le Palais-Royal. Armand Du Plessis, cardinal de Richelieu, immense homme d'Etat, lamentable poète, acheta du sieur Dufresne l'ancien hôtel de Rambouillet, au marquis d'Estrées le grand hôtel de Mercœur ; sur l'emplacement de ces deux demeures seigneuriales, il donna l'ordre à l'architecte Lemercier de lui bâtir une maison digne de sa haute fortune. Quatre autres fiefs furent acquis pour dessiner les jardins. Enfin, pour dégager la façade, où étaient les armoiries de Richelieu surmontées du

chapeau de cardinal, on fit emplette de l'hôtel de Sillery, en même temps qu'on ouvrait une grande rue pour permettre au carrosse de Son Excellence d'arriver sans encombre à ses fermes de Grange-Batelière. La rue devait garder le nom de Richelieu ; la ferme, sur les terrains de laquelle s'élève maintenant le plus brillant quartier de Paris, baptisa longtemps l'arrière-façade de l'Opéra ; le palais seul n'eût point de mémoire. Tout battant neuf, il échangea son titre de cardinal pour un titre plus élevé encore. Richelieu dormait à peine dans la tombe que sa maison s'appelait déjà le Palais-Royal.

Il aimait le théâtre, ce terrible prêtre ! on pourrait presque dire qu'il bâtit son palais pour y mettre des théâtres. Il en fit trois, bien qu'à la rigueur il n'en fallut qu'un, pour représenter sa chère tragédie de "Mirame", fille idolâtrée de sa propre muse. Elle était en vérité trop lourde pour exceller au jeu des vers, cette main qui trancha la tête du connétable de Montmorency. "Mirame" fut représentée devant trois milles fils et filles des croisés qui eurent bien le cœur d'applaudir. Cent odes, autant de dithyrambes, le double de madrigaux, tombèrent le lendemain en pluie fade sur la ville, célébrant les gloires du redoutable poète ; puis tout ce lâche bruit se tut. On parla tout bas d'un jeune homme qui faisait aussi des tragédies qui n'était pas cardinal, et qui s'appelait Corneille.

Un théâtre de deux cents spectateurs, un théâtre de cinq cents, un théâtre de trois mille : Richelieu ne se contenta pas à moins. Tout en suivant la politique pittoresque de Tarquin, tout en faisant tomber systématiquement les têtes effrontées qui dépassaient le niveau, il s'occupait de ses décors et de ses costumes, comme un excel-

lent directeur qu'il était. On dit qu'il inventa "la mer agitée" qui fait vivre maintenant dans le "premier dessous" tant de pères de famille, les nuage de gaze, les rampes mobiles et les "praticables." Il imagina lui-même le ressort qui faisait rouler le rocher de Sisyphe, fils d'Eole, dans la pièce de Desmarest. On ajoute qu'il tenait bien plus à ces divers petits talents, y compris celui de danser, qu'à sa gloire politique. C'est la règle. Néron ne fut point immortel, malgré ses succès de joueur de flûte.

Richelieu mourut, Anne d'Autriche et son fils Louis XIV vinrent habiter le Palais-Cardinal. La France fit tapage autour de ces murailles toutes neuves. Mazarin, qui ne rimait point de tragédies, écouta plus d'une fois, riant sous cape et tremblant à la fois, les grands cris du peuple ameuté sous ses fenêtres. Mazarin avait pour retraite les appartements qui servirent plus tard à Philippe d'Orléans, régent de France. C'était l'aile orientale, ayant retour sur la galerie actuelles des Proues, vers la cour des Fontaines. Il était là, au printemps de l'année 1640, quand les frondeurs pénétrèrent de force au palais pour se bien assurer par eux-mêmes qu'on ne leur avait point enlevé le jeune roi. Un tableau de la galerie du Palais-Royal représente ce fait et montre Anne d'Autriche soulevant, en présence du peuple, les langes de Louis XIV enfant.

A ce sujet, on rapporte un mot de l'un des petits-neveux du régent, le roi des Français, Louis-Philippe. Ce mot va bien au Palais-Royal, monument septique, charmant, froid, sans préjugés esprit fort en pierres de taille, qui se planta un jour sur l'oreille la cocarde verte de Camille Desmoulins, mais qui un autre jour caressa les cosaques ; ce mot va bien aussi à la race de l'élève

de Dubois, le plus spirituel prince qui ait jamais perdu le temps et l'or de l'État à faire orgie.

Casimir Delavigne, regardant ce tableau, qui est de Mauzaisse, s'étonnait de voir la reine sans gardes au milieu de cette multitude. Le duc d'Orléans, depuis Louis-Philippe, se prit à sourire et répondit :

— Il y en a mais on ne les voit pas.

Ce fut au mois de février 1672 que Monsieur, frère du roi, tige de la maison d'Orléans, entra en possession du Palais-Royal. Louis XIV, le 21 de ce mois, lui en constitua la propriété en apanage. Henriette-Anne d'Angleterre, duchesse d'Orléans, y tint une cour brillante. Le duc de Chartres, fils de Monsieur, le futur régent, y épousa, vers la fin de l'année 1692, Mlle de Blois, la dernière des filles naturelles du roi et de Mme de Montespan.

Sous la régence, il ne s'agissait plus de tragédie. L'ombre triste de Mirame dut se voiler pour ne point voir ces petits soupers que le duc d'Orléans faisait, dit Saint-Simon, " en des compagnies fort étranges ; " mais les théâtres servirent, car la mode était aux filles d'Opéra.

La belle duchesse de Berri, fille du régent, toujours entre deux vins et le nez barbouillé de tabac d'Espagne, faisait partie de " l'étrange compagnie " où n'entraient, ajoute le même Saint-Simon, " que des dames de moyenne vertu et des gens de peu, mais brillant par leur esprit et leur débauche... "

Mais, au fond, Saint-Simon, malgré d'intimes rapports, n'aimait pas le régent. Si l'histoire ne peut cacher entièrement les regrettables faiblesses de ce prince, du moins nous montre-t-elle les grandes qualités que ses excès ne parvinrent point à étouffer. Ses vices étaient à son infâme

précepteur. Ce qu'il avait de vertu lui appartenait d'autant mieux qu'on avait fait plus d'effort pour la tuer en lui. Ses orgies, et ceci est rare, n'eurent point de revers sanglant. Il fut humain, il fut bon. Peut-être eût-il été grand, sans les exemples et les conseils qui empoisonnèrent sa jeunesse.

Le jardin du Palais-Royal était alors beaucoup plus vaste qu'aujourd'hui. Il touchait d'un côté aux maisons de la rue Richelieu, et de l'autre aux maisons de la rue des Bons-Enfants. Au fond, du côté de la Rotonde, il allait jusqu'à la rue Neuve-des-Petits-Champs. Ce fut longtemps après seulement, sous le règne de Louis XVI, que Louis-Philippe-Joseph, duc d'Orléans, bâtit ce que l'on appelle les galeries de pierre, pour isoler le jardin et l'embellir.

Au temps où se passe notre histoire, d'énormes charmilles, toutes taillées en portiques italiens, entouraient les berceaux, les massifs et les parterres. La belle allée de marronniers d'Inde, plantée par le cardinal de Richelieu, était dans toute sa vigueur. L'arbre de Cracovie dernier représentant de cette avenue, existait encore au commencement de ce siècle.

Deux autres avenues d'ormes, taillés en boule, allaient dans le sens de la largeur. Au centre était une demi-lune avec bassin d'eau jaillissante. A droite et à gauche, en revenant vers le palais, on rencontrait le rond-point de Mercure et le rond-point de Diane, entourés de massifs d'arbrisseaux. Derrière le bassin se trouvait le quineonee de tilleuls, entre les deux grandes pelouses.

L'aile orientale du palais, plus considérable que celle où fut construit plus tard le Théâtre-Français, sur l'emplacement de la célèbre galerie

de Mansard, se terminait par un pignon à fronton qui portait cinq fenêtres de façade sur le jardin. Ces fenêtres regardaient le rond-point de Diane. Le cabinet de travail du régent était là.

Le grand théâtre qui avait subi fort peu de modifications depuis le temps du cardinal, servait aux représentations de l'Opéra. Le palais proprement dit, outre les salons d'apparat, contenait les appartements d'Elisabeth-Charlotte de Bavière, princesse palatine, duchesse douairière d'Orléans, seconde femme de Monsieur ; ceux de la duchesse d'Orléans, femme du régent, et ceux du duc de Chartres. Les princesses, à l'exception de la duchesse de Berri et de l'abbesse de Chelles, habitaient l'aile occidentale, qui allait vers la rue de Richelieu.

L'Opéra, situé de l'autre côté, occupait une partie de l'emplacement actuel de la cour des Fontaines et de la rue de Valois. Il avait ses derrières sur l'enclos des Bons-Enfants. Un passage, connu sous le nom galant de cour aux Ris, (ou Court Orry) séparait l'entrée particulière de ces dames des appartements du régent. Elles jouissaient, à titre de tolérance, du jardin du palais. Celui-ci n'était point ouvert au public comme de nos jours, mais il était facile d'en obtenir l'entrée. En outre, presque toutes les maisons des rues des Bons-Enfants, de Richelieu et Neuve-des-Petits-Champs avaient des balcons, des terrasses régnautes, des portes basses et même des perrons qui donnaient accès dans les massifs. Les habitants de ces maisons se croyaient si bien en droit de jouir du jardin, qu'ils firent plus tard un procès à Louis-Philippe-Joseph d'Orléans, lorsque ce prince voulut enclore le Palais-Royal.

Tous les auteurs contemporains s'accordent à

dire que le jardin du palais était un "séjour délicieux", et certes, sous ce rapport, nous avons beaucoup à regretter. Rien de moins délicieux que le promenoir carré envahi par les bonnes d'enfants, où s'alignent maintenant les deux allées d'ormes malades. Il faut croire que la construction des galeries, en interceptant l'air, nuit à la végétation. Notre Palais-Royal est une très belle cour ; ce n'est plus un jardin.

Cette nuit-là, c'était un enchantement, un paradis, un palais de fées ! Le régent, qui n'avait pas beaucoup de goût à la représentation, sortait de son habitude et faisait les choses magnifiquement. On disait, il est vrai, que ce bon M. Law fournissait l'argent de la fête. Mais qu'importait cela ? En ce monde, beaucoup de gens sont de cet avis qu'il ne faut voir que le résultat.

Si Law payait les violons en son propre honneur c'était un homme qui entendait bien la publicité, voilà tout. Il eût mérité de vivre en nos jours d'habileté où tel écrivain s'est fait une renommée en achetant tous les exemplaires des quatorze premières éditions de son livre, si bien que la quinzième a fini par se vendre ou à peu près ; où tel dentiste, pour gagner vingt mille francs, dépense dix mille écus en annonces ; où tel directeur de théâtre met chaque soir trois ou quatre cents humbles amis dans sa salle, pour prouver à deux cent cinquante spectateurs vrais que l'enthousiasme n'est pas mort en France.

Ce n'est pas seulement à titre d'inventeur de l'agio que ce bon M. Law peut-être regardé comme le véritable précurseur de la banque contemporaine. Cette fête était pour lui ; cette fête avait pour but de glorifier son système et aussi sa personne. Pour que la poudre qu'on jette aille bien dans les yeux éblouis, il faut la jeter de

haut. Ce bon M. de Law avait senti le besoin d'un piédestal d'où il put jeter sa poudre. On devait cuire une nouvelle fournée d'actions le lendemain.

Comme l'argent ne lui coûtait rien, il fit sa fête splendide. Nous ne parlerons point des salons du palais, décorés pour cette circonstance avec un luxe inouï. La fête était surtout dans le jardin, malgré la saison avancée. Le jardin était entièrement tendu et couvert. La décoration générale représentait un campement de colons dans la Louisiane, sur les bords du Mississipi, ce fleuve d'or. Toutes les serres de Paris avaient été mises à contribution pour composer des massifs d'arbustes exotiques : on ne voyait partout que fleurs tropicales et fruits du paradis terrestre. Les lanternes qui pendaient à profusion aux arbres et aux colonnes étaient des lanternes indiennes, on se le disait ; seulement, les tentes des indiens sauvages, jetées çà et là, semblaient trop jolies. Mais les amis de M. Law allaient répétant :

—Vous ne vous figurez pas comme les naturels de ce pays sont avancés !

Une fois admis le style un peu fantastique des tentes, il est certain que tout était d'un rococo délicieux. Il y avait des lointains ménagés des forêts sur toile, des rochers de carton à l'aspect terrible, des cascades qui écumaient comme si l'on eût mis du savon dans leur eau. Le bassin central était surmonté de la statue allégorique du Mississipi, qui avait un peu les traits de ce bon M. Law. Ce Dieu tenait une urne d'où l'eau s'échappait. Derrière le Dieu, dans le bassin même, on avait placé une machine ayant mission de figurer une de ces chaussées que construisent les castors dans les cours d'eau de l'Amérique

septentrionale. M. de Buffon n'avait pas encore fait l'histoire de ces intéressants animaux, ingénieux et méthodiques. Nous avons placé ce détail de la chaussée des castors, parce qu'il dit tout et vaut à lui seul la description la plus étendue.

C'était autour de la statue du Dieu Mississippi que la Nivelles, mesdemoiselles Desbois-Duplant, Hernoux, messieurs Leguay, Salvator et Pompignan, devaient danser le ballet indien, pour lequel cinq cents sujets étaient engagés.

Les compagnons de plaisir du régent, le marquis de Cossé, le duc de Brissac, Lafare le poète, Mme de Tencin, Mme de Royan et la duchesse de Berri, s'étaient bien un peu moqués de tout cela, mais pas tant que le régent lui-même. Il n'y avait guère qu'un homme pour surpasser le régent dans ses railleries : c'était ce bon M. Law.

Les salons étaient déjà encombrés, et Brissac avait ouvert le bal, par ordre, avec Mme de Toulouse. Il y avait foule dans les jardins, et le lansquenet allait sous toutes les tentes plus ou moins sauvages. Malgré les piquets de gardes françaises (déguisés en indiens d'Opéra) posés à toutes les portes des maisons voisines donnant sur les jardins, plus d'un intrus étant parvenu à se glisser. On voyait çà et là des dominos dont l'apparence n'était rien moins que catholique. C'était un grand bruit, une foule remuante et joyeuse, ayant parti-pris de s'amuser quand même. Cependant les rois de la fête n'avaient point fait encore leur entrée. On n'avait vu ni le régent, ni les princesses, ni ce bon M. Law. On attendait.

Dans un wigwam en velours nacarat, orné de crépines d'or, où les sachems du grand fleuve, eussent bien voulu fumer le calumet de paix, on

avait réuni plusieurs tables. Ce wigwam était situé non loin du rond-point de Diane, sous les fenêtres mêmes du cabinet du régent. Il contenait nombreuse compagnie.

Autour d'une table de marbre recouverte d'une natte, un lansquenet turbulent se faisait. L'oi roulait à grosses poignées ; on criait, on riait. Non loin de là, un groupe de vieux gentilshommes causait discrètement auprès d'une table de reversis.

A la table du lansquenet, nous eussions reconnu Chaverny, le beau petit marquis, Choisy, Navailles, Gironne, Nocé, Taranne, Albret et d'autres. M. de Peyrolles était là et gagnait. C'était une habitude qu'il avait ; on la lui connaissait. Ses mains étaient généralement surveillées. Du reste, sous la régence, tromper au jeu n'était pas péché.

On n'entendait que des chiffres qui allaient se croisant et rebondissant de l'un à l'autre : "Cent louis ! cinquante ! deux cents !" quelques jurons de mauvais joueurs, et le rire involontaire des gagnants. Toutes les figures, bien entendu, étaient découvertes autour de la table. Dans les avenues, au contraire, beaucoup de masques et beaucoup de dominos allaient causant. Des laquais, en livrée de fantaisie et pour la plupart masqués pour ne pas dénoncer l'incognito de leurs maîtres se tenaient de l'autre côté du petit perron du régent.

—Gagnez-vous, Chaverny? demanda un petit domino bleu qui vint mettre sa tête encapuchonnée à l'ouverture de la tente.

Chaverny jetait le fond de sa bourse sur la table.

—Cidalise, s'écria Gironne, à notre secours, nymphe des forêts vierges !

Un autre domino parut derrière le premier.

—Plaît-il? demanda ce second domino.

—Ce n'est pas une personnalité, Desbois, ma mignonne, lui fut-il répondu ; il s'agit de forêts.

—A la bonne heure! fit Mlle Desbois-Duplant, qui entra.

Cidalise donna sa bourse à Gironne. Un des vieux gentilshommes assis à la table de reversis fit un geste de dégoût.

—De notre temps, M. de Barbanchois, dit-il à son voisin, cela se faisait autrement.

—Tout est gâté, M. de la Hunaudaye, répondit le voisin ; tout est perverti.

—Rapetissé, M. de Barbanchois.

—Travesti.

—Abâtardi, M. de la Hunaudaye.

—Galvaudé.

—Sali !

Et, tous deux en chœur, avec un grand soupir :

—Où allons-nous, baron ? où allons-nous ?

M. le baron de Barbanchois poursuivit, en prenant un des boutons d'agate qui décoraient l'antique pourpoint de M. le baron de la Hunaudaye :

—Qui sont ces gens, monsieur le baron ?

—Monsieur le baron, je vous le demande ?

—Tiens-tu, Taranne? criait en ce moment Montaubert : cinquante !

—Taranne? grommela M. de Barbanchois. Ce n'est pas un homme, c'est une rue !

—Tiens-tu, Albret ?

—Cela s'appelle, fit M. de la Hunaudaye, comme la mère de Henri le Grand. Où pêchent-ils leur noms ?

— Où Bichon, l'épagueul de madame la baronne, a-t-il péché le sien? répliqua M. de Barbanchois en ouvrant sa tabatière.

Cidalise, qui passait, y fourra effrontément ses deux doigts; M. le baron resta bouche béante.

— Il est bon! dit la fille de l'Opéra.

— Madame, repartit gravement le baron de Barbanchois, je n'aime point mêler. Veuillez accepter la boîte.

Cidalise ne se formalisa point. Elle prit la boîte et toucha d'un geste caressant le vieux menton du gentilhomme indigné. Puis elle fit pirouette et s'éloigna.

— Où allons-nous? répéta M. de Barbanchois, qui suffoquait. Que dirait le feu roi s'il voyait de pareilles choses?

Au lansquenet :

— Perdu, Chaverny, encore perdu!

— C'est égal, j'ai ma terre de Chanailles. Jo tiens tout!

— Son père était un digne soldat, dit le baron de Barbanchois. A qui appartient-il?

— A M. le prince de Gonzague.

— Dieu nous garde des Italiens!

— Les Allemands valent-ils mieux, monsieur le baron? Un comte de Horn roué en Grève pour assassinat!

— Un parent de Son Altesse! Où allons-nous?

— Je vous dis, monsieur le baron, qu'on finira par s'égorger en plein midi dans les rues!

— Eh! monsieur le baron, c'est déjà commencé. N'avez-vous point lu les nouvelles? Hier une femme assassinée près du Temple, la Lauvet, une agioteuse.

— Ce matin, un commis du trésor de la guerre, le sicur Sandrier, retiré de la Seine au pont Notre-Dame.

— Pour avoir parlé trop haut de cet Ecossais maudit, prononça tout bas M. de Barbanchois.

— Chut ! fit M. de la Hunaudaye ; c'est le onzième depuis huit jours !

— Oriol ! Oriol ! à la rescousse ! crièrent en ce moment les joueurs.

Le gros petit traitant parut à l'entrée de la tente. Il avait le masque ; et son costume, d'une richesse grotesque, lui avait fait dans le bal un haut succès de rire :

— C'est étonnant, dit-il, tout le monde me connaît !

— Il n'y a pas deux Oriol ! s'écria Navailles.

— Ces dames trouvent que c'est assez d'un ! fit Nocé.

— Jaloux ! s'écria-t-on de toutes parts en riant.

Oriol demanda :

— Messieurs, n'avez-vous point vu Nivelles ?

— Dire que ce pauvre ami, déclama Gironne, sollicite en vain depuis huit mois la place de financier bafoué et dévoré auprès de cette chère Nivelles !

— Jaloux ! dit-on encore.

— As-tu vu d'Hozier, Oriol ?

— As-tu tes parchemins ?

— Oriol, sais-tu le nom de l'aïeul que tu vas envoyer aux croisades ?

Et les rires d'éclater.

M. de Barbanchois joignit les mains ; M. de la Hunaudaye disait :

— Ce sont des gentilhommes, monsieur le baron, qui raillent ces saintes choses !

— Où allons-nous, Seigneur, où allons-nous ?

— Peyrolles, dit le petit traitant qui s'approcha de la table, je vous fais les cinquante louis puisque c'est vous ; mais relevez vos manchettes.

— Plaît-il ? fit le factotum de M. de Gonzague, je ne plaisante qu'avec mes égaux, mon petit monsieur.

Chaverny regarda les laquais derrière le perron du régent.

— Parbleu ! murmura-t-il, ces coquins ont l'air de s'ennuyer là-bas. Va les chercher, Taranne, pour que cet honnête M. de Peyrolles ait un peu avec qui plaisanter.

Le factotum n'entendit point cette fois. Il ne se fâchait qu'à bonnes enseignes. Il se contenta de gagner les cinquante louis d'Oriol.

— Et du papier ! disait le vieux Barbanchois, toujours du papier !

— On nous paye nos pensions en papier, baron !

— Et nos fermages. Que représentent nos chiffres ?

— L'argent s'en va.

— L'or aussi. Voulez-vous que je vous dise, baron, nous marchons à une catastrophe.

— Monsieur mon ami, repartit la Hunaudaye en serrant furtivement la main de Barbanchois, nous y marchons ; c'est l'avis de madame la baronne.

Parmi les clameurs, les rires et les quolibets croisés, la voix d'Oriol s'éleva de nouveau.

— Connaissez-vous la nouvelle, demanda-t-il, la grande nouvelle ?

— Non, voyons la grande nouvelle.

— Je vous la donne en mille. Mais vous ne devineriez pas.

— M. Law s'est fait catholique ?

— Mme de Berri boit de l'eau ?

— M. du Maine a fait demander une invitation au régent ?

Et cent autres impossibilités.

— Vous n'y êtes pas, dit Oriol, vous n'y êtes pas, très chers, vous n'y serez jamais ! Mme la princesse de Gonzague, la veuve inconsolable de M. de Nevers, Arthémise vouée au deuil éternel...

A ce nom de Mme la princesse de Gonzague, tous les vieux gentilshommes avaient dressé l'oreille.

— Eh bien, reprit Oriol, Arthémise a fini de boire la cendre de Mausole. Mme la princesse de Gonzague est au bal.

On se récria ; c'était chose incroyable.

— Je l'ai vue, affirma le petit traitant, de mes yeux vue, assise auprès de la princesse palatine. Mais j'ai vu quelque chose de plus extraordinaire encore.

— Quoi donc ? demanda-t-on de toute part.

Oriol se rengorgea. Il tenait le dé.

— J'ai vu, reprit-il, et pourtant je n'avais pas la berlue, et j'étais bien éveillé, j'ai vu M. le prince de Gonzague refusé à la porte du régent.

On fit silence. Cela intéressait tout le monde. Tout ce qui entourait cette table de lansquenets attendait sa fortune de Gonzague.

— Qu'y a-t-il d'étonnant à cela ? demanda Peyrolles. Les affaires de l'Etat...

— A cette heure, Son Altesse Royale ne s'occupe point des affaires de l'Etat...

— Cependant si un ambassadeur...

— Son Altesse Royale n'était point avec un ambassadeur.

— Si quelque caprice nouveau...

— Son Altesse Royale n'était pas avec une dame.

C'était Oriol qui faisait ces réponses nettes et catégoriques. La curiosité générale grandissait.

— Mais avec qui donc était Son Altesse Royale ?

— On se le demandait, repartit le petit traitant ; M. de Gonzague lui-même s'en informait avec beaucoup de mauvaise humeur.

— Et que lui répondaient les valets ? interrogea Navailles.

— Mystère, messieurs, mystère ! M. le régent est triste depuis certaine missive qu'il reçut d'Espagne. M. le régent a donné ordre aujourd'hui d'introduire par la petite porte de la cour des Fontaines un personnage qu'aucun de ses valets ordinaires n'a vu, sauf Blondeau, qui a cru entrevoir dans le second cabinet un petit homme tout noir de la tête aux pieds, un bossu.

-- Un bossu ! répéta-t-on à la ronde ; il en pleut, des bossus !

— Son Altesse Royale s'est enfermée avec lui. Et Lafare et Brissac, et la duchesse de Phalaris elle-même ont trouvé porte close.

Il y eut un silence. Par l'ouverture de la tente, on pouvait apercevoir les fenêtres éclairées du cabinet de Son Altesse. Oriol regarda de ce côté par hasard.

— Tenez ! tenez ! s'écria-t-il en étendant la main ; ils sont encore ensemble.

Tous les yeux se tournèrent à la fois vers les fenêtres du pavillon. Sur les rideaux blancs, la silhouette de Philippe d'Orléans se détachait ; il marchait. Une autre ombre indéceise, placée du côté de la lumière semblait l'accompagner. Ce fut l'affaire d'un instant : les deux ombres avaient dépassé la fenêtre. Quand elles revinrent, elles avaient changé de place en tournant. La silhouette du régent était vague, tandis que celle de son mystérieux compagnon se dessinait avec netteté sur le rideau ; quelque chose de difforme : une grosse bosse sur un petit corps, et de longs bras qui gesticulaient avec vivacité.

II

ENTRETIEN PARTICULIER

La silhouette de Philippe d'Orléans et celle de son bossu ne se montrèrent plus aux rideaux du cabinet. Le prince venait de se rasseoir ; le bossu restait debout devant lui, dans une attitude respectueuse mais ferme.

La cabinet du régent avait quatre fenêtres ; deux sur le jardin, deux sur la cour des Fontaines. On y arrivait par trois entrées, dont l'une était publique, la grande antichambre, les deux autres dérobées. Mais c'était là le secret de la comédie. Après l'Opéra, ces demoiselles, bien qu'elles n'eussent à traverser que la cour aux Ris, arrivaient à la porte du duc d'Orléans, précédées de lanternes à manche, et faisaient battre la porte à toute volée ; Cossé, Brissac, Gonzague, Lafare et le marquis de Bonnivet, ce bâtard de Gouffier que la duchesse de Berri avait pris à son service "pour avoir un outil à couper les oreilles", venaient frapper à l'autre porte en plein jour.

L'une de ces issues s'ouvrait sur la cour aux Ris, l'autre sur la cour des Fontaines, déjà dessinée en partie par la maison du financier Marct de Fontbonne, et le pavillon Réault. La première avait pour concierge une brave vieille, ancienne chanteuse de l'Opéra ; la seconde était gardée par Le Bréant, ex-palefrenier de Monsieur. C'étaient de bonnes places. Le Bréant était, en outre, l'un

des surveillants du jardin, où il avait une loge derrière le rond-point de Diane.

C'est la voix de Le Bréant que nous avons entendue au corridor noir, quand le bossu entra par la cour des Fontaines. On attendait en effet le bossu ; le régent était seul ; le régent était soucieux. Le régent avait encore sa robe de chambre, bien que la fête fut commencée depuis longtemps. Ses cheveux, qu'il avait très beaux, étaient en papillotes, et il portait de ces gants préparés pour entretenir la blancheur des mains. Sa mère, dans ses Mémoires, dit que ce goût excessif pour le soin de sa personne lui venait de Monsieur. Monsieur, en effet, jusqu'aux derniers jours de sa vie, fut autant et plus coquet qu'une femme.

Le régent avait dépassé sa quarante-cinquième année. On lui eût donné quelque peu davantage à cause de la fatigue extrême qui jetait comme un voile sur ses traits. Il était beau néanmoins ; son visage avait de la noblesse et du charme ; ses yeux, d'une douceur toute féminine, peignaient la bonté poussée jusqu'à l'extrême faiblesse. Sa taille se voûtait légèrement quand il ne représentait point. Ses lèvres et surtout ses joues avaient cette mollesse, cet affaissement qui est comme un héritage dans la maison d'Orléans.

La princesse palatine, sa mère, lui avait donné quelque chose de sa bonhomie allemande et de son esprit argent comptant ; mais elle en avait gardé la meilleure part. Si l'on en croit ce que cette excellente femme dit d'elle-même dans ses souvenirs, chef-d'œuvre de rondeur et d'originalité, elle n'avait eu garde de lui donner la beauté qu'elle n'avait point.

Sur certains tempéraments d'élite, la débauche

laisse peu de traces. Il y a des hommes de fer ; Philippe d'Orléans n'était point de ceux-là. Son visage et toute l'habitude de son corps disaient énergiquement quelle fatigue lui laissait l'orgie. On pouvait pronostiquer déjà que cette vie, prodiguée, usait ses dernières ressources et que la mort guettait là quelque part au fond d'un flacon de champagne.

Le bossu trouva au seuil du cabinet un seul valet de chambre qui l'introduisit.

— C'est vous qui m'avez écrit d'Espagne ? demanda le régent qui le toisa d'un coup d'œil.

— Non, monseigneur, répondit le bossu respectueusement.

— Et de Bruxelles ?

— Non plus de Bruxelles.

— Et de Paris ?

— Pas davantage.

Le régent lui jeta un second coup d'œil.

— Il m'étonnait que vous fussiez ce Lagardère, murmura-t-il.

Le bossu salua en souriant.

— Monsieur, dit le régent avec douceur et gravité, je n'ai point voulu faire allusion à ce que vous pensez. Je n'ai jamais vu ce Lagardère.

— Monseigneur, repartit le bossu, qui souriait toujours, on l'appelait le beau Lagardère quand il était cheval-léger de votre royal oncle. Je n'ai jamais pu être beau ni cheval-léger.

Il ne plaisait point au duc d'Orléans d'appuyer sur ce sujet.

— Comment vous nommez-vous ? demanda-t-il.

— Maître Lodis, monseigneur, dans ma maison. Au dehors, les gens comme moi n'ont d'autre nom que le sobriquet qu'on leur donne.

— Où demeurez-vous ?

— Très loin.

— C'est un refus de me dire votre demeure ?

— Oui, monseigneur.

Philippe d'Orléans releva sur lui son œil sévère et prononça tout bas :

— J'ai une police, monsieur, elle passe pour être habile, je puis aisément savoir...

— Du moment que Votre Altesse Royale semble y tenir, interrompit le bossu, je fais taire mes répugnances. Je demeure en l'hôtel de M. le prince de Gonzague.

— A l'hôtel de Gonzague ! répéta le régent étonné.

Le bossu salua et dit froidement :

— Les loyers y sont chers !

Le régent semblait réfléchir.

— Il y a longtemps, fit-il, bien longtemps que j'entendis parler pour la première fois de ce Lagardère. C'était autrefois un spadassin effronté.

— Il a fait de son mieux depuis lors pour expier ses folies.

— Que lui êtes vous ?

— Rien.

— Pourquoi n'est-il point venu lui-même ?

— Parce qu'il m'avait sous la main.

— Si je voulais le voir, où le trouverais-je ?

— Je ne puis répondre à cette question, monseigneur.

— Cependant...

— Vous avez une police, elle passe pour habile, essayez.

— Est-ce un défi, monsieur ?

— C'est une menace, monseigneur. Dans une heure d'ici, Henri de Lagardère peut être à l'abri de vos recherches, et la démarche qu'il a faite pour l'aquiesce de sa conscience, jamais il ne la renouvellera.

— Il l'a donc faite à contre-cœur, cette démarche ? demanda Philippe d'Orléans.

— A contre-cœur, c'est le mot, repartit le bossu.

— Pourquoi ?

— Parce que le bonheur entier de son existence est l'enjeu de cette partie, qu'il aurait pu ne point jouer.

— Et qui l'a forcé à jouer cette partie ?

— Un serment.

— Fait à qui ?

— A un homme qui allait mourir.

— Et cet homme s'appelait ?

— Vous le savez bien, monseigneur, cet homme s'appelait Philippe de Lorraine, duc de Nevers.

Le régent laissa tomber sa tête sur sa poitrine.

— Voilà vingt ans de cela, murmura-t-il d'une voix véritablement altérée ; je n'ai rien oublié, rien ! Je l'aimais, mon pauvre Philippe, il m'aimait. Depuis qu'on me l'a tué, je ne sais pas si j'ai touché la main d'un ami sincère.

Le bossu le dévorait du regard. Une émotion puissante était sur ses traits. Un instant il ouvrit la bouche pour parler ; mais il se contenta par un violent effort. Son visage redeint impassible.

Philippe d'Orléans se redressa et dit avec lenteur :

— J'étais le proche parent de M. le duc de Nevers. Ma sœur a épousé son cousin, M. le duc de Lorraine. Comme prince et comme allié, je dois protection à sa veuve, qui, du reste, est la femme d'un de mes plus chers amis. Si sa fille existe, je promets qu'elle sera une riche héritière et qu'elle épousera un prince si elle veut. Quant au meurtre de mon pauvre Philippe, on dit que je n'ai qu'une vertu, c'est l'oubli de l'injure, et cela.

est vrai : la pensée de la vengeance naît et meurt en moi à la même minute ; mais, moi aussi, je fis un serment quand on vint me dire : “ Philippe est mort ! ” A l’heure qu’il est, je conduis l’Etat ; punir l’assassin de Nevers ne sera plus vengeance, mais justice.

Le bossu s’inclina en silence. Philippe d’Orléans reprit :

— Il me reste plusieurs choses à savoir. Pourquoi ce Lagardère a-t-il tardé si longtemps à s’adresser à moi ?

— Parce qu’il s’était dit : “ Au jour où je me dessaisirai de ma tutelle, je veux que Mlle de Nevers soit femme et qu’elle puisse connaître ses amis et ses ennemis.”

— Il a les preuves de ce qu’il avance ?

— Il les a, sauf une seule.

— Laquelle ?

— La preuve qui doit confondre l’assassin.

— Il connaît l’assassin ?

— Il croit le connaître, et il a une marque certaine pour vérifier ses soupçons.

— Cette marque ne peut servir de preuve ?

— Votre Altesse Royale en jugera sous peu. Quant à la naissance et à l’identité de la jeune fille, tout est en règle.

Le régent réfléchissait.

— Quel serment avait fait ce Lagardère ? demanda-t-il après un silence ?

— Il avait promis d’être le père de l’enfant, répondit le bossu.

— Il était donc là au moment de la mort ?

— Il était là. Nevers mourant lui confia la tutelle de sa fille.

— Ce Lagardère tira-t-il l’épée pour défendre Nevers ?

— Il fit ce qu’il pût. Après la mort du duc, il

emporta l'enfant, bien qu'il fût seul contre vingt.

— Je sais qu'il n'y a point au monde de plus redoutable épée, murmura le régent ; mais il y a de l'obscurité dans vos réponses, monsieur. Si ce Lagardère assistait à la lutte, comment dites-vous qu'il a seulement des soupçons au sujet de l'assassin ?

— Il faisait nuit noire. L'assassin était masqué. Il frappa par derrière.

— Ce fut le maître qui frappa ?

— Ce fut le maître. Et Nevers tomba sur le coup en criant : " Ami, venge-moi ! "

— Et ce maître, poursuivit le régent avec une hésitation visible, n'était-ce point M. le marquis de Caylus-Tarrides ?

— M. le marquis de Caylus-Tarrides est mort depuis des années, répliqua le bossu ; l'assassin est vivant. Votre Altesse Royale n'a qu'un mot à dire, Lagardère, le lui montra cette nuit.

— Alors, fit le régent avec vivacité, ce Lagardère est à Paris ?

Le bossu se mordit la lèvre.

— S'il est à Paris, ajouta le régent, qui se leva, il est à moi !

Sa main agita une sonnette, et il dit au valet qui entra :

— Que M. de Machault vienne ici sur-le-champ.

M. de Machault était le lieutenant de police.

Le bossu avait repris son calme.

— Monseigneur, dit-il en regardant sa montre. à l'heure où je vous parle, M. de Lagardère m'attend, hors de Paris, sur une route que je ne vous indiquerai point, dussiez-vous me donner la question. Voici onze heures de nuit qui vont sonner. Si M. de Lagardère ne reçoit de moi aucun message avant onze heures et demie, son

cheval galopera vers la frontière. Il a des relais, votre lieutenant de police n'y peut rien.

— Vous serez otage ! s'écria le régent.

— Oh ! moi, fit le bossu, qui se prit à sourire, pour peu que vous teniez à me garder prisonnier, je suis en votre pouvoir.

Il croisa les bras sur sa poitrine. Le lieutenant de police entra. Il était myope, et, ne voyant point le bossu, il s'écria avant qu'on l'interrogât :

— Voici du nouveau ! Votre Altesse Royale verra si on peut user de élémence envers de pareils brouillons. Je tiens la preuve de leurs intelligences avec Alberoni. Cellamare est là dedans jusqu'au cou, et M. de Villeroy, et M. de Villars, et toute la vieille cour qui est avec le due et la duchesse du Maine.

— Silence ! fit le régent.

M. de Machault apercevait justement le bossu. Il s'arrêta tout interdit. Le régent fut une bonne minute avant de reprendre la parole. Pendant ce temps, il regarda plus d'une fois le bossu à la dérobée. Celui-ci ne surveillait pas.

— Machault, dit enfin le régent, je vous avais précisément appelé pour vous parler de M. Cellamare et des autres. Allez m'attendre, je vous prie, dans le premier cabinet.

Machault lorgna curieusement le bossu, et se dirigea vers la porte. Comme il allait franchir le seuil, le régent ajouta :

— Faites-moi passer, je vous prie, un sauf-conduit tout scellé, et contre-signé en blanc.

Avant de sortir, M. de Machault lorgna encore. Le régent, ne pouvant être bien longtemps si sérieux que cela :

— Où diable va-t-on prendre des myopes pour les mettre à la tête de l'affût ? grommela-t-il.

Puis il ajouta :

— Monsieur, ce chevalier de Lagardère traite avec moi de puissance à puissance. Il m'envoie des ambassadeurs, et me dicte lui-même, dans sa dernière missive, la teneur du sauf-conduit qu'il réclame. Il y a là-dessous probablement quelque intérêt en jeu. Ce chevalier de Lagardère exigera sans doute une récompense.

— Votre Altesse Royale se trompe, repartit le bossu ; M. de Lagardère n'exigera rien. Il ne serait pas au pouvoir du régent de France lui-même de récompenser le chevalier de Lagardère.

— Peste ! fit le due ; il faudra bien que nous voyions ce mystérieux et romanesque personnage. Il est capable d'avoir un succès fou à la cour, et de ramener la mode des chevaliers errants. Combien de temps nous faudra-t-il l'attendre ?

— Deux heures.

— C'est au mieux ! Il servira d'intermède entre le ballet indien et le souper sauvage. Cela n'est point dans le programme.

Le valet entra. Il apportait le sauf-conduit contre-signé par le ministre Le Blanc et de M. de Machault. Le régent remplit lui-même les blancs et signa.

— M. de Lagardère, reprit-il tout en écrivant, n'avait point commis de ces fautes qu'on ne puisse pardonner. Le feu roi était sévère à l'endroit des duels ; il avait raison. Les mœurs ont changé, Dieu merci ! depuis le temps, et les rapières tiennent mieux dans le fourreau. La grâce de M. de Lagardère sera enregistrée demain, et voici le sauf-conduit.

Le bossu avança la main. Le régent ne lâcha point encore l'acte.

— Vous préviendrez M. de Lagardère que toute

violence de sa part rompra l'effet de ce parchemin.

— Le temps de la violence est passé, prononça le bossu avec une sorte de solennité.

— Qu'entendez-vous par là, monsieur ?

— J'entends que le chevalier de Lagardère n'aurait pu accepter cette clause il y a deux jours.

— Parce que ?... fit le due d'Orléans avec défiance et hauteur.

— Parce que son serment le lui eût interdit.

— Il avait donc juré autre chose que de servir de père à l'enfant ?

— Il avait juré de venger Nevers...

Le bossu s'interrompit court.

— Achevez, monsieur, ordonna le régent.

— Le chevalier de Lagardère, répondit le bossu lentement, au moment où il emportait la petite fille, avait dit aux assassins ; “ Vous mourrez tous de ma main ! ” Ils étaient neuf ; le chevalier en avait reconnu sept, ceux-là sont morts.

— De sa main ? interrogea le régent, qui pâlit.

Le bossu s'inclina froidement en signe d'affirmation.

— Et les deux autres ? demanda encore le régent.

Le Bossu hésita.

— Il est des têtes, monseigneur, que les chefs de gouvernement n'aiment point à voir tomber sur l'échafaud, répondit-il enfin en regardant le prince en face. Le bruit que font ces têtes en tombant ébranle le trône. M. de Lagardère donnera le choix à Votre Altesse Royale. Il m'a chargé de lui dire : “ Le huitième assassin n'est qu'un valet, M. de Lagardère ne le compte pas ; le neuvième est le maître, il faut que cet homme meure. Si Votre Altesse Royale ne veut pas du

hourreau, on lui donnera une épée à cet homme et cela regardera M. de Lagardère.”

Le régent tendit une seconde fois le parchemin.

— La cause est juste, murmura-t-il ; je fais ceci en mémoire de mon pauvre Philippe. Si M. de Lagardère a besoin d'aide...

— Monseigneur, M. de Lagardère ne demande qu'une seule chose à Votre Altesse Royale.

— Quelle chose ?

— La discrétion. Un mot imprudent peut tout perdre.

— Je serai muet.

Le bossu salua profondément, mit le parchemin plié dans sa poche, et se dirigea vers la porte.

— Donc, dans deux heures ? dit le régent.

— Dans deux heures.

Et le bossu sortit.

— As-tu ce qu'il te faut, petit homme ? demanda le vieux concierge Le Bréant, quand il vit revenir le bossu.

Celui-ci glissa un double louis dans sa main.

— Oui, dit-il ; mais à présent je veux voir la fête.

— Tête bleu ! s'écria Le Bréant, le beau danseur que voilà !

— Je veux, en outre, continua le bossu, que tu me donnes la clé de ta loge dans le jardin.

— Pourquoi faire, petit homme ?

Le bossu lui glissa un second double louis.

— A-t-il de drôles de fantaisies, ce petit homme-là ! fit Le Bréant ; tiens, voilà la clé de ma loge.

— Je veux enfin, acheva le bossu, que tu portes dans ta loge le paquet que je t'ai confié ce matin.

—Et y a-t-il encore un double louis pour la commission ?

—Il y en a deux.

—Bravo ! Oh ! l'honnête petit homme ! Je suis sûr que c'est pour un rendez-vous d'amour.

—Peut-être, fit le bossu en souriant.

—Si j'étais femme, moi, j't'aimerais malgré ta bosse, à cause de tes doubles louis. Mais, s'interrompt ici le bon vieux Le Méant, il faut une carte pour entrer là-dedans. Les piquets de gardes françaises ne plaisaient pas !

—J'ai la mienne, répliqua le bossu ; porte seulement le paquet.

—Tout de suite, mon petit homme. Reprends le corridor, retourne à droite, le vestibule est éclairé ; tu descendras le perron. Divertis-toi bien, et bonne chance !

III

UN COUP DE LANSQUENET

Dans le jardin, l'affluence augmentait sans cesse. On se pressait principalement du côté du rond-point de Diane, qui avoisinait les appartements de Son Altesse Royale. Chacun voulait savoir pourquoi le régent se faisait attendre.

Nous ne nous occuperons pas beaucoup de conspirations. Les intrigues de M. du Maine et de la princesse sa femme, les menées du vieux parti Villeroy et de l'ambassade d'Espagne, bien que fertiles en incidents dramatiques, n'entrent point dans notre sujet. Ils nous suffit de remarquer en passant que le régent était entouré d'ennemis. Le parlement le détestait et le méprisait au point de lui disputer en toute occasion la préséance ; le clergé lui était généralement hostile à cause de l'affaire de la constitution ; les vieux généraux de l'armée active ne pouvaient avoir que du dédain pour sa politique débonnaire ; enfin, dans le conseil de régence même, il éprouvait de la part de certains membres, une opposition systématique. On ne peut pas se dissimuler que la parade financière de Law lui fut d'un immense secours pour détourner l'animadversion publique.

Persone, en effet, nul, excepté les princes légitimes, ne pouvait avoir une haine bien vigoureuse pour ce prince appartenant au genre neutre, qui n'avait pas un grain de méchanceté dans le cœur

mais dont la bonté était un peu de l'insouciance. On ne déteste bien que les gens qu'on eût pu aimer fortement. Or, Philippe d'Orléans comptait des compagnons de plaisir et n'avait point d'amis.

La banque de Law servit à acheter les princes. Le mot est dur ; mais l'histoire inflexible ne permet point d'en choisir un autre. Une fois les princes achetés, les ducs suivirent ; et les légitimés restèrent dans l'isolement, n'ayant d'autre consolation que quelques visites "à la vieille", comme on appelait alors Mme de Maintenon déchue.

M. de Toulouse se soumit franchement ; c'était un honnête homme. M. du Maine et sa femme durent chercher un point d'appui à l'étranger.

On dit qu'au temps où parurent les satires du poète Lagrange, intitulées les "Philippiques", le régent insista tellement auprès du duc de Saint-Simon, alors son familier, que ce duc consentit à lui en faire lecture. On dit que le régent écouta sans sourciller, et même en riant, les passages où le poète, traînant dans la boue sa vie privée et de famille, le montre assis auprès de sa propre fille, à la même table d'orgie. Mais on dit aussi qu'il pleura et qu'il s'évanouit à la lecture des vers qui l'accusaient d'avoir empoisonné successivement toute la postérité de Louis XIV. Il avait raison. Ces accusations, lors même qu'elles sont des calomnies, font sur le vulgaire une impression profonde. "Il en reste toujours quelque chose," a dit Beaumarchais, qui savait à quoi s'en tenir.

L'homme qui a parlé de la régence avec le plus d'impartialité, c'est l'historiographe Duclos dans ses "Mémoires secrets." On voit bien que l'avis

de Duclos est celui-ci : La régence du duc d'Orléans n'aurait pas tenu sans la banque de Law.

Le jeune roi Louis XV était adoré. Son éducation était confiée à des mains hostiles au régent. D'ailleurs, dans le public indifférent, il y avait de sourdes inquiétudes sur la probité de ce prince. On craignait d'un instant à l'autre de voir disparaître l'arrière-petit fils de Louis XIV, C'était là un admirable prétexte à conspirations. Certes, M. du Maine, M. de Villeroy, le prince de Cellemare, M. de Villars, Aiberoni, et le parti breton-espagnol n'intriguaient point pour leur propre intérêt. Fi donc ! Ils travaillaient pour soustraire le jeune roi aux funestes influences qui avaient abrégé la vie de ses parents.

Philippe d'Orléans ne voulut opposer d'abord à ces attaques que son insouciance. Les meilleures fortifications sont de terre molle. Un simple matelas pare mieux la balle qu'un bouclier d'acier. Philippe d'Orléans put dormir tranquille assez longtemps derrière son insouciance.

Quand il fallut se montrer, il se montra. Et comme le troupeau des assaillants qui l'entouraient n'avait ni valeur ni vertu, il n'eut besoin que de se montrer.

A l'époque où se continue notre histoire, Philippe d'Orléans était encore derrière son matelas. Il dormait, et les clabauderies de la foule ne troublaient point son sommeil. Dieu sait pourtant que la foule clabaudait assez haut, tout près de son palais, sous ses fenêtres et jusque dans sa propre maison ! Elle avait bien des choses à dire, la foule ; sauf ces infamies qui dépassaient le but, sauf ces accusations d'empoisonnement que l'existence même du jeune roi Louis XV démentait avec énergie, le régent ne



# MICROCOPY RESOLUTION TEST CHART

(ANSI and ISO TEST CHART No. 2)



1.0

4.5

2.8

2.5

5.0

5.6

3.2

2.2

6.3

3.6

7.1

8.0

9.0

10.0

11.2

12.5

14.0

16.0

18.0

20.0

22.5

25.0

28.0

31.5

36.0

40.0

45.0

50.0

56.0

63.0

71.0

80.0

90.0

100.0



1.1



2.0



1.8



1.25



1.4



1.6



APPLIED IMAGE Inc

1653 East Main Street  
Rochester, New York 14609 USA  
(716) 482-0300 - Phone  
(716) 288-5989 - Fax

prêtait que trop le flanc à la médisance. Sa vie était un éhonté scandale : sous son règne, la France ressemblait à l'un de ces grands vaisseaux désarmés qui s'en vont à la remorque d'un autre navire. Le remorqueur était l'Angleterre. Enfin, malgré le succès de la banque de Law, tous ceux qui prenaient la peine de pronostiquer la banqueroute prochaine de l'Etat trouvaient auditoire.

S'il y avait cette nuit, dans le jardin du régent un parti de l'enthousiasme, la cabale mécontente ne manquait pas non plus : mécontents politique, mécontents financiers, mécontents moraux ou distincts. A cette dernière classe, composée de tous ceux qui avaient été jeunes et brillants sous Louis XIV, appartenaient M. le baron de la Hunaudaye et M. le baron de Barbanchois. Ce n'étaient pas de grands débris ; mais ils se consolait entre eux, déclarant que de leur temps les dames étaient bien plus belles, les hommes bien plus spirituels, le ciel plus bleu, le vent moins froid, le vin meilleur, les laquais plus fidèles et les cheminées moins sujettes à fumer.

Ce genre d'opposition, remarquable par son innocence, était connu du temps d'Horace, qui appelle le vieillard "courtisan du passé," "laudator temporis acti."

Mais disons tout de suite qu'on ne parlait pas beaucoup politique parmi cette foule dorée, souriante, pimpante et masquée de velours qui traversait incessamment les cours du palais pour venir donner son coup d'œil aux décorations du jardin, et qui affluait surtout aux abords du rond-point de Diane. On était tout à la fête, et, si le nom de la duchesse du Maine, sortait de quelque jolie bouche, c'était pour la plaindre d'être absente.

Les grandes entrées commençaient à se faire. Le duc de Bourbon était là, donnant la main à la princesse de Conti ; le chancelier d'Aguesseau menait la princesse palatine ; lord Stairs, ambassadeur d'Angleterre, se faisait faire la cour par l'abbé Dubois. Un bruit se répandit tout à coup dans les salons, dans les cours, dans les charmilles, un bruit fait pour affoler toutes ces dames, un bruit qui fit oublier le retard du régent et l'absence de ce bon M. Law lui-même : le czar était au Palais-Royal ! le czar Pierre de Russie, sous la conduite du maréchal de Tessé, qu'on appelait son carnac, et suivi de trente gardes du corps qui avaient charge de ne le quitter jamais. Emploi difficile ! Pierre de Russie avait les mouvements brusques et les fantaisies soudaines. Tessé et ses gardes du corps faisaient parfois de rudes traites pour le joindre quand il échappait à leur respectueuse surveillance.

Il était logé à l'hôtel de Lesdiguières, auprès de l'Arsenal. Le régent l'y traitait magnifiquement ; mais la curiosité parisienne, violemment excitée par l'arrivée de ce sauvage souverain, n'avait pu encore s'assouvir, parce que le czar n'aimait point qu'on s'occupât de lui. Quand les passants s'avisèrent de s'attrouper aux abords de son hôtel, il envoyait le pauvre Tessé avec ordre de charger. Cet infortuné maréchal eût mieux aimé faire dix campagnes. L'honneur qu'il eut de garder le prince moscovite le vieillit de dix ans.

Pierre le Grand venait à Paris pour compléter son éducation de prince instaurateur et fondateur. Le régent n'avait point désiré cette terrible visite ; mais il fit contre fortune bon cœur, et essaya du moins d'éblouir le czar par la splendeur de son hospitalité. Cela n'était point ai-

sé: le czar ne voulait pas être ébloui. En entrant dans la magnifique chambre à coucher qu'on lui avait préparée à l'hôtel de Lesdiguières, il se fit mettre un lit de camp au milieu de la salle et se coucha dessus. Il allait bien partout visitant les boutiques et causant familièrement avec les marchands, mais c'était incognito. La curiosité parisienne ne savait où le prendre.

A cause de cela précisément et des choses bizarres qui se racontaient, la curiosité parisienne arrivait au délire. Les privilégiés qui avaient vu le czar faisaient ainsi son portrait : Il était grand, très bien fait, un peu maigre, le poil brun fauve, le teint brun, très animé, les yeux grands et vifs, le regard perçant, quelquefois farouche. Au moment où on y pensait le moins, un tic nerveux et convulsif décomposait tout à coup son visage. On attribuait cela au poison que l'écuyer Zoubow lui avait donné dans son enfance. Quand il voulait faire accueil à quelqu'un, sa physionomie devenait gracieuse et charmante. On sait le prix des grâces que font les animaux féroces. La créature qui a le plus de succès à Paris est l'ours du jardin des Plantes, parce que c'est un monstre de bonne humeur. Pour les Parisiens de ce temps, un czar mascovite était assurément un animal plus étrange, plus fantastique et plus invraisemblable qu'un ours vert ou qu'un singe bleu.

Il mangeait comme un ogre, au dire de Verton, maître d'hôtel du roi, qu'on avait chargé de sa table ; mais il n'aimait point les petits pieds. Il faisait par jour quatre repas considérablement copieux. A chaque repas, il buvait deux bouteilles de vin, et une bouteille de liqueur au dessert, sans compter la bière et la limonade entre deux. Cela faisait journellement douze bouteil-

les de liquides capiteux. Le duc d'Antin, parlant de là, affirmait que c'était l'homme le plus "capable" de son siècle. Le jour où ce duc le traita en son château de Petit-Bourg, Pierre le Grand ne put se lever de table. On l'emporta à bras, il avait trouvé le vin bon. On se demanda ce qu'il fallait de bon vin pour mettre en cet état le robuste Sarmate. Ses mœurs amoureuses étaient encore plus excentriques que ses habitudes de table. Paris en parlait beaucoup ; nous n'en parlerons point.

Dès qu'on sut que le czar était dans le bal, il y eut beaucoup de remue-ménage. Cela n'était point dans le programme. Chacun le voulut voir. Comme personne ne savait dire précisément où il était, on suivait les indications les plus diverses, et les courants de la foule allaient se heurtant à tous les carrefours. Le Palais-Uoyal n'est pas la forêt de Bondy ; on devait bien finir par le trouver !

Tout ce mouvement inquiétait fort peu nos joueurs de lansquenet, abrités sous la tente à l'indienne. Aueun d'eux n'avait lâché prise. L'or et les billets roulaient toujours sur le tapis. Peyrolles avait fait une banque superbe. Il tenait la main en ce moment. Chaverny, un peu pâle, riait encore, mais du bout des lèvres.

— Dix mille écus ! dit Peyrolles.

— Je tiens, répliqua Chaverny.

— Avec quoi ? demanda Navailles.

— Sur parole.

— On ne joue pas sur parole chez le régent, dit M. de Tresmes qui passait.

Et il ajouta d'un ton de dégoût profond :

— C'est un véritable tripot !

— Sur lequel vous n'avez pas votre dîme, mon-

sieur le duc, riposta Chaverny, qui le salua de la main.

Un éclat de rire suivit cette réponse et M. de Tresmes s'éloigna en haussant les épaules.

Ce duc de Tresmes, gouverneur de Paris avait le dixième sur tous les bénéfices des maisons où l'on donnait à jouer. Il avait la réputation de soutenir lui-même une de ces maisons, rue Bailleul. Ceci n'était point déroger. L'hôtel de Mme la princesse de Carignan était un des plus dangereux tripots de la capitale.

— Dix mille écus ! répéta Peyrolles.

— Je tiens, fit une voix mâle parmi les joueurs.

Et une liasse de billets de crédit tomba sur la table.

On n'avait point encore entendu cette voix. Tout le monde se retourna. Personne autour de la table ne connaissait le tenant. C'était un gaillard bien découplé, haut sur ses jambes, portant perruque ronde sans poudre et col de toile. Son costume contrastait étrangement avec l'élégance de ses voisins. Il avait un gros pourpoint de bouracan marron, des chausses de drap gris, des bottes de bon gros cuir terne et gras. Un large ceinturon lui serrait la taille et soutenait un sabre de marin. Était-ce l'ombre de Jean Bart ? Il lui manquait la pipe. En un tour de cartes, Peyrolles eut gagné les dix mille écus.

— Double ! dit l'étranger.

— Double, répéta Peyrolles, bien que ce fût intervertir les rôles.

Une nouvelle poignée de billets tomba sur la table.

Il y a de ces corsaires qui portent des millions dans leurs poches.

Peyrolles gagna.

—Double ! dit le corsaire d'un ton de mauvaise humeur.

—Double, soit !  
Les cartes se firent.

—Palsambleu ! dit Oriol, voilà quarante mille écus lestement perdus.

—Double ! disait cependant l'habit de bouracan marron.

—Vous êtes donc bien riche, monsieur ? demanda Peyrolles.

L'homme au sabre ne le regarda pas seulement. Les cent vingt mille livres étaient sur la table.

—Gagne, Peyrolles ! cria le chœur des assistants.

—Double !

—Bravo ! dit Chaverny. Voilà un beau joueur.

L'habit de bouracan écarta de deux vigoureux coups de coude les joueurs qui le séparaient de Peyrolles, et vint se plaer debout auprès de lui. Peyrolles lui gagna ces deux cents quarante mille livres, puis le demi-million.

—Assez, dit l'homme au sabre.

Puis il ajouta froidement :

—Donnez-moi de la place, messieurs !

En même temps, il dégaina son sabre d'une main, tandis que de l'autre il saisissait l'oreille de Peyrolles.

—Que faites-vous ? que faites-vous ? s'écria-t-on de toutes parts.

—Ne le voyez-vous pas ? répondit l'habit de bouracan sans s'émouvoir. Cet homme est un eoquin !

Peyrolles essayait de tirer son épée. Il était plus pâle qu'un cadavre.

—Voilà de ces scènes, monsieur le baron ! dit le vieux Barbanchois ; nous en sommes-là !

—Que voulez-vous, monsieur le baron, répliqua la Hunaudaye, c'est la nouvelle mode !

Ils prirent tous deux un air de lugubre résignation.

Cependant l'homme au sabre n'était pas un manchot. Il savait se servir de son arme. Un moulinet rapide, exécuté selon l'art, fit reculer les joueurs. Un fendant sec et bien appliqué brisa en deux l'épée que Peyrolles était parvenu à dégainer.

—Si tu bouges, dit l'homme au sabre, je ne réponds pas de toi ; si tu ne bouges pas, je ne te couperai que les deux oreilles.

Peyrolles poussait des cris étouffés. Il proposait de rendre l'argent. Que faut-il de temps à la foule pour s'amasser ? Une cohue compacte se pressait déjà aux alentours. L'homme au sabre, prenant son arme à moitié comme un rasoir s'apprêtait à commencer froidement l'opération chirurgicale qu'il avait annoncée, lorsqu'un grand tumulte se fit à l'entrée de la tente indienne.

Le général prince Kourakine, ambassadeur de Russie près de la cour de France, se précipita sous la tente impétueusement ; il avait le visage inondé de sueur, ses cheveux et ses habits étaient en désordre. Derrière lui accourait le maréchal de Tessé, suivi de trente gardes du corps chargés de veiller sur la personne du czar.

—Sire ! sire ! s'écrièrent en même temps le maréchal de Tessé et le prince Kourakine, au nom de Dieu ! arrêtez !

Tout le monde se regarda. Qui donc appelait-on sire ?

L'homme au sabre se retourna. Tessé se jeta entre lui et sa victime, mais il ne le toucha point et mit chapeau bas. On comprit que ce grand

gaillard en habit de bouraeau était l'empereur Pierre de Russie.

Celui-ci fronça le sourcil légèrement.

—Que me voulez-vous? demanda-t-il à Tessé. Je fais justice.

Kourakine lui glissa quelques mots à l'oreille. Il lâcha aussitôt Peyrolles et se prit à sourire en rougissant un peu.

—Tu as raison, dit-il, je ne suis pas ici chez moi. C'est un oubli.

Il salua de la main la foule stupéfaite, avec une grâce altière, qui, ma foi! lui allait fort bien, et sortit de la tente, entouré des gardes du corps. Ceux-ci étaient habitués à ses escapades. Ils passaient leur vie à courir habitués à ses escapades. Ils passaient leur vie à courir sur ses traces. Peyrolles rétablit le désordre de sa toilette et mit froidement dans sa poche l'énorme somme que le czar n'avait point daigné reprendre.

Insulte de grand prince ne compte pas! dit-il en jetant à la ronde un regard à la fois cauteleux et impudent; je pense que personne ici n'a le moindre doute sur ma loyauté.

Chacun s'éloigna de lui, tandis que Chaverny répliquait :

—Des doutes, assurément non, M. de Peyrolles, nous sommes fixés parfaitement.

—A la bonne heure! dit entre haut et bas le faetotum; je ne suis pas homme à supporter un outrage.

Tous ceux qui ne s'intéressaient point au jeu s'étaient éloignés à la suite du czar. Ils furent désappointés. Le czar sortit du palais, sauta dans le premier carrosse venu, et s'en alla décoiffer ses trois bouteilles avant de se coucher.

Navailles prit les cartes des mains de Peyrolles,

qu'il poussa doucement hors du cercle, et commença une banque.

Oriol tira Chaverny à part.

— Je voudrais te demander un conseil, dit le gros petit traitant d'un ton de mystère.

— Demande, fit Chaverny.

— Maintenant que je suis gentilhomme, je ne voudrais pas agir en pied-plat. Voici mon cas: Tout à l'heure j'ai fait cent louis contre Taranne, je erois qu'il n'a pas entendu.

— Tu as gagné ?

— Non, j'ai perdu.

— Tu as payé ?

— Non, puisque Taranne ne demande rien.

Chaverny prit une pose de docteur.

— Si tu avais gagné, interrogea-t-il, aurais-tu réclamé les cent louis ?

— Naturellement, répondit Oriol, puisque j'aurais été sûr d'avoir parié.

— Le fait d'avoir perdu diminue-t-il cette certitude ?

— Non ; mais si Taranne n'a pas entendu, il ne m'aurait pas payé.

Ce disant, il jouait avec son portefeuille. Chaverny mit la main dessus.

— Ça me paraissait plus simple au premier abord, fit-il avec gravité ; le cas est complexe.

— Il reste cinquante louis, cria Navailles.

— Je tiens ! dit Chaverny.

— Comment ! protesta Oriol en le voyant ouvrir son portefeuille.

Il voulut ressaisir son bien, mais Chaverny le repoussa avec un geste plein d'autorité.

— La somme en litige doit être déposée en mains tierces, décida-t-il ; je la prends, et partageant le différend par moitié, je me déclare re-

devable de cinquante louis à Taranne, et je défie la mémoire du roi Salomon !

Il jeta le portefeuille à Oriol décontenancé.

— Je tiens ! je tiens ! répéta-t-il en retournant à la table de jeu.

— Tu tiens mon argent ! grommela Oriol ; décidément, on serait mieux au coin d'un bois.

— Messieurs, messieurs, dit Nocé, qui arrivait du dehors, laissez là vos cartes, vous jouez sur un volcan. M. de Machault vient de découvrir trois douzaines de conspirations, dont la moindre ferait honte à Catilina. Le régent, effrayé, s'est enfermé avec le petit homme noir pour savoir sa bonne aventure.

— Bah ! fit-on, le petit homme noir est sorcier ?

— Des pieds à la tête, répondit Nocé. Il a prédit au régent que M. Law se noierait dans le Mississipi, et que Mme la duchesse de Berri épouserait ce faquin de Riom en secondes noces.

— La paix ! la paix ! dirent les moins fous.

Les autres éclatèrent de rire.

— On ne parle que de cela, reprit Nocé ; le petit homme noir a prédit aussi que l'abbé Dubois aurait le chapeau de cardinal.

— Par exemple ! fit Peyrolles.

— Et que M. de Peyrolles, ajouta Nocé, deviendrait honnête homme.

Il y eut une explosion de gaieté ; puis tout le monde déserta la table, et vint à l'entrée de la tente, parce que Nocé, regardant par hasard du côté du perron, s'était écrié :

— Tenez ! tenez ! le voilà ! Non pas le régent, mais le petit homme noir.

Chacun put le voir en effet, avec sa bosse et ses jambes bizarrement tordues, descendre à pas

lents le perron du pavillon. Un sergent de gardes françaises l'arrêta au bas des marches. Le petit homme noir montra sa carte, sourit, salua et passa.

IV

SOUVENIRS DES TROIS PHILIPPE

Le petit homme noir avait un binocle à la main, il lorgnait les décorations de la fête en véritable amateur. Il saluait les dames avec beaucoup de politesse, et semblait rire dans sa barbe comme un bossu qu'il était. Il portait un masque de velours noir. A mesure qu'il avançait, nos joueurs le regardaient avec plus d'attention ; mais celui qui le regardait le mieux était sans contredit M. de Peyrolles.

— Quelle diable de créature est-ce là ? s'écria enfin Chaverny. Eh mais ! on dirait...

— Eh oui ! fit Navailles.

— Quoi donc ? demanda le gros Oriol, qui était myope.

— L'homme de tantôt, répondit Chaverny.

— L'homme aux dix mille écus !

— L'homme à la piche !

— Esope II, dit Jonas.

— Pas possible ! fit Oriol ; un pareil être dans le cabinet du régent.

Peyrolles pensait :

— Qu'a-t-il pu dire à Son Altesse Royale ? Je n'ai jamais eu bonne idée de ce drôle.

Le petit homme noir avançait toujours. Il ne paraissait point faire attention au groupe rassemblé devant l'entrée de la tente indienne. Il lorgnait, il souriait, il saluait. Impossible de

voir un petit homme noir d'humeur meilleure et plus polie.

Déjà il était assez près pour qu'on put l'entendre grommeler entre ses dents :

— Charmant ! charmant ! tout cela est charmant. Il n'y a que Son Altesse Royale pour faire ainsi les choses. Ah ! je suis bien content d'avoir vu tout cela ! bien content ! bien content !

— A l'intérieur de la tente des voix s'élevèrent. Une autre compagnie avait pris place autour de la table abandonnée par nos joueurs. Ceux-ci étaient presque tous des gens d'âge respectable et haut titrés. L'un d'eux dit :

— Ce qui est arrivé, je l'ignore ; mais je viens de voir Bonnivet qui faisait doubler les postes par ordre exprès du régent.

— Il y a, reprit un autre, deux compagnies de gardes françaises dans la cour aux Ris.

— Et le régent n'est pas abordable.

— Machault est aux cent coups.

— M. de Gonzague lui-même n'a pu obtenir un traître mot !

Nos joueurs se prirent à écouter ; mais les nouveaux venus baissèrent aussitôt la voix.

— Il va se passer ici quelque chose, dit Charvigny, j'en ai le pressentiment.

— Demandez au sorcier ! fit Nocé en riant.

Le petit homme noir le salua d'un air tout aimable.

— Positivement, dit-il, quelque chose, mais quoi ?

Il essuya son binocle avec soin.

— Positivement, positivement, reprit-il ; quelque chose, quelque chose de fort inattendu. Eh, ch, eh ! continua-t-il en donnant à sa voix stridente et grêle un accent tout particulier de mys-

tère ; je sors d'un endroit chaud, très chaud, le froid me saisit. Permettez-moi d'entrer là-dans, messieurs, je vous serai obligé.

Il eut un petit frisson. Nos joueurs s'écartèrent, tous les yeux étaient fixés sur le bossu. Le bossu se glissa sous la tente avec force saluts. Quand il aperçut le groupe de grands seigneurs assis maintenant autour de la table, il secoua la tête d'un air content et dit :

— Oui, oui, il y a quelque chose. Le régent est soucieux, la garde est doublée ; mais personne ne sait ce qu'il y a. M. le duc de Tresmes ne le sait pas, lui qui est gouverneur de Paris ; M. de Machault ne le sait pas, lui qui est lieutenant de police. Le savez-vous, M. de Rohan-Chabot ? le savez-vous, M. de La Ferté-Senneterre ? Et vous, messieurs, s'interrompit-il en se retournant vers nos joueurs qui reculèrent instinctivement, le savez-vous ?

Nul ne répondit. MM. de Rohan-Chabot et de La Ferté-Senneterre ôtèrent leurs masques. On en usait ainsi quand on voulait forcer poliment un inconnu à montrer son visage. Le bossu, riant et saluant, leur dit :

— Messieurs, cela ne servirait à rien, vous ne m'avez jamais vu.

— Monsieur le baron, demanda Barbanchois à son voisin fidèle, connaissez-vous cet original ?

— Non, monsieur le baron, repartit la Hunaudaye : c'est un singulier olibrius.

— Je vous le donnerais bien en mille, reprit le bossu, pour deviner ce qu'il y a. Ce serait du temps perdu. Il ne s'agit point de choses qui occupent journellement vos entretiens publics et vos secrètes pensees, il ne s'agit point de choses qui font l'objet de vos prudentes appréhensions, mes dignes seigneurs.

Ce disant, il regardait Rohan, La Ferté, les vieux seigneurs assis à la table.

— Il ne s'agit point, poursuivit-il en regardant Chaverny, Oriol et les autres à leur tour, de ce qui enflamme vos ambitions plus ou moins légitimes, à vous dont la fortune est encore à faire. Il ne s'agit ni des menées de l'Espagne, ni des troubles de la France, ni des méchantes humeurs du parlement, ni des petites éclipses de soleil que M. Law appelle son système, non, non ! et cependant le régent est soucieux, et cependant on a doublé la garde !

— Et de quoi s'agit-il, beau masque ? demanda M. de Rohan-Chabot avec un mouvement d'impatience.

Le bossu demeura un instant pensif.

Sa tête s'inclina sur sa poitrine, puis, se redressant tout à coup et laissant échapper un éclat de rire sec.

— Croyez-vous aux revenants ? demanda-t-il.

Le fantastique ordinairement n'existe point hors d'un certain milieu. Les soirs d'hiver, dans une grande salle de château dont les fenêtres pleurent à la bise, autour d'une haute cheminée de chêne noir sculpté, là-bas, dans les solitudes du Morvan ou dans les forêts de Bretagne, on fait peur aux gens aisément avec la moindre légende, avec la moindre histoire. Les sombres boiseries dévorent la lumière de la lampe, qui met de vagues reflets aux dorures rougies des portraits de famille. Le manoir à ses traditions lugubres et mystérieuses. On sait dans quel corridor le vieux comte revient traîner ses chaînes, dans quelle chambre il s'introduit, quand l'horloge tinte le douzième coup, pour s'asseoir devant l'âtre sans feu et grelotter la fièvre des trépassés. Mais ici, au Palais-Royal, sous la tente

indienne, au milieu de la fête des écus, parmi les éclats de rire douteux et les sceptiques causeries, à deux pas de la table de jeu déloyale, il n'y avait point place pour ces vagues terreurs qui prennent parfois les braves de l'épée et même les esprits forts, ces spadassins de la pensée. Pourtant, il y eut un froid dans les veines quand le bossu prononça ce mot "revenant." Il riait en disant cela, le petit homme noir ; mais sa gaieté donnait le frisson. Il y eut un froid, malgré le flot ruisselant des lumières, malgré le bruit joyeux du jardin, malgré la molle harmonie que l'orchestre envoyait de loin.

—Eh! eh! fit le bossu, qui croit aux revenants ? Personne, à midi, dans la rue ; tout le monde, à minuit, au fond de l'alcôve solitaire, quand la veilleuse s'est éteinte par hasard. Il y a une fleur qui s'ouvre au regard des étoiles, la conscience est une belle-dé-nuit. Rassurez-vous, messieurs, je ne suis pas un revenant.

—Vous plaît-il de vous expliquer, oui ou non, beau masque ? prononça M. de Rohan-Chabot qui se leva.

Le cercle s'était fait autour du petit homme noir. Pcyrolles se cachait au second rang, mais il écoutait de toutes ses oreilles.

—Monsieur le duc, répondit le bossu, nous ne sommes pas plus beaux l'un que l'autre : trêve de compliments. Ceci voyez-vous, est une affaire de l'autre monde. Un mort qui soulève la pierre de sa tombe après vingt années, monsieur le duc.

Il s'interrompit pour grommeler en ricanant :

—Est-ce qu'on se souvient ici, à la cour, des gens morts depuis vingt années ?

—Mais que veut-il dire ? s'écria Chaverny.

—Je ne vous parle pas, monsieur le marquis,

répliqua le petit homme ; ce fut l'année de votre naissance, vous êtes trop jeune ; je parle à ceux qui ont des cheveux gris.

Et changeant tout à coup de ton, il ajouta :

—C'était un galant seigneur, c'était un noble prince, jeune, brave, opulent, heureux, bien aimé; visage d'archange, taille de héros. Il avait tout, tout ce que Dieu donne à ses favoris en ce monde.

—Où les plus belles choses, interrompit Chaverny, ont le pire destin...

Le petit homme lui toucha du doigt l'épaule, et lui dit doucement :

—Souvenez-vous, monsieur le marquis, que les proverbes mentent parfois, et qu'il y a des fêtes sans lendemain.

Chaverny devint pâle. Le bossu l'écarta de la main, et vint tout auprès de la table.

—Je parle à ceux qui ont des cheveux gris, répéta-t-il. A vous, monsieur de la Hunaudaye, qui seriez couché maintenant en Flandre sous six pieds de terre, si l'homme dont je parle n'eût fendu le crâne du miquelet qui vous tenait sous son genou.

Le vieux baron resta bouche béante, et si profondément ému, que la parole lui manqua.

—A vous, monsieur de Marillac, dont la fille prit le voile pour l'amour de lui ; à vous, monsieur le duc de Rohan-Chabot, qui fîtes créneler, à cause de lui, le logis de Mlle Feron, votre maîtresse ; à vous, monsieur le duc de La Ferté, qui perdités un soir contre lui votre château de Senneterre ; à vous, monsieur de La Vauguyon, dont l'épaule ne peut avoir oublié ce bon coup d'épée...

—Nevers ! s'écrièrent vingt voix à la fois ; Philippe de Nevers !

Le bossu se découvrit et prononça lentement :

— Philippe de Lorraine, duc de Nevers, assassiné sous les murs du château de Caylus-Tarrides, le 24 novembre 1697 !

— Assassiné lâchement et par derrière, à ce qu'on dit, murmura M. de La Vauguyon.

— Dans un guet-apens, ajouta La Ferté.

— On accusa, si je ne me trompe, dit M. de Rohan-Chabot, M. le marquis de Caylus-Tarrides, père de Mme la princesse de Gonzague.

Parmi les jeunes gens :

— Mon père m'a parlé de cela plus d'une fois, dit Navailles.

— Mon père était l'ami du feu duc de Nevers, fit Chaverny.

Peyrolles écoutait et se faisait petit.

Le bossu reprit d'une voix basse et profonde :

— Assassiné lâchement, par derrière, dans un guet-apens, tout cela est vrai, mais le coupable n'avait pas nom Caylus-Tarrides.

— Comment s'appelait-il donc ! demanda-t-on de toutes parts.

La fantaisie du petit homme noir n'était point de répondre. Il poursuivit d'un ton railleur et léger sous lequel perçait l'amertume :

— Cela fit du bruit, messieurs, ah peste ! cela fit grand bruit. On ne parla que de cela pendant toute une semaine. La semaine d'après, on en parla un peu moins. Au bout du mois, ceux qui prononçaient encore le nom de Nevers avaient l'air de revenir de Pontoise...

— Son Altesse Royale, interrompit ici M. de Rohan, fit l'impossible !

— Oui, oui, je sais. Son Altesse Royale était un des trois Philippe. Son Altesse Royale voulut venger son meilleur ami. Mais le moyen ? Ce château de Caylus est au bout du monde. La

— nuit du 24 novembre garda son secret. Il va sans dire que M. le prince de Gonzague... N'y a-t-il point ici, s'interrompt le petit homme noir, un digne serviteur de M. de Gonzague qui a nom M. de Peyrolles ?

Oriol et Nocé se rangèrent pour découvrir le factotum un peu décontenancé.

— J'allais ajouter, reprit le bossu : il va sans dire que M. le prince de Gonzague, qui était également un des trois Philippe, dut remuer ciel et terre pour venger son ami. Mais tout fut inutile. Nul indice, nulle preuve ! Bon gré, mal gré, il fallut s'en remettre au temps, c'est-à-dire à Dieu, du soin de trouver le coupable.

Peyrolles n'avait plus qu'une envie : s'esquiver pour aller prévenir Gonzague. Il restait cependant, pour savoir jusqu'où le bossu pousserait l'audace dans sa trahison. Peyrolles, en voyant revenir sur l'eau le souvenir du 24 novembre, éprouvait un peu la sensation d'un homme qu'on étrangle. Le bossu avait raison : la cour n'a point de mémoire ; à la cour, les morts de vingt années sont vingt fois oubliés. Mais il y avait ici une circonstance tout exceptionnelle : le mort faisait partie d'une sorte de trinité dont deux membres étaient vivants et tout-puissants Philippe d'Orléans et Philippe de Gonzague. Le fait certain, c'est que vous eussiez dit, à voir l'intérêt éveillé sur toutes les physionomies, qu'il était question d'un meurtre commis hier. Si l'intention du bossu avait été de ressusciter l'émotion de ce drame mystérieux et lointain, il avait succès complet.

— Eh ! eh ! fit-il en jetant à la ronde un coup d'œil rapide et perçant ; s'en remettre au ciel, c'est le pis aller. Je sais cependant des gens sages qui ne dédaignent point cette suprême res-

source. Et franchement, messieurs, on pourrait choisir plus mal, le ciel a des yeux encore meilleurs que ceux de la police, le ciel est patient, il a le temps. Il tarde parfois, des jours se passent des mois, des années, mais quand l'heure est venue...

Il s'arrêta. Sa voix vibrat sourdement. L'impression produite par lui était si vive et si forte, que chacun la subissait, comme si la menace implicite, voilée sous sa parole aiguë, eût été dirigée contre tout le monde à la fois. Il n'y avait là qu'un coupable, un subalterne, un instrument. Tous les autres frémissaient. L'armée des affidés de Gonzague, entièrement composée de gens trop jeunes pour pouvoir même être soupçonnés, s'agitait sous le poids de je ne sais quelle oppression pépible. Sentaient-ils déjà que chaque jour écoulé rivait de plus près la chaîne mystérieuse qui les attachait au maître ? Devinaient-ils que l'épée de Damoclès allait pendre, soutenue par un fil, sur la tête de Gonzague lui-même ? On ne sait. Ces instincts ne se raisonnent point. Ils avaient peur.

— Quand l'heure est venue, reprit le bossu, et toujours elle vient, que ce soit tôt ou tard, un homme, un messenger du tombeau, un fantôme sort de terre, parce que Dieu le veut. Cet homme accomplit, malgré lui parfois, sa mission fatale. S'il est fort, il frappe, s'il est faible, si son bras est comme le mien et ne peut pas porter le poids du glaive, il se glisse, il rampe, il va... jusqu'à ce qu'il arrive à mettre son humble bouche au niveau de l'oreille des puissants, et, tout bas ou tout haut, à l'heure dite, le vengeur étonné entend tomber des nuages le nom du meurtrier...

Il y eut un grand et solennel silence.

— Quel nom ? demanda M. de Rahan-Chabot.

— Le connaissons-nous ? firent Chaverny et Navailles.

Le bossu semblait subir l'excitation de sa propre parole. Ce fut d'une voix saccadée qu'il poursuivit :

— Si vous le connaissez ? qu'importe ! qu'êtes-vous ? que pouvez-vous ? Le nom prononcé de l'assassin vous épouvanterait comme un coup de tonnerre. — Mais là-haut, sur la première marche du trône, un homme est assis. Tout à l'heure, la voix est tombée des nuages : “ Altesse ! l'assassin est là ! ” et le vengeur a tressailli. “ Altesse ! dans cette foule dorée est l'assassin ! ” et le vengeur a ouvert les yeux, regardant la foule qui passait sous ses fenêtres. “ Altesse ! hier à votre table, à votre table demain, l'assassin s'asseyait, l'assassin s'assoira ! ” et le vengeur repassait dans sa mémoire la liste de ses convives. “ Altesse ! chaque jour, le matin et le soir, l'assassin vous tend sa main sanglante ! ” et le vengeur s'est levé en disant : “ Par Dieu vivant ! justice sera faite ! ”

On vit une chose étrange : tous ceux qui étaient là, les plus grands et les plus nobles, se jetèrent des regards de défiance.

— Voilà pourquoi, messieurs, ajouta le bossu d'un ton leste et tranchant, le régent de France est soucieux ce soir, et voilà pourquoi la garde du palais est doublée.

Il s'ua et fit mine de sortir.

— Ce nom ! s'écria Chaverny.

— Ce fameux non ! appuya Oriol.

— Ne voyez-vous pas, voulut dire Peyrolles, que l'impudent bouffon s'est moqué de vous ?

Le bossu s'était arrêté au seuil de la tente. Il mit le binocle à l'œil et regarda son auditoire.

Puis il revint sur ses pas, en riant son petit rire sec comme un cri de crécelle :

— La ! la ! fit-il, voilà que vous n'osez plus vous approcher les uns des autres ; chacun croit que son voisin est le meurtrier. Touchant effet de la mutuelle estime ! Messieurs, les temps sont bien changés, la mode n'y est plus. De nos jours, on ne se tue plus guère avec ces armes brutales de l'ancien régime : le pistolet ou l'épée. Nos armes sont dans nos portefeuilles ; pour tuer un homme, il suffit de vider sa poche. Eh ! eh ! eh ! Dieu merci ! les assassins sont rares à la cour du régent ! Ne vous écartez pas ainsi les uns des autres, l'assassin n'est pas là ! Eh ! eh ! eh ! interrompit-il tournant le dos aux vicieux seigneurs pour s'adresser seulement à la bande de Gonzague, vous voici maintenant avec des mines d'une aune ! Avez-vous donc des remords ? Voulez-vous que je vous égaye un peu ? Tenez ! voici M. de Peyrolles qui se sauve ; il perd beaucoup. Savez-vous où se rend M. de Peyrolles ?

Celui-ci disparaissait déjà derrière les massifs de fleurs, dans la direction du palais.

Chaverny toucha le bras du bossu.

— Le régent sait-il, le nom ? demanda-t-il.

— Eh ! monsieur le marquis, répliqua le petit homme noir, nous n'en sommes plus là, nous rions ! Mon fantôme est de bonne humeur ; il a bien vu que le tragique n'est point ici de mode ; il passe à la comédie. Et comme il sait tout, ce diable de fantôme, les choses du présent comme celles du passé, il est venu dans la fête ; eh ! eh ! eh ! ici, vous comprenez bien, et il attend Son Altesse Royale pour lui montrer au doigt...

Son doigt tendu piquait le vide.

— Au doigt, vous entendez ! au doigt, les mains habiles après les mains sanglantes. La pe-

tite pièce suit toujours la grande ; il faut se dé-  
lasser en riant du poison ou du poignard. Au  
doigt, messieurs, au doigt, les adroits gentils-  
hommes qui font sauter la coupe à cette vaste  
table de lansquenet où M. Law a l'honneur de  
tenir la banque !

Il se découvrit dévotement au nom de Law, et  
poursuivit :

— Au doigt, les pipeurs de dés, les chevaliers  
de l'agio, les escamoteurs de la ruc Quincam-  
poix, au doigt ! M. le régent est bon prince, et  
le préjugé ne l'étouffe point. Mais il ne sait pas  
tout, et s'il savait tout, il aurait grande honte !

Un mouvement s'éleva parmi les joueurs.

M. de Rohan dit :

— Ceci est la vérité.

— Bravo ! applaudirent le baron de la Hunau-  
daye et le baron de Barbanchois.

— N'est-ce pas, messieurs ? reprit le bossu ; la  
vérité, cela se dit toujours en riant. Ces jeunes  
gens ont bonne envie de me jeter dehors, mais  
ils se retiennent par respect pour votre âge. Je  
m'en rapporte à MM. de Chaverny, Oriol, Ta-  
ranne et autres ; belle jeunesse où la noblesse un  
peu déchue se mêle à la roture mal savonnée,  
comme les fils de diverses couleurs dans le tri-  
cot : poivre et sel ! Pour Dieu ! ne vous fâchez  
pas, mes illustres maîtres, nous sommes au bal  
masqué, et je ne suis qu'un pauvre bossu. De-  
main vous me jetterez un écu pour acheter mon  
dos transformé en pupitre. Vous haussez les  
épaules ? A la bonne heure ! je ne mérite, en  
conscience, que votre dédain.

Chaverny prit le bras de Navailles.

-- Que faire à ce drôle ? grommela-t-il ; allons-  
nous-en !

Les vieux seigneurs riaient de bon cœur. Nos joueurs s'éloignèrent l'un de l'autre.

— Et, après avoir montré au doigt, reprit le bossu qui se tourna vers Rohan-Chabot et ses vénérables compagnons, les fabricants de fausses nouvelles, les réalisateurs, les escamoteurs de la hausse, les jongleurs de la baisse, toute l'armée des saltimbanques qui bivouaque à l'hôtel de Gonzague, je montrerai encore à M. le régent, au doigt, les ambitions déçues, les rancunes envenimées. Au doigt, ceux dont l'égoïsme ou l'orgueil ne peut s'habituer au silence, les cabaleurs inquiets, les écervelés en cheveux blancs qui voudraient ressusciter la Fronde, les suivants de Mme du Maine, les habitués de l'hôtel de Cellamare ! Au doigt, les conspirateurs ridicules ou odieux qui vont entraîner la France dans je ne sais quelle guerre extravagante, pour reconquérir les places perdues ou des honneurs regrettés, les panégyristes de ce qui fut, les calomniateurs de ce qui est, les courtisans de ce qui sera, les polichinelles fourbus, les sapins éreintés qui s'intitulent eux-mêmes les débris du grand siècle, les Géronte doublés de Jocrisse...

Le bossu n'avait plus d'auditeurs. Les deux derniers, Barbançois et la Hunaudaye, s'éloignaient clopin-cloplant, savoir : le baron de la Hunaudaye goutteux de la jambe droite, le baron de Barbançois podagre de la jambe gauche. Le petit homme noir eut un rire silencieux.

—Au doigt! au doigt! murmura-t-il sourdement. ...

Puis il tira de sa poche un parchemin, scellé aux armes de la couronne, et s'assit pour le lire à la table de jeu restée vide. Le parchemin commençait par ces mots : "Louis, par la grâce de Dieu, roi de France et de Navarre, etc..." Au bas

était la signature de Louis, duc d'Orléans, régent avec les contre-seings du secrétaire d'Etat Leblanc et de M. de Machault lieutenant de police.

—Voilà qui est parfait ! dit le petit homme après l'avoir parcouru ; pour la première fois depuis vingt ans nous pouvons lever la tête, regarder les gens en face, et jeter notre nom à la tête de ceux qui nous poursuivent. Je promets bien que nous en userons !

---

V

LES DOMINOS ROSES

Entre le protocole et les signatures, le parchemin scellé aux armes de France contenait un sauf conduit fort en règle, accordé par le gouvernement au chevalier Henri de Lagardère, ancien cheveu-léger du feu roi. Cet acte, conçu dans la forme la plus large adoptée récemment pour les agents diplomatiques non publiquement accrédités, donnait au chevalier de Lagardère licence d'aller et de venir partout dans le royaume sous la garantie de l'autorité, et de quitter le territoire français en toute sécurité, tôt ou tard, et quoi qu'il advint.

—Quoi qu'il advienne! répéta plusieurs fois le bossu. M. le régent peut avoir des travers, mais il est honnête homme et tient sa parole. Quoi qu'il advienne! Avec ceci, Lagardère a carte blanche. Nous allons lui faire faire son entrée, et Dieu veuille qu'il manœuvre comme il faut !

Il consulta sa montre et se leva.

La tente indienne avait deux entrées. A quelques pas de la seconde issue se trouvait un petit sentier qui conduisait, à travers les massifs, à la loge rustique de maître Le Bréant, concierge et gardien du jardin. On avait profité de la loge comme de tout le reste pour les décors. La façade enjolivée, recevait la lumière d'un réflecteur placé dans le feuillage d'un grand tilleul et terminant de ce côté le paysage. D'ordinaire, le

soir, c'était un endroit isolé, très couvert et très sombre, spécialement surveillé par MM. les gardes françaises.

Comme le bossu sortait de la tente, il vit en avant du massif l'armée entière de Gonzague, qui s'était reformée là après sa déroute. On causait de lui précisément. Oriol, Taranne, Nocé, Navailles et autres riaient du mieux qu'ils pouvaient, mais Chaverny était pensif.

Le bossu n'avait pas de temps à perdre apparemment, car il alla droit à eux. Il mit le binoche à l'œil, et parut admirer le décor comme au moment de son entrée.

— Il n'y a que M. le régent pour faire ainsi les choses ! grommela-t-il. Charmant ! charmant !

Nos joueurs s'écartèrent pour le laisser passer. Il fit mine de les reconnaître tout à coup.

— Ah ! ah ! s'écria-t-il, les autres sont partis aussi. Au doigt ! eh ! eh ! au doigt ! vous savez ? la liberté du bal masqué. Messieurs, je suis bien votre serviteur !

Personne n'était resté sur sa route, excepté Chaverny. Le bossu lui ôta son chapeau et voulut suivre son chemin. Chaverny l'arrêta. Cela fit rire le bataillon sacré de Gonzague.

— Chaverny veut sa bonne aventure, dit Oriol.

— Chaverny a trouvé son maître, ajouta Navailles.

— Un plus caustique et un plus bavard que lui !

Chaverny disait au petit homme noir :

— Un mot, s'il vous plaît, monsieur ?

— Tous les mots que vous voudrez, marquis.

— Ces paroles que vous avez prononcées : " Il y a des fêtes qui n'ont point de lendemain," s'appliquent-elles à moi personnellement ?

— Personnellement à vous.

—Veillez me les traduire, monsieur.

—Marquis, je n'ai pas le temps.

—Si je vous y contraignais.

—Marquis, je vous en défie ! M. de Chaverny tuant en combat singulier Esope II dit Jonas, locataire de la niche du chien de M. de Gonzague, ce serait mettre le comble à votre renommée !

Chaverny fit néanmoins un mouvement pour lui barrer le passage. Il avança la main pour cela. Le bossu la lui prit et la serra entre les siennes.

—Marquis, prononça-t-il à voix basse, vous valez mieux que vos actes. Dans mes courses en ce beau pays d'Espagne, où tous les deux nous avons voyagé, je vis une fois un fait assez bizarre : un noble genet de guerre conquis par des marchands juifs et parqué parmi les mulets de charge, c'était à Oviédo. Quand je repassai par là, le genet était mort à la peinc. Marquis, vous n'êtes point à votre place ; vous mourrez jeune parce que vous aurez trop de peinc à devenir un eoquin !

Il salua et passa. On ne le vit bientôt plus derrière les arbustes. Chaverny était resté immobile, la tête penchée sur sa poitrine.

— Enfin le voilà parti ! s'écria Oriol.

— C'est le diable en personne que ce petit homme, fit Navailles.

— Voyez donc comme ce pauvre Chaverny est soucieux !

— Mais quel jeu joue donc ce drôle ?

— Chaverny, que t'a-t-il dit ?

— Chaverny, conte-nous cela !

Ils l'entouraient. Chaverny les regarda d'un air absorbé ; et, sans savoir s'il parlait, il murmura :

— Il y a des fêtes qui n'ont point de lendemain !

La musique se taisait dans les salons. C'était entre deux menuets. La foule n'en était que plus compacte dans le jardin, où nombre d'intrigues mignonnes se nouaient.

M. de Gonzaguc, las de faire antichambre, s'était rendu dans les salons. Sa bonne grâce et l'éclat de sa parole lui donnaient grande faveur auprès des dames, qui disaient volontiers que Philippe de Gonzaguc, pauvre et de menue noblesse, eût encore fait un cavalier accompli. Vous jugez que son titre de prince, dont la légitimité à peine contestée par quelques voix timides, et ses millions, que nul ne pouvait mettre en doute, ne gâtaient point l'affaire.

Bien qu'il vécût dans l'intimité du régent, il n'affectait point ces manières débraillées qui étaient alors si fort à la mode. Sa parole était courtoise et réservée, ses façons dignes. Le diable cependant n'y perdait rien.

Mme la duchesse d'Orléans le tenait en haute estime, et ce bon abbé de Fleury, précepteur du jeune roi, devant qui personne ne trouvait grâce, n'était pas éloigné de le regarder comme un saint.

Ce qui s'était passé aujourd'hui même à l'hôtel de Gonzaguc avait été raconté amplement et diversement par les gazetiers de la cour. Ces dames trouvaient en général que la conduite de Gonzaguc à l'égard de sa femme dépassait les bornes de l'héroïsme. C'était un apôtre que cet homme, et un martyr ! Vingt années de souffrance patiente ! vingt années de douceur inépuisable en face d'un infatigable dédain ! L'histoire ancienne a consigné des faits bien moins beaux que celui-là.

Les princesses savaient déjà le magnifique mouvement d'éloquence que M. de Gonzague avait eu devant le conseil de famille. La mère du régent qui était bonhomme, lui donna franchement sa grosse main bavaroise ; la duchesse d'Orléans le fit complimenter ; la belle petite abbesse de Chelles lui promit ses prières, et la duchesse de Berri lui dit qu'il était un niais sublime.

Quant à cette pauvre princesse de Gonzague, on aurait voulu la lapider pour avoir fait le malheur d'un si digne d'homme. C'est en Italie, vous le savez bien, que Molière trouva cet admirable nom de Tartuffe !

Gonzague, au milieu de sa gloire, aperçut tout à coup dans l'embrasement d'une porte la figure longue de son Peyrolles. D'ordinaire, la physionomie de ce fidèle serviteur ne suait point une gaieté folle, mais aujourd'hui c'était comme un vivant signal de détresse. Il était blême, il avait l'air effaré ; il essuyait avec son mouchoir la sueur de ses tempes. Gonzague l'appela. Peyrolles traversa le salon gauchement, et vint à l'ordre. Il prononça quelques mots à l'oreille de son maître. Celui-ci se leva vivement, et, avec une présence d'esprit qui n'appartient qu'à ces superbes coquins d'outre-monts :

— Mme la princesse de Gonzague, dit-il vient d'entrer dans le bal ? Je vais courir à sa rencontre.

Peyrolles lui-même fut étonné.

— Où la trouverai-je ? lui demanda Gonzague.

Peyrolles n'en savait rien assurément. Il s'inclina, et prit les devants.

— Il y a des hommes qui sont aussi par trop bons ! dit la mère du régent avec un juron qu'elle avait apporté de Bavière.

Les princesses regardaient d'un œil attendri la retraite précipitée de Gonzague ! Le pauvre homme !

— Que me veux-tu ? demanda-t-il à Peyrolles dès qu'ils furent seuls.

— Le bossu est ici dans le bal, répondit le factotum.

— Parbleu ! je le sais bien, puisque c'est moi qui lui ai donné sa carte.

— Vous n'avez pas eu de renseignements sur ce bossu ?

— Où veux-tu que j'en aie pris ?

— Je me défie de lui.

— Défie-toi si tu veux. Est-ce tout ?

— Il a entretenu le régent, ce soir, pendant plus d'une demi-heure.

— Le régent ? répéta Gonzague d'un air étonné.

Mais il se remit tout de suite et ajouta :

-- C'est que sans doute il avait beaucoup de choses à lui dire.

— Beaucoup de choses, en effet, riposta Peyrolles, et je vous en fait juge.

Ici, le factotum raconta la scène qui venait d'avoir lieu sous la tente indienne. Quand il eut fini, Gonzague se prit à rire avec pitié.

— Ces bossus ont tous de l'esprit ! dit-il négligemment, mais un esprit bizarre et difforme comme leurs corps ; ils jouent sans cesse d'inutiles comédies. Celui qui brila le temple d'Ephèse pour faire parler de lui devait avoir une bosse.

— Voilà tout ce que vous en donnez ! s'écria Peyrolles.

— A moins, poursuivit Peyrolles qui réfléchissait, à moins que ce bossu ne veuille se faire acheter très cher.

— Il nous trahit, monseigneur ! dit Peyrolles avec énergie.

Gonzague le regarda en souriant et par-dessus l'épaule.

— Mon pauvre garçon, murmura-t-il, nous aurons grand'peine à faire quelque chose de toi. Tu n'as pas encore deviné que ce bossu fait du zèle dans nos intérêts ?

— Non ; j'avoue, monseigneur, que je n'ai pas deviné cela.

— Je n'aime pas le zèle, poursuivit Gonzague ; le bossu sera tané vertement. Mais il n'en est pas moins sûr et certain qu'il nous donne une excellente idée.

— Si monseigneur daignait m'expliquer...

Ils étaient sous la charmille qui occupait l'emplacement actuel de la rue Montpensier. Gonzague prit familièrement le bras de son factotum.

— Avant tout, répliqua-t-il, dis-moi ce qui s'est passé rue du Chantre.

— Vos ordres ont été ponctuellement exécutés, répondit Peyrolles ; je ne suis entré au palais qu'après avoir vu de mes yeux la litière qui se dirigeait vers Saint-Magloire.

Et dona Cruz ? mademoiselle de Nevers ?

— Dona Cruz doit être ici.

— Tu la chercheras. Ces dames l'attendent ; j'ai tout préparé, elle va avoir un prodigieux succès. Maintenant, revenons au bossu. Qu'a-t-il dit au régent ?

— Voilà ce que nous ne savons pas.

— Moi, je le sais, ou du moins je le devine. Il a dit au régent : "L'assassin de Nevers existe."

— Chut ! fit involontairement M. de Peyrolles qui tressaillit violemment de la tête aux pieds.

— Il a bien fait, poursuivit Gonzague sans s'é-mouvoir. L'assassin de Nevers existe. Quel in-

térêt ai-je à le cacher, moi le mari de la veuve de Nevers, moi le juge naturel, moi le légitime vengeur ? L'assassin de Nevers existe ! Je voudrais que la cour toute entière fût là pour m'entendre.

Peyrolles suait à grosses gouttes.

—Et puisqu'il existe, continua Gonzague, pal-sambleu ! nous le trouverons.

Il s'arrêta pour regarder son factotum en face. Celui-ci tremblait et des tics nerveux agitaient sa face.

—As-tu compris ? fit Gonzague.

—Je comprends que c'est jouer avec le feu, monseigneur.

—Voilà l'idée du bossu, reprit le prince en baissant la voix tout à coup ; elle est bonne, sur ma parole ! Seulement, pourquoi l'a-t-il eue, et de quel droit se mêle-t-il d'être plus avisé que nous ? Nous éclaircirons cela. — Ceux qui ont tant d'esprit sont voués à une mort précoce.

Peyrolles releva la tête vivement. On cessait enfin de lui parler hébreu.

—Est-ce pour cette nuit ? murmura-t-il.

Gonzague et Peyrolles arrivaient à l'arcade centrale de la charmille par où l'on apercevait la longue échappée des bosquets illuminés et la statue du Dieu Mississipi, autour de laquelle le jet d'eau envoyait ses gerbes liquides. Une femme en sévère toilette de cour, recouverte d'un vaste domino noir et masquée, venait à eux par l'autre bout de la charmille. Elle était au bras d'un vieillard à cheveux blancs.

Au moment de passer l'arcade, Gonzague repoussa Peyrolles et le contraignit à s'effacer dans l'ombre.

La femme masquée et le vieillard franchirent l'arcade.

—L'es-tu reconnue ? demanda Gonzague.

—Non, répondit le factotum.

—Mon cher président, disait en ce moment la femme masquée, veuillez ne pas m'accompagner plus loin.

—Madame la princesse aura-t-elle encore besoin de mes services cette nuit ? demanda le vieillard.

—Dans une heure, vous me retrouverez à cette place.

—C'est le président de Lamoignon ! murmura Peyrolles. Le président salua sa compagne et se perdit dans une allée latérale.

Gonzague dit :

—Madame la princesse m'a tout l'air de n'avoir pas encore trouvé ce qu'elle cherche. Ne la perdons pas de vue.

La femme masquée, qui était en effet Mme la princesse de Gonzague, rabattit le capuchon de son domino sur son visage et se dirigea vers le bassin.

La foule entraînait en fièvre de nouveau. On annonçait l'arrivée du régent et de ce bon M. Law, la seconde personne du royaume. Le petit roi ne comptait pas encore.

—Monseigneur ne m'a pas fait l'honneur de me répondre, insista cependant Peyrolles. Ce bossu sera-ce pour cette nuit ?

—Ah çà, il te fait donc bien peur, ce bossu ?

—Si vous l'aviez entendu comme moi...

—Parler de tombeaux qui s'ouvrent, de fantômes, de justice céleste ? Je connais tout cela. Je veux causer avec ce bossu. Non, ce ne sera pas pour cette nuit. Cette nuit, nous suivrons la route qu'il nous a indiquée. Entends-moi bien et tâche de comprendre : Cette nuit, s'il tient la promesse qu'il nous a faite, et il la tiendra, j'en

réponds, nous tiendrons, nous, la promesse qu'il a faite au régent en notre nom. Un homme va venir dans cette fête, ce terrible ennemi de toute ma vie, celui qui vous fait tous trembler comme des femmes.

—Lagardère! murmura Peyrolles.

—A celui-là, sous les lustres allumés, en présence de cette foule vaguement émue déjà et qui attend je ne sais quel grand drame avant la fin de la nuit, à celui-là nous arracherons son masque et nous dirons : Voici l'assassin de Nevers !

—As-tu vu? demanda Navailles.

—Sur mon honneur! on dirait madame la princesse, répondit Gironne.

—Seule dans cette foule, dit Choisy, sans cavalier ni page !

—Elle cherche quelqu'un.

—Corbleu! la belle fille! s'écria Chaverny tout à coup réveillé de sa mélancolie.

—Où cela? ce domino rose? C'est Vénus en personne, pour le coup !

—C'est mademoiselle de Clermont qui me cherche, fit Nocé.

—Le fat! s'écria Chaverny. Ne vois-tu pas que c'est la maréchale de Tessé qui est en quête de moi, tandis que son vaillant époux court après le czar ?

—Cinquante louis pour Mlle de Clermont !

—Cent pour la maréchale !

—Allons lui demander si elle est la maréchale ou Mlle de Clermont !

Les deux fous s'élançèrent à la fois. Ils s'aperçurent seulement alors que la belle inconnue était suivie à distance par deux gaillards à rapière d'une aune et demie, qui s'en allaient le poing sur la hanche et le nez au vent sous leur masque.

—Peste! firent-ils ensemble, ce n'est ni Mlle de Clermont ni la maréchale; c'est une aventure!

Tous nos joueurs étaient rassemblés non loin du bassin. Une visite faite aux dresseurs chargés de liqueurs et de pâtisseries les avait remis en bonne humeur.

Oriol, le nouveau gentilhomme, brûlait d'envie de faire quelque action d'éclat pour gagner ses éperons.

—Messieurs, dit-il en se haussant sur ses pointes, ne serait-ce point plutôt Mlle Nivelle?

On lui faisait cette niche de ne jamais répondre quand il parlait de Mlle Nivelle. Depuis six mois il avait bien dépensé pour elle cinquante mille écus. Sans les méchantes plaisanteries dont l'amour accable les gros petits financiers, ils seraient aussi trop heureux en ce monde.

La belle inconnue avait l'air fort dépaysée au milieu de cette cohue. Son regard interrogeait tous les groupes. Le masque était impuissant à déguiser son embarras. Les deux grands gailards allaient côte à côte, à dix ou douze pas derrière elle.

—Marchons droit, frère Passepoil!

—Cocardasse, mon noble ami, marchons droit!

—Capédédiou! il ne s'agit pas de plaisanter, mon bon.

Ce diable de bossu leur avait parlé au monde Lagardère. Quelque chose leur disait que l'œil d'un surveillant sévère était sur eux. Ils étaient graves et roides comme des soldats en faction. Pour pouvoir circuler dans le bal en exécution des ordres du bossu, ils avaient été reprendre l'occasion dame Françoise et Berriehon son petit-fils.

Il y avait bien une heure que la pauvre Aurore

perdue dans cette foule, cherchait en vain Henri, son ami. Elle croisa Mme la princesse de Gonzales et fut sur le point de l'aborder, car les regards de tous ces écervelés la brûlaient, et la peur la prenait. Mais que dire pour obtenir la protection d'une de ces grandes dames, qui dans cette fête étaient chez elles ? Aurore n'osa pas. D'ailleurs elle avait hâte d'atteindre ce rond-point de Diane qui était le lieu du rendez-vous.

— Messieurs, dit Chaverny en revenant, ce n'est ni Mlle de Clermont, ni la maréchale, ni la Nivelles, ni personne que nous connaissions. C'est une beauté merveilleuse et toute neuve. Une petite bourgeoise n'aurait point ce port de reine ; une provinciale donnerait son âme au démon qu'elle n'atteindrait point à cette grâce enchantresse ; une dame de la cour n'aurait garde d'éprouver ce charmant embarras. Je fais une proposition.

— Voyons ta proposition, marquis ! s'écria-t-on de toutes parts.

Et le cercle des fous se resserra autour de Chaverny.

— Elle cherche quelqu'un, n'est-ce pas ? reprit celui-ci.

— On peut l'affirmer, répondit Nocé.

— Sans trop s'avancer, ajouta Navailles.

Et tous les autres :

— Oui, oui, elle cherche quelqu'un.

— Eh bien ! messieurs, reprit Chaverny, ce quelqu'un là est un heureux coquin !

— Accordé. Mais ce n'est pas une proposition.

— Il est injuste, reprit le petit marquis, qu'un pareil trésor soit accaparé par un quidam qui ne fait pas partie de notre vénérable confrérie.

— Injuste ! répondit-on, inique ! criant ! abusif !

— Je propose donc, conclut Chaverny, que la

belle enfant ne trouve point celui qu'elle cherche.

—Bravo! cria-t-on de toutes parts.

—Voici pour le coup Chaverny ressuscité!

“Item”, poursuivit le petit marquis, je propose qu'à la place du quidam la belle enlève trouve l'un de nous.

—Bravo encore! bravissimo! vive Chaverny.

On faillit le porter en triomphe.

—Mais, fit Navailles, lequel d'entre nous trouvera-t-elle?

—Moi! moi! moi! s'écria tout le monde à la fois, Oriol lui-même, le nouveau chevalier, sans respect pour les droits de Mlle Nivelles.

Chaverny réclama le silence d'un geste magistral.

—Messieurs, dit-il, ces débats sont prématurés. Quand nous aurons conquis la belle fille sur ses gardiens, nous jouerons loyalement aux dés, au pharaon, au doigt mouillé ou à la courte paille, à qui aura l'honneur de lui tenir compagnie. Un avis si sage devait avoir l'approbation générale.

—A l'assaut donc! s'écria Navailles.

—Un instant, messieurs! dit Chaverny; je réclame l'honneur de diriger l'expédition.

—Accordé! accordé! A l'assaut!

Chaverny regarda tout autour de lui.

—La question, reprit-il, est de ne pas faire de bruit. Le jardin est plein de gardes françaises, et il serait pénible de se faire mettre à la porte avant le souper. Il faut user de stratagème. Ceux d'entre vous qui ont de bons yeux n'avisent-ils point à l'horizon quelque domino rose?

—Mlle Nivelles en a un, glissa Oriol.

—En voici deux, trois, quatre! fit-on dans le cercle.

—J'entends un domino rose de connaissance.

—Par ici, Mlle Desbois! s'écria Navailles.

—Par là, Cidalise! fit Taranne.

—Il ne nous en faut qu'un. Je choisis Cidalise, qui est à peu près de la même taille que notre belle enfant. Qu'on m'apporte Cidalise !

Cidalise était au bras d'un vieux domino, duc et pair pour le moins, et moisi comme quatre. On apporta Cidalise à Chaverny.

—Amour, lui dit le petit marquis, Oriol, qui est gentilhomme à présent, te promet cent pistoles si tu nous sers adroitement. Il s'agit de détourner deux chiens hargneux qui sont là-bas, et c'est toi qui vas leur donner le change.

—Et va-t-on rire un petit peu ? demanda Cidalise.

—A se tenir les côtes, répondit Chaverny.

VI

LA FILLE DU MISSISSIPI

Oriol ne protesta point contre la promesse de cent pistoles, parce qu'on avait dit qu'il était gentilhomme. Cidalise ne demandait que plaies et bosses, la bonne fille. Elle dit :

—Du moment qu'on va rire un petit peu, j'en suis !

Son éducation ne fut pas longue à faire. L'instant d'après, elle se glissait de groupe en groupe atteignait son poste, qui était entre nos deux maîtres d'armes et Aurore. En même temps, une escouade détachée par le général Chaverny escarmouchait contre Cocardasse junior et frère Passepoil ; une autre manœuvrait pour couper Aurore.

Cocardasse reçut le premier un coup de coude. Il jura un terrible "capédédiou !" et mit la main à sa rapière ; mais Passepoil lui dit à l'oreille :

—Marchons droit !

Cocardasse rongea son frein. Une franche bourrade fit chanceler Passepoil.

—Marchons droit ! lui dit Cocardasse, qui vit ses yeux s'allumer.

Ainsi les rudes pénitents de la Trappe s'abandonnent et se séparent avec le stoïque "Frère, il faut mourir !"

—As pas pur ! marchons droit !

Un lourd talon se posa sur le coude-pied du

Gascon, tandis que le Normand trébuchait une seconde fois parce qu'on lui avait mis un fourreau d'épée entre les jambes.

—Marchons droit !

Mais les oreilles de nos deux braves étaient rouges comme du sang.

—Ma caillou, murmura Cocardasse à la quatrième offense et en regardant piteusement Passepoil, je crois que je vais me fâcher, tron de l'air !

Passepoil soufflait comme un phoque ; il ne répondit point ; mais, quand Taranne revint à la charge, ce financier imprudent reçut un colossal soufflet. Cocardasse poussa un soupir de soulagement profond. Ce n'était pas lui qui avait commencé. Du même coup de poing, il envoya Gironne et l'innocent Oriol rouler dans la poussière.

Il y eut bagarre. Ce ne fut qu'un instant ; mais la seconde escouade, conduite par Chaverny en personne, avait eu le temps d'entourer et de détourner Aurore. Cocardasse et Passepoil ayant mis en fuite les assaillants, regardèrent au-devant d'eux. Ils virent toujours le domino rose à la même place. C'était Cidalise qui gagnait ses cent pistoles.

Cocardasse et Passepoil, heureux d'avoir fait impunément le coup de poing, se mirent à surveiller Cidalise en répétant avec triomphe :

—Marchons droit !

Pendant cela, Aurore, désorientée, et ne voyant plus ses deux protecteurs, était obligée de suivre les mouvements de ceux qui l'entouraient. Ceux-ci faisaient semblant de céder à la foule et se dirigeaient insensiblement vers le bosquet situé entre la pièce d'eau et le rond-point de Diane. C'était au centre de ce bosquet que s'élevait la loge de maître Le Bréant.

Les petites allées percées dans les massifs allaient en tournant, selon la mode anglaise qui commençait à s'introduire. La foule suivait les grandes avenues, et laissait ces sentiers à peu près déserts. Auprès de la loge de maître Le Bréant surtout, il y avait un berceau en char mille qui était presque une solitude. Ce fut là qu'on entraîna la pauvre Aurore.

Chaverny porta la main à son masque. Elle poussa un grand cri, car elle l'avait reconnu pour le jeune homme de Madrid.

Au cri poussé par Aurore, la porte de la loge s'ouvrit. Un homme de haute taille, masqué, entièrement caché par un ample domino noir, parut sur le seuil. Il avait à la main une épée nue.

— Ne vous effrayez pas, charmante dame, dit le petit marquis ; ces messieurs et moi, nous sommes unanimement vos soumis admirateurs.

Ce disant, il essaya de passer son bras autour de la taille d'Aurore, qui cria au secours. Elle ne cria qu'une fois, parce qu'Albret, qui s'était glissé derrière elle, lui mit un mouchoir de soie sur la bouche. Mais une fois suffit. Le domino noir mit l'épée dans la main gauche. De la droite, il saisit Chaverny par la nuque et l'envoya tomber à dix pas de là. Albret eut le même sort.

Dix rapières furent tirées. Le domino, reprenant la sienne de la main droite, désarma de deux coups de fouet Gironne et Nocé, qui étaient en avant, Oriol, voyant cela, ne fit ni une ni deux. Gagnant tout d'un coup ses éperons, ce gentilhomme nouveau prit la fuite en criant : "A l'aide !" Montaubert et Choisy chargèrent : Montaubert tomba à genoux, d'un fendant qu'il

eut sur l'oreille, Choisy, moins heureux, eut une balafre en plein visage.

Les gardes françaises arrivaient, cependant, au bruit. Nos coureurs d'aventures, tous plus ou moins malmenés, se dispersèrent comme une volée d'étourneaux. Les gardes françaises ne trouvèrent plus personne sous le berceau, car le domino noir et la jeune fille avaient aussi disparu comme par enchantement.

Ils entendirent seulement le bruit de la porte de maître Le Bréant qui se refermait.

—Tubleu ! dit Chaverny en retrouvant Navailles dans la foule, quelle bourrade ! Je veux joindre ce gaillard-là, ne fût-ce que pour lui faire compliment de son poignet.

Gironne et Nocé arrivaient la tête basse. Choisy était dans un coin, avec son mouchoir sanglant sur la joue ; Montaubert cachait son oreille écrasée du mieux qu'il pouvait. Cinq ou six autres avaient aussi des horions plus ou moins apparents à dissimuler. Oriol seul était intact, le brave petit ventre !

Ils se regardèrent tous d'un air penaud. L'expédition avait mal réussi, et chacun parmi eux se demandait quel pouvait être ce rude joueur. Ils savaient les salles d'armes de Paris sur le bout du doigt. Les salles d'armes de Paris ne faisaient point florès comme à la fin du siècle précédent. On n'avait plus le temps. Personne, parmi les virtuoses de la rapière, n'était capable de mettre en désarroi huit ou dix porteurs de brette, et encore sans trop de gêne, en vérité. Le domino noir n'avait eu garde de s'embarrasser dans les longs plis de son vêtement. C'est à peine s'il s'était fendu deux ou trois fois, bien posément. Un maître poignet, il n'y avait pas à dire non !

C'était un étranger. Dans les salles d'armes, personne, y compris les prévôts et les maîtres, n'était de cette merveilleuse force.

Tout à l'heure on avait parlé de ce duc de Nevers tué à la fleur de l'âge. Voilà un homme dont le souvenir était resté dans toutes les académies, un tireur vite comme la pensée, pied d'aigle, œil de lynx ! Mais il était mort, et certes chacun ici pouvait témoigner que le domino n'était pas un fantôme.

Il y avait bien un homme du temps de Nevers, un homme plus fort que Nevers lui-même, un cheval-léger du feu roi qui avait nom Henri de Lagardère. Mais qu'importait le nom du terrible ferrailleur ? La chose certaine, c'est que nos bossus n'avaient pas bonne chance cette nuit. Le noir avec l'épée. Ils avaient deux revanches à prendre.

— Le ballet ! le ballet !

— Son Altesse Royale ! les princesses ! par ici ! par ici !

— M. Law ! par ici ! M. Law, avec milord Stairs ambassadeur de la reine Anne d'Angleterre !

— Ne poussez pas, que diable ! Place pour tout le monde !

— Maladroit ! insolent ! butor !

Et le reste, le vrai, le cher plaisir des cochues : des côtes enfoncées, des pieds broyés, des femmes étouffées !

Du fond de la foule, on entendait des cris aigus. Les petites femmes aiment de passion se noyer dans la foule. Elles ne voient rien absolument, elles souffrent le martyre, mais elles ne peuvent résister à l'attrait de ce supplice.

— M. Law ! tenez, voici M. Law qui monte à l'estrade du régent !

— Celle-ci, en domino gris de perle, est madame de Parabère.

— Celle-là, en domino puce, est madame la duchesse de Phalaris.

— Comme M. Law est rouge ! il aura bien diné !

— Comme M. le régent est pâle ! il aura eu de mauvaises nouvelles d'Espagne !

— Silence ! la paix ! Le ballet ! le ballet !

L'orchestre, assis autour du bassin, frappa son premier accord, le fameux " premier coup d'archet " dont on parlait encore en province, voilà quinze ou vingt ans.

L'estrade s'élevait du côté du palais, auquel elle tournait le dos. C'était comme un coteau fleuri de femmes. Du côté opposé, un rideau de fond monta lentement par un mécanisme invisible. Il représentait naturellement un paysage de la Louisiane, des forêts vierges lançant jusqu'au ciel leurs arbres géants, autour desquels les lianes s'entortillaient comme des serpents boas ; des prairies à perte de vue, des montagnes bleues, et cet immense fleuve d'or, le Mississipi, père des eaux.

Sur ses bords, on voyait de riants aspects, et partout ce vert tendre que les peintres du XVIIIe siècle affectionnaient particulièrement. Des bocages enchanteurs, rappelant le paradis terrestre, se succédaient, coupés par des cavernes tapissées de mousse, où Calypso eût été bien pour attendre le jeune et froid Télémaque. Mais point de nymphes mythologiques : la couleur locale essayait de naître. Des jeunes filles indiennes erraient sous ces beaux ombrages, avec leurs écharpes pailletées et les plumes brillantes de leurs

couronnes. Des jeunes mères suspendaient gracieusement le berceau du nouveau-né aux branches de sassafras balancées par la brise. Des guerriers tiraient l'arc ou lançaient la hache ; des vieillards fumaient le calumet autour du feu du conseil.

En même temps que le rideau de fond, diverses pièces de décors ou " fermes ", comme on dit en langage de manique, sortirent de terre, de sorte que la statue du Mississippi, placée au centre du bassin, se trouva comme encadrée dans un splendide paysage. On applaudit du haut en bas de l'estrade, on applaudit d'un bout à l'autre du jardin.

Oriol était fou. Il venait de voir entrer en scène Mlle Nivelles, qui remplissait le principal rôle dans le ballet, le rôle de la fille de Mississippi.

Le hasard l'avait placé entre M. le baron de Barbanchois et M. de la Hunaudaye.

— Hein ! fit-il en leur donnant à chacun un coup de coude, comment trouvez-vous ça ? Les deux barons, tous deux hauts sur jambes comme des hérons, abaissèrent jusqu'à lui leurs regards dédaigneux.

— Est-ce stylé ? poursuivit le gros petit traitant, est-ce dessiné, est-ce léger ? est-ce brillant ? est-ce doré ? La jupe seule me coûte cent trente pistoles ; les ailes vont à trente-deux louis ; la ceinture vaut cinq cents écus ; le diadème une action entière ! Bravo adorée ! bravo !

Les deux barons se regardèrent par-dessus sa tête.

— Une si belle créature ! dit le baron de Barbanchois.

— Prendre ses nippes à parcille enseigne ! continua le baron de la Hunaudaye.

Et tous deux se regardèrent tristement par-

dessus la tête poudrée du gros petit traitant, et ajoutèrent à l'unisson :

— Où allons-nous, monsieur le baron ? où allons-nous ?

Un tonnerre d'applaudissements répondit au premier bravo lancé par Oriol. La Nivelle était ravissante, et le pas qu'elle dansa au bord de l'eau, parmi les nénufars et la folle avoine, fut trouvé délicieux.

Sur l'honneur, ce M. Law était un bien brave homme d'avoir inventé un pays où l'on dansait si bien que cela. La foule se retournait pour lui envoyer tous ses sourires ! la foule était amoureuse de lui ; la foule ne se sentait pas de joie.

Il y avait pourtant là deux âmes en peine qui ne prenaient point part à l'allégresse générale. Cocardasse et Passepoil avaient suivi religieusement, pendant dix minutes environ, Mlle Cidalise et son domino rose ; puis le domino rose de Mlle Cidalise avait tout à coup disparu, comme si la terre se fût ouverte pour l'engloutir. C'était derrière le bassin, à l'entrée d'une sorte de tente en feuilles de papier gaufré représentant des feuilles de palmiers. Quand Cocardasse et Passepoil y voulurent entrer, deux gardes françaises leur croisèrent la baïonnette sous le menton. La tente servait de loge à ces dames du corps du ballet.

— Capédédiou ! mes camarades... voulut dire Cocardasse.

— Au large ! lui fut-il répondu.

— Mon brave ami... fit à son tour Passepoil.

— Au large !

Ils se regardèrent d'un air piteux.

Pour le coup, leur affaire était claire : ils avaient laissé envoler l'oiseau confié à leurs soins ; tout était perdu !

Cocardasse tendit la main à Passepoil.

— Eh donc ! mon bon, dit-il avec une profonde mélancolie, nous avons fait ce que nous avons pu.

— La chance n'y est pas, voilà tout, riposta le Normand.

— As pas pur ! c'est fini de nous ! Mangeons bien, buvons ferme tant que nous sommes ici, puis, ma foi ! " va à Dios ! " eomme ils disent là-bas.

Frère Passepoil poussa un gros soupir.

— Je le prierai seulement, dit-il, de me dépêcher par un bon coup dans la poitrine. Ça doit lui être égal.

— Pourquoi un eoup dans la poitrine ? demanda le Gascon.

Passepoil avait les larmes aux yeux ; cela ne l'embellissait point. Coeardasse dut s'avouer à eet instant suprême qu'il n'avait jamais vu d'homme plus laid quo " sa eaillou."

Voiei pourtant ce que répondit Passepoil en baissant modestement ses paupières sans eils :

— Je désire, mon noble ami, mourir d'un coup dans la poitrine, paree que, ayant été habitué généralement à plaire aux dames, il me répugnait de penser qu'une ou plusieurs personnes de ee sexe à qui j'ai voué ma vie pussent me voir défiguré après ma mort.

— Pécairé ! grommela Coeardasse, pauvre piégeon !

Mais il n'eut pas la foree de rire.

Ils se mirent tous les deux à tourner autour du bassin. Ils ressemblaieent à deux somnambules marchant sans entendre et sans voir.

C'était quelque chose de bien eurieux que le ballet intitulé " la Fille du Mississipi." Depuis que le ballet était inventé, on n'avait rien vu de pareil.

La fille du Mississipi, sous les jolies traits de la Nivelles, après avoir papillonné parmi les roseaux, les nénufars et la folle avoine, appelait gracieusement ses compagnes, qui étaient probablement des nièces du Mississipi, et qui accouraient tenant à la main des guirlandes de fleurs. Toutes ces dames sauvages, parmi lesquelles étaient Cidalise, Mlles Desbois, Duplant, la Fleury et les autres célébrités sautantes de l'époque, dansaient un pas d'ensemble, à la satisfaction universelle. Cela signifiait qu'elles étaient heureuses et libres sur ces bords fleuris. Tout à coup d'affreux indiens, nullement vêtus et coiffés de cornes, s'élançèrent hors des roseaux. Nous ne savons quel degré de parenté ils avaient avec le Mississipi, mais ils avaient bien mauvaise mine.

Gambadant, gesticulant, exécutant des pas épouvantables, ces sauvages s'approchèrent des jeunes filles et se mirent en devoir de les immoler avec leurs haches, afin d'en faire leur nourriture. Bourreaux et victimes, pour bien expliquer cette situation, dansèrent un menuet qui fut bissé.

Mais, au moment où ces pauvres filles allaient être dévorées, les violons se turent et une fanfare de clairons éelata au lointain.

Une troupe de marins français se précipita sur la plage, en dansant vigoureusement une gigue nouvelle. Les sauvages, toujours dansant, se mirent à leur montrer le poing, et les demoiselles dansèrent de plus belle en levant leurs mains vers le ciel. Bataille dansante. Pendant la bataille, le chef des Français et celui des sauvages eurent un combat singulier, qui était un pas de deux. Victoire des Français, figurée par une hourrée ; déroute des sauvages, par une courante, puis par des guirlandes, représentant sans équi-

voque l'avènement de la civilisation dans ces contrées farouches.

Mais le plus joli, c'était le final. Le final prouvait tout uniment que l'auteur du livret était un homme de génie. Voici quel était le final :

La fille du Mississippi, dansant avec un imperturbable acharnement, jetait sa guirlande et prenait une coupe de carton. Elle montait en dansant le sentier abrupt qui conduisait à la statue du Dieu son père. Arrivée là, elle se tenait sur la pointe d'un seul pied et emplissait sa coupe de l'eau du fleuve. Pirouette. Après quoi, la fille du Mississippi, à l'aide de l'eau magique qu'elle avait puisée, aspergeait les Français qui dansaient au bas. Miracle ! ce n'était pas de l'eau qui dansait de cette coupe, c'était une pluie de pièces d'or. Fi de ceux qui ne saisiraient pas l'allusion délicate et bien sentie ! Danse frénétique au bord du fleuve en ramassant les pièces d'or ; bal général des nièces du Mississippi, des matelots et même des sauvages, qui, revenus à des sentiments meilleurs, jetaient leurs cornes dans le fleuve.

Cela eut un succès extravagant. Lorsque le corps du ballet disparut dans les roseaux, trois ou quatre mille voix émuës crièrent : Vive M. Law !

Mais ce n'était pas fini ; il y eut une cantate ? Et qui chante la cantate ? Devinez ? Ce fut la statue du fleuve. La statue était le signor Angelini, première haute-contre de l'Opéra.

Certes, il y a bien des gens pour dire que les cantates sont des poèmes fatigants, et que les confiseurs suffisent pour occuper les bardes échelonnés qui riment ces sortes de platitudes. Mais nous ne sommes pas du tout de cet avis. Une cantate sans défauts vaut seule une tragédie.

C'est notre opinion ; ayons-en le courage. La cantate était encore plus ingénieuse que le ballet si c'est possible. Le génie de la France y venait dire, en parlant du bon M. Law :

Et le fils immortel de la Calédonie,  
Au rivages gaulois envoyé par les dicux,  
Apporte l'opulence avecque l'harmonie...

Il y a avait aussi une strophe pour le roi et un couplet pour le régent. Tout le monde devait être content.

Quand le Dieu eut fini sa cantate, on le releva de sa faction et le bal continua.

M. de Gonzague avait été obligé de prendre place sur l'estrade pendant la représentation. Sa conscience lui faisait craindre un changement dans les manières du régent à son égard ; mais l'accueil de Son Altesse Royale fut excellent. Evidemment, on ne l'avait point encore prévenue. Avant de monter à l'estrade, Gonzague avait chargé Peyrolles de ne point perdre de vue madame la princesse et de le faire avertir si quelqu'un d'inconnu s'approchait d'elle. Aucun message ne lui vint pendant la représentation. Tout marchait donc au mieux.

Après la représentation, Gonzague rejoignit son factotum sous la tente indienne du rond-point de Diane. Madame la princesse était là seule, assise à l'écart. Elle attendait.

Au moment où Gonzague allait se retirer, pour ne point effaroucher par sa présence le gibier qu'il voulait prendre au piège, la troupe folle de nos roués fit irruption dans la tente en riant aux éclats. Ils avaient oublié déjà leurs mésaventures et disaient pis que pendre du ballet et de la cantate. Chaverny imitait le grognement des sauva-

ges ; Nocé chantait, avec des roulades impossibles :

Et le fils immortel de la Calédonie, etc.

— A-t-elle eu un succès ! criait le petit Oriol. Bis ! bis ! Le costume y est bien pour quelque chose !

— Et toi, par conséquent ! concluaient ces messieurs. Tressons des couronnes à Oriol !

— A ce fils immortel de la place Maubert ! La vue de Gonzague fit tomber tout ce bruit. Chacun prit attitude de courtisan, excepté Chaverny, et vint rendre ses devoirs.

— Enfin on vous trouve, monsieur mon cousin, dit Navailles ; nous étions inquiets.

— Sans ce cher prince, point de fêtes ! s'écria Oriol.

— Ah çà, cousin, dit Chaverny sérieusement, sais-tu ce qui se passe ?

— Il se passe bien des choses, répliqua Gonzague.

— En d'autres termes, reprit Chaverny, t'a-t-on fait rapport de ce qui a eu lieu ici même, tout à l'heure ?

— J'en ai rendu compte à monseigneur, dit Peyrolles.

— A-t-il parlé de l'homme au sabre de marin ? demanda Nocé.

— Nous rirons plus tard, dit Chaverny ; la faveur du régent est mon dernier patrimoine, et je ne l'ai que de seconde main. Je tiens à ce que mon illustre cousin reste bien en cour. S'il pouvait aider le régent dans ses recherches...

— Nous sommes tous à la disposition du prince, dirent les roués.

— D'ailleurs, poursuivit Chaverny, cette affaire

de Nevers, qui revient sur l'eau après tant d'années, m'intéresse comme le plus bizarre de tous les romans. Cousin, as-tu quelque soupçon ?

— Non, répondit Gonzague.

Puis, s'interrompant tout à coup, comme si une idée le frappait, il ajouta :

— Si fait, il y a un homme...

— Quel homme ?

— Vous êtes trop jeunes, vous ne l'avez pas connu.

— Son nom ?

— Cet homme-là, pensa tout haut Gonzague, pourrait bien dire quelle main a frappé mon pauvre Philippe de Nevers.

— Son nom ! répétèrent plusieurs voix.

— Chevalier Henri de Lagardère.

— Il est ici ! s'écria étourdiment Chaverny.

Alors, c'est bien sûr notre domino noir !

— Qu'est cela ? demanda Gonzague avec vivacité. Vous l'avez vu ?

— Une sotte affaire. Nous ne connaissons ce Lagardère ni d'Eve ni d'Adam, cousin, mais si, par hasard, il était dans ce bal...

— S'il était dans ce bal, acheva le prince de Gonzague, je me chargerais bien de montrer à Son Altesse Royale l'assassin de Philippe de Nevers !

— “ J'y suis ! ” prononça derrière lui une voix mâle et grave.

Cette voix fit tressaillir Gonzague si violemment, que Nocé fut obligé de le soutenir.

VII

LA CHARMILLE

Le prince de Gonzague fut un instant avant de se retourner. Ses courtisans, à la vue de son trouble, restaient interdits et stupéfaits. Chaverny fronça le sourcil.

— Est-ce cet homme qui s'appelle Lagardère ? demanda-t-il en posant la main sur la garde de son épée.

Gonzague se retourna enfin et jeta un regard vers l'homme qui avait prononcé ces mots : " J'y suis ! " Cet homme se tenait debout, immobile et les bras croisés sur sa poitrine. Il avait le visage découvert.

Gonzague dit à voix basse :  
— Oui, c'est lui !

La princesse qui, depuis le commencement de cette scène était restée à la même place, perdue dans ses pensées sembla s'éveiller au nom de Lagardère. Elle écoutait désormais, et cependant elle n'osait s'avancer.

C'était cet homme-là qui tenait son destin dans sa main.

Lagardère avait un costume complet de cour en satin blanc brodé d'argent. C'était bien toujours le beau Lagardère ; c'était le beau Lagardère plus que jamais. Sa taille, sans rien perdre de sa souplesse, avait pris de l'ampleur et de la majesté. L'intelligence virile, la noble volonté, brillaient sur son visage. Il y avait, pour

tempérer le feu de son regard, je ne sais quelle tristesse résignée et douce. La souffrance est bonne aux grandes âmes : c'était une âme grande et qui avait souffert. Mais c'était un corps de bronze. Comme le vent, la pluie, la neige et la tempête glissent sur le fond dur des statues, le temps, la fatigue, la douleur, la joie, la passion, avaient glissé sur son front hautain sans y laisser de trace.

Il était beau, il était jeune ; cette nuance d'or bruni que le soleil des Espagnes avait mise à ses joues allait bien à ses cheveux blonds. C'est là l'opposition héroïque : molle chevelure faisant cadre aux traits fièrement basanés d'un soldat.

Il y avait là des costumes aussi riches, aussi brillants que celui de Lagardère ; il n'y en avait point de porté pareillement. Lagardère avait l'air d'un roi.

Lagardère ne répondit même pas au geste fanfaron du petit marquis de Chaverny. Il jeta un coup d'œil rapide du côté de la princesse, comme pour lui dire : "Attendez-moi ;" puis il saisit le bras droit de Gonzague et l'entraîna à l'écart.

Gonzague ne fit point de résistance.

Peyrolles dit à voix basse :

— Messieurs, tenez-vous prêts.

Il y eut des rapières dégainées. Mme de Gonzague vint se placer entre le groupe formé par son mari causant avec Lagardère et les roués.

Comme Lagardère ne parlait point, Gonzague lui demanda d'une voix altérée :

— Monsieur, que me voulez-vous ?

Ils étaient placés sous un lustre ; leurs deux visages s'éclairaient également et vivement. Ils étaient tous deux pâles et leurs regards se choquaient. Au bout d'un instant, les yeux fati-

gués du prince de Gonzague battirent, puis se baissèrent. Il frappa du pied avec fureur, et tâcha de dégager son bras en disant une seconde fois :

—Monsieur, que me voulez-vous ?

C'était une main d'acier qui le retenait. Non seulement, il ne parvint pas à se dégager, mais on put voir quelque chose d'étrange. Lagardère, sans perdre sa contenance impassible, commença à lui serrer la main. Le poignet de Gonzague, broyé dans cet étau, se contracta.

—Vous me faites mal ! murmura-t-il, tandis que la sueur décollait déjà de son front.

Henri garda le silence et serra plus fort. La douleur arracha un cri étouffé à Gonzague. Ses doigts crispés se détendirent malgré lui ; les doigts de sa main droite. Alors Lagardère, toujours froid, toujours muet, lui arracha son gant.

—Souffririons-nous cela, messieurs ? s'écria Chaverny, qui fit un pas en avant, l'épée haute.

—Dites à vos hommes de se tenir en repos ! ordonna Lagardère.

M. de Gonzague se tourna vers ses affidés, et dit :

—Messieurs, je vous prie, ne vous mêlez point de ceci.

Sa main était nue. Le doigt de Lagardère se posa sur une longue cicatrice qu'il avait à la naissance du poignet.

—C'est moi qui ai fait cela ! murmura-t-il avec une émotion profonde.

—Oui, c'est vous, répliqua Gonzague, dont les dents, malgré lui, grinçaient ; je ne l'ai pas oublié ; qu'avez-vous besoin de me le rappeler ?

—C'est la première fois que nous nous voyons face à face, M. de Gonzague, répondit Henri lentement ; ce ne sera pas la dernière. Je ne pou-

vais avoir que des soupçons ; il me fallait une certitude. Vous êtes l'assassin de Nevers !

Gonzague eut un rire convulsif.

—Je suis le prince de Gonzague, prononça-t-il à voix basse, mais en relevant la tête ; j'ai assez de millions pour acheter toute la justice qui reste sur la terre, et le régent ne voit que par mes yeux. Vous n'avez qu'une ressource contre moi, l'épée. Dégainez seulement, je vous en défie !

Il glissa un regard du côté de ses gardes du corps.

—Monsieur de Gonzague, repartit Lagardère, votre heure, n'est pas sonnée. Je choisirai mon lieu et mon temps. Je vous ai dit une fois : Si vous ne venez pas à Lagardère, Lagardère ira à vous. Vous n'êtes pas venu, me voici. Dieu est juste, Philippe de Nevers va être vengé.

Il lâcha le poignet de Gonzague, qui recula aussitôt de plusieurs pas.

Lagardère en avait fini avec lui. Il se tourna du côté de la princesse et la salua avec respect.

—Madame, dit-il, je suis à vos ordres.

La princesse s'élança vers son mari, et lui dit à l'oreille :

—Si vous tentez quelque chose contre cet homme, monsieur, vous me trouverez sur votre chemin !

Puis elle revint à Lagardère et lui offrit sa main.

Gonzague était assez fort pour dissimuler la rage qui lui faisait bouillir le sang. Il dit en rejoignant ses affidés :

—Messieurs, celui-là veut vous prendre tout d'un coup votre fortune et votre avenir ; mais celui-là est un fou, et le sort nous le livre. Suivez-moi !

Il marcha droit au perron, et se fit ouvrir la porte des appartements du régent.

Le souper venait d'être annoncé au palais et sous les riches tentes dressées dans les cours. Le jardin se faisait désert. Il n'y avait plus personne sous les massifs. A peine apercevait-on encor quelques retardataires dans les grandes allées. Parmi eux nous eussions reconnu M. le baron de Barbanchois et M. le baron de la Hunaudaye qui se hâtaient clopin-clopan, en répétant :

—Où allons-nous, monsieur le baron ? où allons-nous ?

—Souper, leur répondit mademoiselle Cidalise qui passait au bras d'un mousquetaire.

Lagardère et Mme la princesse de Gonzague furent bientôt seuls dans la belle charmille qui longeait le revers de la rue de Richelieu.

—Monsieur, dit la princesse dont l'émotion faisait trembler la voix, je viens d'entendre votre nom. Après vingt années écoulées, votre voix a éveillé en moi un poignant souvenir. Ce fut vous, ce fut vous, j'en suis sûre, qui reçûtes ma fille dans vos bras au château de Caylus-Tarrides.

—Ce fut moi, répondit Lagardère.

—Pourquoi me trompâtes-vous en ce temps-là, monsieur ? Répondez avec franchise, je vous en supplie.

—Parce que la bonté de Dieu m'inspira, madame. Mais ceci est une longue histoire dont les détails vous seront rapportés plus tard. J'ai défendu votre époux, j'ai eu sa dernière parole, j'ai sauvé votre enfant, madame, vous en faut-il davantage pour croire en moi ?

La princesse le regarda.

—Dieu a mis la loyauté sur votre front, mur-

mura-t-elle ; mais je ne sais rien, et j'ai été si souvent trompée.

Lagardère était froid, ce langage le fit presque hostile.

— J'ai les preuves de la naissance de votre fille, dit-il.

— Ces mots que vous avez prononcés : “ J'y suis...”

— Je les ai appris, madame, non point de la bouche de votre mari, mais de la bouche des assassins.

— Vous les prononçâtes autrefois dans les fossés de Caylus ?

— Et je donnai ainsi la vie une seconde fois à votre enfant, madame.

— Qui donc les a prononcés près de moi, ces mots, aujourd'hui même, dans les grands salons de l'hôtel de Gonzague ?

— Un autre moi-même.

La princesse semblait chercher ses paroles.

Certes, entre ce sauveur et cette mère, l'entretien n'aurait dû être qu'une longue et ardente effusion. Il s'engageait comme une de ces luttes diplomatiques dont le dénouement doit être une rupture mortelle. Pourquoi ? C'est qu'il y avait entre eux un trésor dont tous deux étaient également jaloux. C'est que le sauveur avait des droits, la mère aussi. C'est que la mère, pauvre femme brisée par la douleur, et femme fière que la solitude avait durcie, se défiait. Et que le sauveur, en face de cette femme qui ne montrait point son cœur, était pris également de terreurs et de défiance.

— Madame, reprit Lagardère froidement, avez-vous des doutes sur l'identité de votre fille ?

— Non, répondit madame de Gonzague ; quelque chose me dit que ma fille, ma pauvre fille, est

réellement entre vos mains. Quel prix me demandez-vous pour cet immense bienfait ? Ne craignez pas d'élever trop haut vos prétentions, monsieur ; je vous donnerais la moitié de ma vie.

La mère se montrait, mais la recluse aussi. Elle blessait à son insu. Elle ne connaissait plus le monde. Lagardère retint une réplique amère et s'inclina sans mot dire.

—Où est ma fille ? demanda la princesse.

—Il faut d'abord, répondit Henri, que vous consentiez à m'écouter.

—Je crois vous comprendre, monsieur. Mais je vous ai dit déjà...

—Non, madame, interrompit Henri sévèrement, vous ne me comprenez pas ; et la crainte me vient que vous n'ayez pas ce qu'il faut pour me comprendre.

—Que voulez-vous dire ?

—Votre fille n'est pas ici, madame.

—Elle est chez vous ! s'écria la princesse avec un mouvement de hauteur.

Puis se reprenant :

—Cela est tout simple, dit-elle ; vous avez veillé sur ma fille depuis sa naissance, elle ne vous a jamais quitté ?

—Jamais, madame.

—Il est donc naturel qu'elle soit chez vous. Sans doute, vous avez des serviteurs ?

—Quand votre fille eut douze ans, madame, je pris dans ma maison une vieille et fidèle servante de votre premier mari, dame Françoise.

—Françoise Berrickon ! s'écria la princesse avec vivacité.

Puis, prenant la main de Lagardère, elle ajouta :

—Monsieur, voilà qui est d'un gentilhomme, et je vous remercie !

Ces paroles serrèrent le cœur d'Henri comme une insulte. Mme de Gonzague était préoccupée trop puissamment pour s'en apercevoir.

— Conduisez-moi vers ma fille, dit-elle ; je suis prête à vous suivre.

— Moi, je ne suis pas prêt, répliqua Lagardère.

La princesse dégagea son bras qui était sous le sien.

— Ah ! fit-elle, reprise par toutes ses défiances à la fois, vous n'êtes pas prêt !

Elle le regardait en face avec une sorte d'épouvante. Lagardère ajouta :

— Madame, il y a autour de nous de grands périls.

— Autour de ma fille ? Je suis là, je la défendrai.

— Vous ? fit Lagardère qui ne put empêcher sa voix d'éclater ; vous, madame.

Son regard étincela.

— Ne vous êtes-vous jamais fait cette question, reprit-il en forçant ses yeux à se baisser, cette question si naturelle à une mère : Pourquoi cet homme a-t-il tardé si longtemps à me ramener ma fille ?

— Si, monsieur, je me la suis faite.

— Vous ne me l'avez point adressée, madame.

— Mon bonheur est entre vos mains, monsieur.

— Et vous avez peur de moi ?

La princesse ne répondit pas. Henri eut un sourire plein de tristesse.

— Si vous me l'eussiez adressée, cette question, dit-il avec une fermeté tempérée par une nuance de compassion, je vous aurais répondu franchement, autant que me l'eussent permis le respect et la courtoisie.

— Je vous l'adresse, répondez-moi, en mettant

de côté, si vous le voulez, la courtoisie et le respect.

—Madame, dit Lagardère, si j'ai tardé pendant de si longues années à vous ramener votre enfant, c'est qu'au fond de mon exil une nouvelle m'arriva, une nouvelle étrange à laquelle je ne voulus point croire d'abord, et qui était incroyable en effet : la veuve de Nevers avait changé de nom, la veuve de Nevers s'appelait la princesse de Gonzague !

Celle-ci baissa la tête et le rouge lui vint au visage.

—La veuve de Nevers ! répéta Henri. Madame, quand j'eus pris mes informations, quand je sus à n'en pouvoir douter que la nouvelle était vraie je me dis : La fille de Nevers aura-t-elle pour asile l'hôtel de Gonzague ?

—Monsieur ! voulut dire la princesse.

—Vous ignorez bien des choses, madame, interrompit Henri. Vous ignorez pourquoi la nouvelle de votre mariage révolta ma conscience comme s'il se fût agi d'un sacrilège, vous ignorez pourquoi la présence à l'hôtel de Gonzague de la fille de celui qui fut mon ami pendant une heure, et qui m'appela son frère à son dernier soupir, me semblait un outrage à la tombe, un blasphème odieux et impie.

—Et ne me l'apprendrez-vous point, monsieur ! demanda la princesse dont la prunelle s'alluma vaguement.

—Non, madame. Ce premier et dernier entretien sera court, il n'y sera traité que des choses indispensables. Je vois d'avance avec chagrin, mais avec résignation, que nous ne sommes point faits pour nous entendre. Quand j'appris cette nouvelle, je me fis encore une autre question. Connaisant mieux que vous la puissance

des ennemis de votre fille, je me demandai : Comment pourra-t-elle défendre son enfant, celle qui n'a pas su se défendre elle-même ?

La princesse se couvrit le visage de ses mains.

—Monsieur, monsieur, s'écria-t-elle d'une voix entre-coupée par les sanglots, vous me brisez le cœur !

—A Dieu ne plaise que telle soit mon intention madame !

—Vous ne savez pas quel homme était mon père, vous ne savez pas les tortures de mon isolement, la contrainte employée, les menaces...

Lagardère s'inclina profondément.

—Madame, dit-il d'un ton de sincère respect, je sais de quel saint amour vous chérissiez M. le duc de Nevers. Le hasard qui mit entre mes mains le berceau de votre fille me fit entrer malgré moi dans les secrets d'une belle âme. Vous l'aimiez ardemment, profondément, je le sais. Cela me donne raison, madame, car vous êtes une noble femme, car vous étiez une épouse fidèle et courageuse. Et cependant vous avez cédé à la violence.

—Pour faire constater mon premier mariage et la naissance de ma fille.

—La loi française n'admet pas ce moyen tardif. Les vraies preuves de votre mariage et de la naissance d'Aurore, c'est moi qui les ai.

—Vous me les donnerez ! s'écria la princesse.

—Oui, madame. Vous avez, disais-je, malgré votre fermeté, malgré les souvenirs si récents d'un bonheur perdu, cédé à la violence. Eh ! bien ! la violence employée contre la mère ne pouvait-elle pas, ne peut-elle pas être renouvelée vis-à-vis de la fille ? N'avais-je pas, n'ai-je pas encore le droit de préférer ma protection à toute autre, moi qui n'ai jamais

plié devant la force, moi qui tout jeune avais l'épée pour jouet, moi qui dis à la violence : Sois la bienvenue, tu es mon élément !

La princesse fut quelques secondes avant de répondre. Elle le regardait avec un véritable effroi.

— Est-ce que j'ai deviné ? prononça-t-elle enfin à voix basse ; est-ce que vous allez me refuser ma fille ?

— Non, madame, je ne vous refuserai point votre fille. J'ai fait quatre cents lieues et j'ai risqué ma tête, pour vous la ramener. Mais j'ai ma tâche tracée. Voilà dix-huit ans que je défends votre fille ; sa vie m'appartient dix fois, car je l'ai dix fois sauvée.

— Monsieur, monsieur, s'écria la pauvre mère, sais-je s'il faut vous adorer ou vous haïr ? Mon cœur s'élançe vers vous et vous le repoussez. Vous avez sauvé la vie de mon enfant, vous l'avez défendue...

— Et je la défendrai encore, madame, interrompit froidement Henri.

— Même contre sa mère ! dit la princesse qui se redressa.

— Peut-être, fit Henri ; cela dépend de sa mère.

Un éclair de ressentiment jaillit des yeux de madame de Gonzague.

— Vous jouez avec ma détresse ! murmura-t-elle. Expliquez-vous, je ne vous comprends pas.

— Je suis venu pour m'expliquer, madame, et j'ai hâte que l'explication soit achevée. Veuillez donc me prêter attention. Je ne sais pas comment vous me jugez ; Je cròis que vous me jugez mal. Ainsi peut-on, dans certains cas, esquiver par la colère les corvées de la reconnaissance. Avec moi, madame, on n'esquive rien.

Ma ligne est tracée d'avance, je la suis ; tant pis pour les obstacles. Il faut compter avec moi de plus d'une manière. J'ai mes droits de tuteur.

—De tuteur ! s'écria la princesse.

—Quel autre nom donner à l'homme qui, pour accomplir la prière d'un mourant, brise sa propre vie et se donne tout entier à autrui ? C'est trop peu, n'est-ce pas, madame, que ce titre de tuteur ? C'est pour cela que vous avez protesté, ou bien votre trouble vous aveugle, et vous n'avez pas senti que mon serment accompli avec religion et dix-huit années de protection incessante m'ont fait une autorité qui est l'égale de la vôtre.

—Oh ! protesta encore madame de Gonzague, l'égale.

—Qui est supérieure à la vôtre acheva Lagardère en élevant la voix ; car l'autorité solennellement déléguée par le père mourant suffit pour compenser votre autorité de mère, et j'ai de plus l'autorité payée au prix d'un tiers de mon existence. Ceci, madame, ne me donne qu'un droit : veiller avec plus de soin, avec plus de tendresse, avec plus de sollicitude sur l'orpheline. Je prétends user de ce droit vis-à-vis de sa mère elle-même.

—Avez-vous donc méfiance de moi ? murmura la princesse.

—Vous avez dit ce matin, madame, j'étais là, caché dans la foule, je l'ai entendu, vous avez dit : " Ma fille n'eût-elle oublié qu'un seul instant la fierté de sa race, je voilerais mon visage et je dirais : Nevers est mort tout entier ! "

—Dois-je craindre?... voulut interrompre la princesse en fronçant le sourcil.

—Vous ne devez rien craindre, madame ! La

fille de Nevers est restée, sous ma garde, pure comme les anges du ciel.

—Eh bien! monsieur, en ce cas...

—Eh bien! madame, si vous ne devez rien craindre, moi, je dois avoir peur.

La princesse se mordit la lèvre. On pouvait voir qu'elle ne contiendrait pas longtemps désormais sa colère. Lagardère reprit :

—J'arrivais confiant, heureux, plein d'espérance. Cette parole m'a glacé le cœur, madame. Sans cette parole, votre fille serait déjà dans vos bras. Quoi! s'interrompit-il avec une chaleur nouvelle, cette pensée est venue la première de toutes ! Avant même d'avoir vu votre fille, votre unique enfant, l'orgueil parlait déjà plus haut en vous que l'amour! la grande dame me montrait son écusson quand je cherchais le cœur de la mère! Je vous le dis, j'ai peur ; parce que je ne suis pas femme, moi, madame, mais parce que je comprends autrement l'amour des mères, parce que si l'on me disait : " Votre fille est là; votre fille, l'enfant unique de l'homme que vous avez adoré, elle va mettre son front dans votre sein, vos larmes de joie, vont se confondre..." si l'on me disait cela, madame, il me semble que je n'aurais qu'une pensée, une seule, qui me rendrait ivre et folle, embrasser, embrasser mon enfant !

La princesse pleurait, mais son orgueil ne voulait point laisser voir ses larmes.

—Vous ne me connaissez pas, dit-elle, et vous me jugez !

—Sur un mot, oui, madame, je vous juge. S'il s'agissait de moi, j'attendrais ; il s'agit d'elle, je n'ai pas le temps d'attendre. Dans cette maison où vous n'êtes pas la maîtresse, quel sera le sort

de cette enfant ? Quelles garanties me donnerez-vous contre votre second mari et contre vous-même ? Parlez : ce sont des questions que je vous adresse. Quelle vie nouvelle avez-vous préparée ? quel bonheur autre en échange du bonheur qu'elle va perdre ? Elle sera grande, n'est-ce pas ? elle sera riche ? elle aura plus d'honneurs, si elle a moins de joie ? plus d'orgueil, si moins de tranquille vertu ? Madame, ce n'est pas cela que nous venons chercher. Nous donnerions toutes les grandeurs du monde, toutes les richesses, tous les honneurs, pour une parole venant de l'âme, et nous attendons encore cette parole. Où est-il, votre amour ? je ne le vois pas. Votre fierté frémit, votre cœur se tait. J'ai peur, entendez-vous, j'ai peur non plus de M. de Gonzague, mais de vous, de vous, sa mère ! Le danger est là, je le devine, je le sens ; et si je ne sais pas défendre la fille de Nevers contre ce danger, comme je l'ai défendue contre tous les autres, je n'ai rien fait, je suis parjure au mort ! Il s'arrêta pour attendre une réponse ; la princesse garda le silence.

— Madame, reprit-il en faisant effort pour se calmer, pardonnez-moi ; mon devoir m'oblige, mon devoir m'ordonne de faire, avant tout, mes conditions. Je veux qu'Aurore soit heureuse. Je veux qu'elle soit libre, et, plutôt que de la voir esclaver...

— Achevez, monsieur ! dit la princesse d'un ton qui laissait percer la provocation.

Lagardère cessa de marcher.

— Non, madame, répondit-il, je n'achèverai pas ; par respect pour vous-même. Vous m'avez suffisamment compris.

Madame de Gonzague eut un sourire amer, et,

se redressant tout à coup pour le regarder en face, elle jeta, ces mots à Henri stupéfait :

—Mademoiselle de Nevers est la plus riche héritière de France. Quant on croit tenir cette proie, on peut bien se débattre. Je vous ai compris, monsieur, beaucoup mieux que vous ne le pensez.

VIII

AUTRE TETE A TETE

Ils étaient au bout de la charmille qui rejoignait l'aile de Mansard. La nuit était fort avancée. Le bruit joyeux des verres qui se choquaient augmentait à chaque instant ; mais les illuminations pâlissaient, et l'ivresse même, dont la rauque voix commençait à se faire entendre, annonçait la fin de la fête.

Du reste, le jardin était de plus en plus désert. Rien ne semblait devoir troubler l'entretien de Lagardère et de Mme la princesse de Gonzague.

Rien n'annonçait non plus qu'ils dussent tomber d'accord. La fierté révoltée d'Aurore de Caylus venait de porter un coup terrible, et dans ce premier moment elle s'en applaudissait. Lagardère avait la tête baissée.

— Si vous m'avez vue froide, monsieur, reprit la princesse avec plus de hauteur encore, si vous n'avez point entendu sortir de ma poitrine ce cri d'allégresse dont vous avez parlé avec tant d'emphasis, c'est que j'avais tout deviné. Je savais que la bataille n'était point finie, et qu'il n'était pas temps de chanter encore victoire. Dès que je vous ai vu, j'ai eu le frisson dans les veines. vous êtes beau, vous êtes jeune, vous n'avez point de famille ; votre patrimoine, ce sont vos aventures ; l'idée vous devait venir de faire ainsi fortune tout d'un coup.

— Madame s'écria Lagardère qui mit la main

sur son cœur, celui qui est là-haut me voit et me venge de vos outrages !

— Osez donc dire, repartit violemment la princesse de Gonzague, que vous n'avez pas fait ce rêve insensé ?

Il y eut un long silence. La princesse défiait Henri du regard. Celui-ci changea par deux fois de couleur. Puis il reprit d'une voix profonde et grave :

— Je ne suis qu'un pauvre gentilhomme. Suis-je un gentilhomme ? Je n'ai point de nom ; mon nom me vient des murailles ruinées où j'abritais mes nuits d'enfant abandonné. Hier, j'étais un proscrit. Et pourtant vous avez dit vrai, madame : j'ai fait ce rêve, non point un rêve insensé, j'ai fait un rêve radicaux et divin. Ce que je vous avoue aujourd'hui, madame, était hier encore un mystère pour moi ; je m'ignorais moi-même...

La princesse sourit avec ironie.

— Je vous le jure, madame, continua Lagardère, sur mon honneur et sur mon amour !

Il prononça ce dernier mot avec force. La princesse lui jeta un regard de haine.

— Hier encore, poursuivit-il, Dieu m'est témoin que je n'avais qu'une seule pensée, rendre à la veuve de Nevres le dépôt sacré qui m'était confié. Je dis la vérité, madame, et peu m'importe d'être cru, car je suis le maître de la situation et le souverain juge de la destinée de votre fille. Dans ces jours de fatigue et de lutte, avais-je eu le loisir d'interroger mon âme ? J'étais heureux de mes seuls efforts, et mon dévouement avait son prix en lui-même. Aurore était ma fille. Quand je suis parti de Madrid pour venir vers vous, je n'ai ressenti aucune tristesse. Il me semblait que la mère d'Aurore devait ouvrir ses bras à ma vue et me serrer, tout poudreux encore du

voyage, sur son cœur ivre de joie ! Mais, le long de la route, à mesure que l'heure de la séparation approchait, j'ai senti en moi comme une plaie qui s'ouvrait, qui grandissait et qui s'envenimait. Ma bouche essayait encore de prononcer ce mot : Ma fille ! ma bouche mentait : Aurore n'est plus ma fille. Je la regardais et j'avais des larmes dans les yeux. Elle me souriait, madame ; hélas ! pauvre sainte, à son insu et malgré elle, autrement qu'on ne sourit à son père.

La princesse agita son éventail et murmura entre ses dents serrées :

— Votre rôle est de me dire qu'elle vous aime.

— Si je ne l'espérais pas, repartit Lagardère avec feu, je voudrais mourir à l'instant même !

Mme de Gonzague se laissa choir sur un des bancs qui bordaient la charmille. Sa poitrine agitée se soulevait par soubresauts. En ce moment, ses oreilles se fermaient d'elles-mêmes à la persuasion. Il n'y avait en elle que courroux et rancune. Lagardère était le ravisseur de sa fille !

Sa colère était d'autant plus grande qu'elle n'osait point l'exprimer. Ces mendiants à escopette, il faut prendre garde de les blesser, alors même qu'on leur jette sa bourse. Ce Lagardère, cet aventurier, semblait ne vouloir point faire marché à prix d'or.

Elle demanda :

— Aurore sait-elle le nom de sa famille ?

— Elle se croit une pauvre fille abandonnée et par moi recueillie, répliqua Henri sans hésiter. Et comme la princesse relevait involontairement la tête.

— Cela vous donne espoir, madame, poursuivit-il ; vous respirez plus à l'aise. Quand elle saura quelle distance nous sépare tous les deux...

— Le saura-t-elle seulement ? fit madame de Gonzague avec défiance.

— Elle le saura, madame. Si je la veux libre de votre côté, pensez-vous que ce soit pour l'enchaîner du mien ? Dites-moi, la main sur votre conscience : " Par la mémoire de Nevers, ma fille vivra près de moi en toute liberté et sûreté, " dites-moi cela et je vous la rends.

La princesse était loin de s'attendre à cette conclusion, et cependant elle ne fut point désarmée. Elle crut à quelque stratagème nouveau. Elle voulut opposer la ruse à la ruse. Sa fille était au pouvoir de cet homme.

Ce qu'il fallait, c'était ravoïr sa fille.

— J'attends ! dit Lagardère, voyant qu'elle hésitait.

La princesse lui tendit la main tout à coup. Il fit un geste de surprise.

— Prenez, dit-elle, et pardonnez à une pauvre femme qui n'a jamais eu autour d'elle que des ennemis et des pervers. Si je me suis trompée, monsieur de Lagardère, je vous ferai réparation à deux genoux.

— Madame...

— Je l'avoue, je vous dois beaucoup. Ce n'était pas ainsi que nous devions nous revoir, monsieur de Lagardère. Peut-être avez-vous eu tort de me parler comme vous l'avez fait ; peut-être, de mon côté, ai-je montré trop d'orgueil. J'aurais dû vous dire tout de suite que les paroles prononcées par moi devant le conseil de famille étaient à l'adresse de M. de Gonzague et provoquées par l'aspect même de cette jeune fille qu'on me donnait pour Mlle de Nevers. Je me suis irritée trop vite ; mais la souffrance aigrit, vous le savez bien ; et moi j'ai tant souffert !

Lagradère se tenait debout et incliné devant elle, dans une respectueuse attitude.

— Et puis, poursuivit-elle avec un mélancolique sourire, car toute femme est comédienne supérieurement, je suis jalouse de vous, ne le devinez-vous point ? Cela porte à la colère. Je suis jalouse de vous qui m'avez tout pris : sa tendresse, ses petits cris d'enfant, ses premières larmes et son premier sourire. Oh ! oui, je suis jalouse ! Dix-huit ans de sa chère vie que j'ai perdus ! et vous me disputez ce qui me reste. Tenez, voulez-vous me pardonner ?

— Je suis heureux, bien heureux de vous entendre parler ainsi, madame.

— M'avez-vous donc cru un cœur de marbre ? Que je la voie seulement ! Je suis votre obligée, monsieur de Lagardère, je suis votre amie, je m'engage à ne jamais l'oublier.

— Je ne suis rien, madame, il ne s'agit pas de moi.

— Ma fille ! s'écria la princesse en se levant, rendez-moi ma fille ! Je promets tout ce que vous m'avez demandé, sur mon honneur et sur le nom de Nevers !

Une nuance de tristesse plus sombre couvrit le visage de Lagardère.

— Vous avez promis, madame, dit-il ; votre fille est à vous. Je ne vous demande désormais que le temps de l'avertir et de la préparer. C'est une âme tendre, qu'une émotion trop forte pourrait briser.

— Vous faut-il longtemps pour préparer ma fille ?

— Je vous demande une heure.

— Elle est donc bien près d'ici ?

— Elle est en lieu sûr, madame...

— Et ne puis-je du moins savoir ?...

— Ma retraite ? A quoi bon ? Dans une heure, ce ne sera plus celle d'Aurore de Nevers.

— Faites donc à votre volonté, dit la princesse. Au revoir, monsieur de Lagardère. Nous nous séparons amis ?

— Je n'ai jamais cessé d'être le vôtre, madame.

— Moi, je sens que je vous aimerai. Au revoir, et espérez.

Lagardère se précipita sur sa main qu'il baisa avec effusion.

— Je suis à vous, madame, dit-il ; corps et âme à vous !

— Où vous retrouverais-je ? demanda-t-elle.

— Au rond-point de Diane, dans une heure.

Elle s'éloigna. Dès qu'elle eût franchi la charmille, son sourire tomba. Elle se prit à courir au travers du jardin.

— J'aurai ma fille ! s'écria-t-elle folle qu'elle était ; je l'aurai ! Jamais, jamais elle ne reverra cet homme !

Elle se dirigea vers le pavillon du régent.

Lagardère aussi était fou, fou de joie, de reconnaissance et de tendresse.

— Espérez ! se disait-il. J'ai bien entendu ; elle a dit : Espérez ! Oh ! comme je me trompais sur cette femme, sur cette sainte. Elle a dit : Espérez ! Est-ce que je lui demandais tant que cela ? Moi qui lui marchandais son bonheur, moi qui me défiais d'elle, moi qui croyais qu'elle n'aimait pas assez sa fille ! Oh ! comme je vais la chérir ! et quelle joie quand je vais mettre sa fille dans ses bras !

Il redescendit la charmille pour gagner la pièce d'eau, qui n'avait plus d'illuminations et autour de laquelle la solitude régnait. Malgré sa fièvre d'allégresse, il ne négligea point de pren-

dre ses précautions pour n'être point suivi. Deux ou trois fois il s'engagea dans des allées détournées, puis, revenant sur ses pas en courant, il gagna tout d'un trait la loge de maître Le Bréant, au milieu des arbres.

Avant d'entrer, il s'arrêta et jeta son regard perçant à la ronde. Personne ne l'avait suivi. Tous les massifs voisins étaient déserts. Il crut entendre seulement un bruit de pas vers la tente indienne, qui était tout près de là. Les pas s'éloignaient rapidement. Le moment était propice. Lagardère introduisit la clé dans la serrure de la loge, ouvrit la porte et entra.

Il ne vit point d'abord mademoiselle de Nevers. Il l'appela et n'eut pas de réponse. Mais bientôt, à la lueur d'une girandole voisine qui éclairait l'intérieur de la loge, il aperçut Aurore penchée à une fenêtre et qui semblait écouter. Il l'appela. Aurore quitta aussitôt la fenêtre et s'élança vers lui.

— Quelle est donc cette femme ? s'écria-t-elle.

— Quelle femme ? demanda Lagardère étonné.

— Celle qui était tout à l'heure avec vous.

— Comment savez-vous cela, Aurore ?

— Cette femme est votre ennemie, Henri, n'est-ce pas ? votre ennemie mortelle !

Lagardère se prit à sourire.

— Pourquoi pensez-vous qu'elle soit mon ennemie, Aurore ? demanda-t-il.

— Vous souriez, Henri ? Je me suis trompé ; tant mieux ! laissons cela, et dites-moi bien vite pourquoi je suis restée prisonnière au milieu de cette fête ? Aviez-vous honte de moi ? N'étais-je pas assez belle ?

La coquette entr'ouvrait son domino, dont le capuchon retombait déjà sur ses épaules, montrant à découvert son délicieux visage.

